









RECHERCHES

SUR L'ORIGINE

DES IDÉES

STATE OF TEXAS

COUNTY OF DALLAS

1900

RECHERCHES

SUR L'ORIGINE

DES IDÉES

Que nous avons de la Beauté & de la Vertu.

EN DEUX TRAITÉS :

LE PREMIER, *Sur la Beauté, l'Ordre, l'Harmonie
& le Dessin* ; LE SECOND, *Sur le Bien &
le Mal Physique & Moral.*

Traduit sur la Quatrième Edition Angloise:

TOME I.



A AMSTERDAM.

M. DCC. XLIX.

✓

~~CONFIDENTIAL~~

A. J. A. T.

x* ADAMS 254.16

022

021

020

019

018

017

016

015

014

013

012

TABLE

DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

TRAITÉ PREMIER.

DE la Beauté , de l'Ordre , de l'Harmonie , & du Dessen , Page 1.

SECTION I.

- De quelques Facultés d'appercevoir ,
differentes de ce qu'on appelle
communément Sensation ,* p. 1.
- SEC. II. *De la Beauté originelle ,
ou absoluë ,* p. 30.
- SEC. III. *De la Beauté des Théorèmes ,* p. 55.
- SEC. IV. *De la Beauté relative ,
ou comparative ,* p. 72.
- SEC. V. *On traite des raisonnemens
que nous faisons sur l'intelligence,
le dessein & la sagesse de la cause ,
à l'occasion de la Beauté ou de la*

*Régularité que nous découvrons
dans ses effets ,* p. 89.

SEC. VI. *De l'universalité du sen-
timent que les hommes ont de la
Beauté ,* p. 133.

SEC. VII. *Du pouvoir que la Cou-
tume , l'Education & l'Exem-
ple ont sur nos sens intérieurs ,* p. 158.

SEC. VIII. *De l'utilité des Sens
intérieurs pour la conduite de la
vie ; & de leurs causes finales ,* p. 174.

AVERTISSEMENT.

ON prie ceux qui liront cet Ouvrage de substituer partout où ils trouveront ces termes de *Sentiment moral*, & de *Sentiment intérieur*, ceux de *Sens moral* & de *Sens intérieur*, Le principal dessein de l'Auteur est de montrer que nous n'avons pas seulement la faculté de sentir ce qui frappe nos sens, ou nos yeux, nos oreilles, nos narines, notre langue, ou qui touche quelque partie de nos corps; mais aussi un *Sens spirituel & Moral*, par le

moyen duquel nous distinguons
la Vertu du Vice. Il donne aussi
le nom de *Sens intérieur* à la
faculté que nous avons de con-
noître ce qu'on appelle *Beau* ou
Régulier , Ordre & Harmonie.

P R É F A C E.

IL n'est point de partie plus importante dans la Philosophie, que celle qui nous apprend à connoître l'homme, ses diverses facultés & ses différentes inclinations. J'ai traité dans mon dernier Ouvrage de la nature de l'entendement humain, & indiqué les Méthodes, qui peuvent nous conduire à la connoissance de la vérité. On convient généralement, qu'il n'y a de vérités importantes, que celles qui contribuent à nous rendre heureux, ou à nous procurer les plaisirs les plus sensibles & les plus durables; la prudence ne consiste que dans le choix des moyens, qui peuvent nous conduire à cette fin. Il seroit à souhaiter, que les hommes eussent des idées distinctes du but qu'ils se

A

2 P R É F A C E.

proposent , ainsi que des moyens dont ils se servent pour y arriver : ils seroient en état de discerner les plaisirs qui méritent leurs soins , de ceux qui ne sont dignes que de leurs mépris. En effet on a tout lieu de craindre , que la plûpart de nos études ne deviennent infructueuses sans cette recherche , & qu'elles n'aboutissent uniquement qu'à une connoissance spéculative , puisque personne n'a pû nous dire jusqu'à présent , en quoi consiste le plaisir qui résulte de cette connoissance , ou vérité.

CES considérations m'ont engagé à rechercher la nature des différens plaisirs que l'homme est capable de goûter. La plûpart des Philosophes modernes se sont contentés de diviser ces plaisirs en sensibles & en intellectuels ; de prouver par quelques lieux communs que les derniers sont préférables

aux autres & d'en expliquer la nature par des exemples pris des saveurs, des odeurs, des sons, ou de telle autre qualité sensible; qu'un homme tant soit peu raisonnable regarde comme incapable de lui procurer une satisfaction réelle. Ils ne nous instruisent pas mieux de la nature des plaisirs intellectuels: rarement trouve-t'on chez eux d'autre notion de ces sortes de plaisirs, que celle qui résulte de la réflexion que nous faisons sur la possession ou le droit que nous avons sur les objets capables de nous procurer du plaisir. Nous donnons à ces sortes d'objets le nom d'Avantageux: mais on ne conçoit point ce que c'est qu'avantage, ou intérêt, si l'on ne connoît la nature des plaisirs que ces objets sont capables d'exciter, ainsi que les sentimens, ou les perceptions que nous en avons. On comprendra peut-être mieux l'importance de cette recherche, lorsqu'on verra l'usage que

4 P R É F A C E.

nous en faisons dans la morale ; pour prouver la Réalité de la vertu , & la certitude du bonheur qu'elle procure.

ON s'apperçoit aisément en réfléchissant tant soit peu sur la nature des Sens extérieurs , qu'il ne dépend pas absolument de notre volonté d'avoir des perceptions agréables ou désagréables. Les objets ne nous plaisent pas toujours autant que nous le souhaiterions ; & le plaisir qui résulte de la présence de quelques uns , n'est pas moins nécessaire , que le dégoût que nous inspire la vue de quelques autres. Nous n'avons qu'un seul moyen de goûter du plaisir , ou d'éviter la douleur : c'est de rechercher les premiers objets , & de fuir les seconds. Car notre nature est telle , que les uns deviennent nécessairement pour nous une occasion de douleur , & les autres une source de plaisir.

P R É F A C E 5

ON peut en dire autant de toutes les autres espèces de plaisir & de douleur : car il y a plusieurs sortes d'objets dont ces deux affections sont aussi inseparables, que des objets matériels, qui agissent sur les organes des Sens. Il n'est presque point d'objet, qui ne devienne pas sa nature, l'occasion nécessaire de quelque plaisir, ou de quelque douleur. Nous prenons plaisir, par exemple, à une figure régulière, à un morceau d'Architecture ou de Peinture, à une pièce de Musique, à un Théorème, à une Action, à une Affection, à un Caractère, &c, & nous sommes convaincus que ce plaisir résulte nécessairement de la contemplation des idées qui sont alors présentes à notre esprit avec toutes leurs circonstances, quoique quelques-unes de ces idées n'excitent en nous aucune perception sensible ; & que celui que les autres nous procurent, ne vient que de l'uni-

6 P R É F A C E.

formité , de l'ordre , de l'arrangement , & de l'imitation que nous y découvrons , & non point des simples idées de la couleur , du son , ou du mode de l'étendue pris séparément.

J'APPELLE Sentiment les déterminations qui nous font trouver du plaisir dans certaines formes , ou idées , qui se présentent à notre esprit : mais pour les distinguer des Facultés auxquelles on donne ce nom , je désigne celle que nous avons d'appercevoir la Beauté , qui résulte de la Régularité , de l'Ordre & de l'Harmonie , par celui de Sens intérieur ; & par celui de Sens moral , cette détermination à approuver les Affections , les Actions ou les Caractères des êtres raisonnables , qu'on nomme vertueux.

MON principal dessein est de montrer , que quand il s'agit de vertu , l'homme est déter-

miné à observer l'utilité ou le dommage qui résulte des Actions, & à régler sa conduite sur ce principe. La foiblesse de notre raison, jointe aux obstacles qui naissent des infirmités & des besoins auxquels nous sommes sujets, est telle, qu'il se trouve peu de personnes capables de cette longue suite de raisonnemens, par lesquels on s'assûre de l'utilité d'une Action, ou du dommage qui résulte de celle qui lui est opposée. L'Auteur de la Nature nous a portés à la vertu par des moyens beaucoup plus sûrs que ceux qu'il a plû à nos Moralistes d'imaginer, je veux dire, par un instinct presque aussi puissant, que celui qui nous excite à veiller à la conservation de notre être. Il a mis en nous des affections assez fortes pour nous porter aux actions vertueuses, & donné à la vertu une apparence assez aimable, pour que nous puissions la distinguer du vice & devenir heureux par son acquisition.

8 P R É F A C E.

PEUT-ETRE trouvera-t'on étrange que j'admette ce sens moral de la beauté des Actions & des Affections, après que nos Moralistes l'ont condamné dans les ouvrages de Milord Shaftsbury, tant ils ont coutume d'attribuer l'estime ou l'aversion qu'on remarque dans les hommes à des vûes intéressées, excepté dans les idées simples qui nous viennent par les sens extérieurs; & tant ils ont de mépris pour les idées innées, avec lesquelles ils s'imaginent que mon système a rapport. Mais ce sentiment moral n'a rien de commun avec ces dernières, ainsi que je le prouverai dans le second traité.

LES personnes qui ont du discernement; sçavent assez jusqu'à quel point les sentimens & les goûts varient en fait de Beauté, d'Harmonie, de Peinture & de Poësie. Pourquoi donc ne trouveroit-on pas dans les hommes

P R É F A C E. 9

un goût pour la Beauté des caractères & des Mœurs ? Peut-être reconnoîtroit-on , en y faisant attention , que la plûpart des beaux Arts sont propres à plaire à quelques Facultés naturelles très-différentes de ce qu'on appelle Raison ; je veux dire , aux sens extérieurs.

*C'EST peut-être à tort qu'on a supposé dans le premier Traité une plus grande uniformité de sentiment dans les hommes au sujet de la Beauté , qu'il ne paroît y en avoir en effet. Mais l'unique chose qu'on se propose , est de prouver » Que les hommes ont quelque senti-
» ment naturel de la Beauté ; qu'il paroît la
» même uniformité dans le goût qu'ils ont pour
» les objets , que dans leurs sens extérieurs
» que l'on convient être tout à fait naturels ;
» & que le Plaisir ou la Douleur , l'A-
»mour ou la Haine , sont naturellement*

attachés aux perceptions qu'on en a. « Si le Lecteur peut être une fois persuadé de cette vérité, il ne sera pas difficile de lui faire découvrir un autre sens supérieur à celui-ci, & aussi naturel qui lui fait trouver du plaisir dans les Actions, les Affections & les caractères : je parle de Sens moral qui fait le sujet du second Traité.

LES occasions d'appercevoir par les sens extérieurs s'offrent à nous dès l'instant de notre naissance, & de-là vient peut-être, que nous les regardons comme naturels, & que nous avons une idée toute contraire des objets qui excitent en nous les sentimens supérieurs de la Beauté & de la Vertu. Ce n'est vraisemblablement qu'au bout de quelque tems, que les enfans commencent à réfléchir, ou du moins à nous faire connoître qu'ils réflé-

chiffent sur les Proportions , les Rapports , les Affections , les caractères & les tempéramens , ou qu'ils jugent des actions qui les manifestent. De-là vient que nous nous persuadons que le sentiment qu'ils ont de la Beauté , ainsi que le Sens moral qu'ils ont des Actions , vient uniquement de l'instruction & de l'éducation qu'on leur a donnée ; au lieu qu'il est aisé de concevoir , comment un caractère , un tempéramment , dès qu'il se manifeste , peut devenir l'occasion nécessaire du plaisir ou de la douleur que nous ressentons , ou un objet aussi capable de mériter notre estime , qu'une saveur , ou un son , quoique ces derniers objets s'offrent à nous plutôt que les autres.

LE premier essai de cet Ouvrage a été reçu avec tant d'applaudissement , qu'on ne

croit point offenser ceux qui s'intéressent à la mémoire du Vicomte de Molesworth, en apprenant au Lecteur, que c'est de lui dont il est parlé dans la Préface de la première Edition, & que ce n'est qu'à son approbation; qu'il doit cet accueil favorable. C'est de lui que vient l'objection, qu'on trouvera dans le premier Traité, * outre plusieurs autres remarques, que j'ai puisées dans les fréquens entretiens dont il m'honoroit, & qui donnent à cet Ouvrage une perfection, qu'il n'avoit point au sortir de mes mains. Les politesses dont il m'a comblé, le plaisir que j'ai goûté dans le commerce que j'ai eu avec lui, & les lumières dont je lui suis redevable, excitent en moi une reconnoissance qui ne finira qu'avec ma vie. Mais

* Voyez Sect. V. art. 8. dernier Paragraphe.

Ni ces gémissemens , ni ces rares transports ,

Ne touchent point la cendre insensible
des morts.

je dois à M. Edouard Syng , non-seulement une révision dont mon Ouvrage ne pouvoit se passer ; mais encore plusieurs corrections dans mon système général de Morale. Mes éloges ne peuvent rien ajouter à la réputation qu'il s'est acquise par sa vertu , sa piété & son éloquence : je ne le lône ici , que pour me mettre à couvert du reproche d'ingratitude que mon silence , sur son sujet , m'eût attiré de la part de ceux qui le connoissent. J'ai d'autant plus lieu d'être satisfait de la justesse de mes pensées , qu'elles sont conformes à celles que ce Sçavant homme avoit mises au jour long-tems avant que je publiasse les miennes.

LES écrits de Lord Shaftsbury portent leur recommandation avec eux, & seront estimés, tant qu'il y aura des hommes capables de réfléchir. Il seroit seulement à souhaiter, qu'il en eût banni certaines idées contraires à la Religion Chrétienne, qui seule nous donne de véritables idées de la vertu, & qui recommande l'amour de Dieu & du prochain comme la base de toute véritable Religion. Combien cet ingénieux Ecrivain n'eût-il pas été indigné contre ces hommes qui ne trouvent de bonheur que dans la jouissance des plaisirs les plus vils, & qui ne cherchent dans ses Ouvrages que de quoi s'autoriser dans leur débauche, quoique la bassesse de leur esprit les rende incapables de goûter ces sentimens de vertu & d'honneur qu'il a mis dans un si beau jour.

JE ne suis point assez présomptueux pour

me flatter de n'avoir laissé échaper aucune faute dans cet Ouvrage : mais j'ose me promettre qu'on n'y trouvera rien de contraire à la Religion ni aux bonnes mœurs. Je serai même charmé de donner occasion aux Sçavans d'examiner plus à fond une matière, que je crois être de la dernière importance. La persuasion dans laquelle je suis de la justesse de mes pensées, est principalement fondée sur le mérite des Auteurs de l'Antiquité, chez qui je les ai puisées, & dont les sentimens sont tout à fait conformes aux miens.

ON doit les changemens qui ont été faits dans cette Édition, aux objections des Sçavans contre quelques principes contenus dans cet Ouvrage. On a corrigé quelques expressions impropres, dont l'Auteur s'étoit servi, & éclairci plusieurs raisonnemens. Mais les raisons

dont on s'est servi pour combattre son système, ne lui ont point semblé assez fortes, pour devoir le faire renoncer à ses principes. On n'a fait d'autres additions à cet Ouvrage, que celle qui se trouve dans la seconde section du second Traité, ainsi que dans la première de l'Essai sur les Passions.

On a répondu aux objections de plusieurs Auteurs contre ce système; & rejeté quelques termes Mathématiques, qu'on a jugés inutiles, & capables de rebuter le Lecteur.



RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE NOS IDEES.

I. TRAITÉ.

*De la Beauté, de l'Ordre, de l'Harmonie,
& du Dessin.*

I. SECTION.

*De quelques Facultés d'appercevoir différentes de ce
qu'on appelle communément Sensation.*



L me paroît absolument néces-
saire pour mettre le Lecteur au
fait de ce qui fuit, de lui rap-
peller quelques définitions & observations,

A

2 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

dont tout le monde convient unanimement, ou dont la certitude est suffisamment établie par plusieurs Auteurs tant anciens que modernes. Elles regardent celles de nos perceptions, qu'on appelle Sensations, & les actes de l'esprit qui en dépendent.

De la Sensation.

I. On entend par *Sensation*, les idées que la présence des objets extérieurs excite dans notre ame, ainsi que les diverses manières, dont ils agissent sur nos sens. On observe, que l'esprit est purement passif dans ces sortes de cas, & qu'il ne peut s'empêcher d'avoir la perception, ou l'idée dont nous parlons, ni la varier. Lorsqu'elle se présente, tant que notre corps est à portée d'être affecté par l'objet extérieur.

De la différence des Sens.

II. Lorsque deux Perceptions sont entièrement différentes l'une de l'autre, ou ne conviennent que dans l'idée générale, que nous avons de la *Sensation*, nous appellons les Facultés de recevoir ces Perceptions différentes *sens différents*. Par exemple, *Voir* & *Ouir* dénotent les facultés différentes de recevoir les idées des couleurs & des sons. Et quoique les couleurs ne diffèrent pas moins entr'elles, que les sons, on trouve cependant plus de conformité entre les couleurs les plus opposées, qu'entre quelque couleur & quelque son que ce puisse être. De là vient, que nous regardons toutes les couleurs en général, comme des Perceptions du même sens. Chaque sens paroît avoir son organe distinct, si l'on

4 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

en excepte celui du Toucher, qui est en quelque sorte répandu par tout le corps.

En quoi consiste l'action de l'Esprit.

III. L'esprit a la faculté de composer les idées qu'il a reçues séparément ; de comparer les objets , par le moyen de ces idées ; d'observer leurs *Relations* & leurs *Rapports* ; d'augmenter & de diminuer ses idées, selon qu'il le juge à propos, ou dans un certain rapport ou degré ; & de considérer séparément chacune de ces idées simples, quoiqu'elles puissent avoir été reçues conjointement par les voies de la Sensation. C'est ce qu'on nomme communément *Abstraction*.

Des Substances.

IV. Les idées des Substances sont composées de plusieurs idées simples, qui se sont présentées toutes ensemble à nos sens.

Il suffit pour définir les Substances, de faire le dénombrement de ces idées sensibles. Ces sortes de définitions peuvent même exciter une idée assez claire de la substance qu'on définit, dans l'esprit de celui qui ne l'a jamais apperçue immédiatement, pourvû qu'il ait reçu séparément par les sens toutes les idées simples, qui composent l'idée complexe de la substance définie. Que s'il n'a point reçu quelques-unes de ces idées simples, ou s'il est privé de quelqu'un des sens nécessaires pour leur perception, il n'y a point de définition capable d'exciter dans son esprit une idée simple, qu'il n'a jamais apperçue par les sens.

De l'Éducation & de l'Instruction.

V. Il suit de ce que je viens de dire, que lorsque l'Instruction, l'éducation ou

6 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

le préjugé font naître en nous du desir ou de l'averfion pour un objet , ce desir ou cette averfion doit être fondée fur l'opinion de quelque perfection ou de quelque défaut dans les *Qualités*, pour la perception defquelles nous avons les fens néceffaires. Par exemple , lorsqu'un homme privé de la vûe a de l'inclination pour ce que nous appellons *Beauté*, ce desir doit néceffairement être excité en lui par quelque régularité de la figure , par certaine douceur de la voix , certaine délicateffe au toucher , ou par quelqu'autre qualité fenfible , qui n'ait aucune relation à l'idée qu'on peut avoir de la *couleur*.

Du Plaisir & de la Douleur.

VI. Plusieurs des perceptions qui nous viennent par le canal des fens , font agréables ou défagréables immédiatement &

par elles-mêmes, fans que nous connoifions la caufe qui produit ce plaifir ou cette douleur, fans que nous fçachions de quelle manière l'une & l'autre font excités par les objets, fans même que nous foyons instruits des avantages ou des incommodités, qui peuvent nous revenir de l'usage de ces fortes d'objets. La connoiffance même la plus parfaite de ces chofes ne fçauroit apporter aucune différence au plaifir ou à la douleur qui accompagne ces perceptions : elle peut feulement produire un plaifir fpirituel différent du plaifir fenfible ; ou faire naître une joie diftincte, à la vûe des avantages que cet objet eft capable de nous procurer, ou une averfion fondée fur la crainte du mal qu'il peut nous caufer.

De la différence des idées.

VII. On a tout lieu de croire, que les

A iiij

8 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

idées simples qu'un même objet excite dans plusieurs personnes, sont différentes, lorsqu'elles ne les approuvent pas toutes également, ou lorsque dans un tems elles pensent à leur sujet tout autrement, que dans un autre. C'est ce dont il est aisé de s'appercevoir en réfléchissant sur les objets qui nous ont plû autrefois, & pour lesquels nous n'avons plus que de l'aversion : on trouvera, que la présence de ces objets est toujours accompagnée de quelqu'idée désagréable. C'est ce qui arrive à l'égard du vin, dans lequel on a pris de l'émétique. L'aversion que l'on conçoit pour cette liqueur, ne vient que de ce que l'idée agréable qu'elle excitoit autrefois, est altérée par l'idée fâcheuse, que le souvenir de ses effets réveille en nous. Ce changement d'idées peut aussi procéder insensiblement de celui que souffre le corps

à mesure que nous avançons en âge, ou de ce que nous sommes accoutumés à un objet. Il n'en faut pas davantage, pour nous rendre indifférens pour des mets, que nous aimions passionnément étant jeunes, & pour bannir les idées désagréables, que certains objets ont excités en nous la première fois que nous les avons vus. Plusieurs de nos perceptions simples ne deviennent désagréables, que par la trop forte impression qu'elles font sur nous. Ainsi la lumière elle-même, quoique le plus charmant de tous les objets sensibles, nous incommode beaucoup, lorsqu'elle frappe nos yeux avec trop de vivacité, & au-delà d'une certaine proportion. L'amertume qui dans un certain degré nous est quelquefois fort agréable, portée à un degré plus fort, peut nous causer beaucoup de dégoût. Le changement

qui survient dans nos organes, doit nécessairement en apporter dans l'intension de la perception, & qui plus est, occasionner quelquefois une perception toute contraire. Par exemple, une personne qui a les mains extrêmement chaudes, trouvera froide l'eau qu'une autre personne qui a froid aux mains, trouve chaude.

Peut-être aurons nous plus de difficulté à expliquer la diversité de nos goûts touchant les *idées plus complexes* des objets, dans lesquelles nous découvrons un grand nombre d'idées différentes à la fois. Telles sont certaines perceptions, du nombre de celles que M. Locke appelle *premières & secondes qualités*; par exemple, les différents goûts que nous avons au sujet de l'Architecture, du Jardinage, des Modes, &c. Je parlerai des deux premières dans la Section VI. A l'égard de l'habillement,

on peut en général expliquer la diversité des goûts sur ce sujet par la même liaison d'idées. Ainsi il suffit que le goût pour les couleurs brillantes passe dans l'opinion de nos amis ou de nos compatriotes pour une marque de légèreté, ou de quelque autre défaut d'esprit; qu'une certaine couleur, une certaine mode ne soit en usage que parmi des gens grossiers, ou de basse naissance, pour que la vue de l'une ou de l'autre réveille en nous ces idées accessoires, & nous fasse mépriser ceux qui en usent, quoique la couleur ou la forme de l'habillement n'ait rien de défagréable en elle-même, & plaise même à ceux qui n'y attachent point de pareilles idées. Mais je ne vois rien, qui doive nous obliger à admettre une telle diversité dans l'esprit des hommes; de façon que la même idée simple, ou perception, qui plaît à l'un,

déplaife à l'autre, ou plaife & déplaife à la même personne en différens tems. Car il paroît contradictoire, que la même idée simple produife cet effet.

Des Idées complexes.

VIII. Plusieurs Philosophes femblent n'estimer d'autre plaisir, que celui qui accompagne les idées simples, qui nous viennent par les voies de la fenfation. Cependant on trouve des plaisirs beaucoup plus fenfibles dans les idées complexes, qui font excitées en nous par l'impression des objets extérieurs sur nos sens, & auxquelles on donne les noms de *belles*, de *régulières* & d'*harmonieufes*. Par exemple, il n'y a personne, qui ne foit plus flatté de la vûe d'un beau visage, ou d'un beau tableau, que de la couleur la plus vive & la plus brillante, & qui ne prenne

généralement plus de plaisir à voir le soleil fortir du sein des nuages & colorer leurs bords, un ciel bien étoilé, un païsage varié & un bâtiment bien régulier, qu'à considérer la couleur bleue du firmament, une mer calme, ou une plaine spacieuse, qui ne sera point diversifiée par des bois, des montagnes, des rivières & des édifices. Cependant ces dernières apparences ne sont pas même absolument simples. De même le plaisir qu'on prend à entendre une pièce de musique, où les règles les plus exactes de la composition sont observées, est incomparablement plus grand, que celui qui peut résulter d'un ton simple, quelque doux, quelque plein & quelque enflé qu'il soit.

De la Beauté & de l'Harmonie.

IX. On doit se souvenir une fois pour

toutes, que dans le cours de cet Ouvrage; le mot de *Beauté* est toujours pris pour l'idée, que cette qualité excite en nous; & le sentiment que nous avons de la *Beauté*, pour la faculté qui est en nous, de recevoir cette idée. De même, nous employons le terme d'*Harmonie*, pour désigner les idées agréables qui naissent de la composition des sons; & celui de *Délicatesse d'oreille*, pour signifier la faculté que nous avons, de sentir ce plaisir. Nous tâcherons dans les Sections suivantes de découvrir la cause immédiate de ces idées agréables, ou la qualité réelle, que les objets doivent avoir pour les exciter.

Du sentiment intérieur.

X. Peu importe que nous appellions les idées que nous avons de la *Beauté* & de l'*Harmonie* Perceptions des sens

extérieurs de la Vûe & de l'Ouie. J'aime cependant mieux nommer *Sentiment intérieur*, la Faculté qui nous a été donnée d'appercevoir ces idées, ne fût-ce que pour la distinguer des autres sensations, qui appartiennent également à la vûe & à l'ouie, & que les hommes peuvent avoir, sans aucune perception de la Beauté & de l'Harmonie. L'expérience nous apprend, que la plûpart des hommes ont les sens de la vûe & de l'ouie assez parfaits, à prendre ce terme dans sa signification ordinaire. Ils apperçoivent distinctement toutes les idées simples, ils sont sensibles au plaisir qu'elles excitent, ils les distinguent aussi facilement, qu'ils distinguent deux couleurs tout-à-fait différentes, ou dont l'une est plus forte & plus foncée, lorsqu'elles sont placées à côté l'une de l'autre, quoiqu'il leur arrive

souvent de confondre leurs noms , ce qui n'est pas rare à l'égard du verd & du bleu. Ils peuvent très-bien distinguer aussi les différens tons par les termes de *haut* , de *bas* , de *grave* & d'*aigu* , discerner la longueur , la largeur & l'étendue d'une ligne , d'un angle & d'une surface , voir & entendre de loin aussi parfaitement que qui que ce soit , sans prendre pourtant le même plaisir que plusieurs autres à la Musique , à la Peinture , à l'Architecture , & à un Païsage naturel , ou même sans y en trouver du tout. Cette plus grande capacité de recevoir ces idées agréables , est ce que nous appellons *Génie* , ou *Goût délicat*. Il semble qu'on soit universellement convenu de reconnoître dans la Musique une espèce de sentiment distinct de celui de l'ouïe , que l'on appelle *Délicatesse d'oreille* , & peut-être admettroit-on de même

même une semblable distinction dans les autres objets, si l'usage avoit établi des noms, pour exprimer ces différentes espèces de perceptions.

En quoi il diffère de l'extérieur.

XI. On croit assez communément, que les Animaux sont doués des mêmes perceptions que nous, quant aux sens extérieurs: on soutient même, qu'il y en a, en qui elles sont plus vives. Mais il en est peu, & même point, qui possèdent cette faculté d'appercevoir, que nous nommons *Sentiment intérieur*; ou si elle existe dans quelques-uns, elle est certainement bien inférieure à celle qu'on remarque dans l'homme.

Une autre raison pourroit peut être nous obliger encore à appeller cette faculté d'appercevoir les idées, que la Beauté excite

en nous, *Sentiment intérieur*. C'est que dans quelques autres Perceptions, où nos sens extérieurs ont très-peu de part, nous découvrons une espèce de beauté fort approchante de celle, qui se trouve dans les objets sensibles, & qui est accompagnée du même plaisir. Telle est la *Beauté* qu'on apperçoit dans les *Théorèmes*, dans les vérités universelles, dans les causes générales, & dans quelques principes applicables à un grand nombre d'objets.

XII. Considérons d'abord qu'il est possible, qu'un Etre ait la faculté de recevoir les mêmes idées que nous par les voies de la sensation, au point d'appercevoir comme nous la différence des couleurs, des lignes & des surfaces, sans que cependant il puisse les comparer ensemble, ni distinguer les rapports qu'elles ont entr'elles. Il peut se faire encore que cet Etre soit capable de

ce discernement , sans goûter le plaisir qui accompagne ces fortes de Perceptions. L'idée simple de la forme est tout-à-fait distincte du plaisir qu'elle procure. C'est ce qui paroît par les goûts différens des hommes pour la beauté des formes , quoiqu'ils ayent les mêmes idées des premières & des secondes qualités. La *Similitude* , la *Proportion* , l'*Analogie* , ou l'*Egalité de proportion* , sont des objets de l'entendement , dont la connoissance doit nécessairement précéder celle des causes naturelles de nos plaisirs. Mais peut être le plaisir n'est-il pas nécessairement lié avec leur Perception : peut-être est-il possible de le sentir dans les choses, dont on ignore la proportion, & de ne le point goûter dans celles où cette proportion est le mieux observée. Puis donc qu'il y a tant de facultés différentes d'appercevoir , qui ne sont en rien

distinguées des sens extérieurs ; puisque la connoissance la plus parfaite de ce que nous découvrons par les sens extérieurs peut souvent ne point produire le même plaisir, qu'une personne de bon goût, & qui a d'ailleurs moins de connoissances, trouve dans la Beauté ou dans l'Harmonie ; on peut avec raison désigner par un autre nom ces Perceptions plus subtiles & plus agréables, qui proviennent de ces deux qualités, & appeller la faculté que nous avons de recevoir ces sortes d'impressions, *Sentiment intérieur*. La différence qu'on remarque entre les Perceptions, suffit pour autoriser l'usage d'un nom différent, surtout lorsqu'on a soin d'en fixer la signification.

Ses plaisirs nécessaires & immédiats.

C'est à juste titre, qu'on donne le nom de *Sens* à cette faculté supérieure

d'appercevoir , puisque semblable aux autres sens , elle procure un plaisir tout à fait différent de celui qui provient de la connoissance des Principes , des Proportions , des causes ou de l'usage des objets. La Beauté nous frappe dès la première vûe ; & la connoissance la plus parfaite ne sçauroit ajoûter à ce plaisir. Elle peut seulement , ou y en joindre un second fondé sur la raison , & qui provient de la vûe de quelqu'avantage ; ou produire en nous cette espèce de joie intérieure que nous sentons , en voyant augmenter nos connoissances *.

XIII. Au reste les idées que la Beauté & l'Harmonie excitent dans notre ame , nous plaisent nécessairement & immédiatement , de même que les autres idées sensibles. Il n'y a ni résolution de notre

* Voyez l'Article 6.

part, ni aucune vûe de profit ou de dommage, qui puisse altérer la beauté ou la laideur d'un objet. Car comme dans les sensations extérieures, aucune vûe d'intérêt ne peut nous faire trouver un objet agréable, & qu'aucune crainte d'un mal distingué de la douleur qui accompagne immédiatement la perception, ne sçauroit nous le faire haïr : de même quelque récompense & quelque châtiment qu'on propose aux hommes, on ne viendra jamais à bout de leur faire aimer un objet hideux, ou de leur en faire éviter un qui leur plaise. On peut bien les forcer par là à diffimuler leurs sentimens, à fuir l'un, & à rechercher l'autre en apparence : mais on n'empêchera jamais que les sentimens & les perceptions qu'ils ont des objets, ne soient toujours essentiellement les mêmes.

Ce sentiment est antérieur à l'intérêt qu'on se propose, & en est tout à fait distinct.

XIV. Il suit évidemment de ce qui précède, que certains objets sont la cause immédiate du plaisir, que la Beauté produit en nous; que nos sens sont capables de l'appercevoir; & qu'il est tout à fait distinct de cette joie, que nous sentons à la vûe de quelqu'avantage. Au reste combien de fois ne nous arrive-t-il pas, de négliger ce qui est utile & convenable, pour obtenir ce qui est beau, sans nous proposer d'autre avantage dans cette poursuite, que le plaisir qui accompagne les idées, que l'objet excite en nous? Cela prouve, que quoique nous puissions rechercher ce qui est beau par amour propre, & dans la seule vûe de nous procurer des plaisirs qui nous flattent;

ainsi qu'il arrive à l'égard de l'Architecture, du Jardinage, & de plusieurs autres objets semblables, il ne laisse pas d'y avoir un sentiment de Beauté antérieur à la considération de ces avantages, sans lequel ces objets ne nous paroîtroient point si avantageux, & ne seroient pas capables d'exciter en nous le plaisir, qui nous les fait juger tels. Le *sentiment* que la beauté des objets excite dans notre ame, & qui nous les fait regarder comme avantageux, est fort différent du desir que nous avons de les posséder. Ce desir que nous sentons, de posséder ce qui est beau, peut être contrebalancé par les récompenses & les châtimens, mais les uns ni les autres n'auront jamais de pouvoir sur le *sentiment* que nous en avons. Ainsi la crainte de la mort peut bien nous faire rechercher un breuvage amer, & fuir des

mets qui flattent notre goût : mais elle ne nous fera jamais trouver ce breuvage gracieux , ni ces mets défagrecables , à moins que les uns & les autres n'aient été tels auparavant. On peut en dire autant du sentiment , que nous avons de la Beauté & de l'Harmonie. Car il ne s'enfuit pas de ce que nous négligeons souvent la poursuite de ces sortes d'objets par intérêt , par paresse , & par tel autre motif semblable , que nous n'ayons aucune idée de la Beauté ; cela prouve seulement , que le desir qui nous y porte , est contrebalancé par un autre desir plus fort.

XV. Si nous n'avions point en nous ce sentiment de la Beauté & de l'Harmonie , nous trouverions peut-être les édifices , les jardins , les habits & les équipages convenables , utiles , chauds ou commodes :

mais jamais nous ne les regarderions comme *beaux*. Il est cependant certain, que ces objets nous plaisent en plusieurs occasions sous différents points de vûe. Ce qui nous affecte le plus dans le visage d'une personne, ce sont les traits qui nous annoncent ses dispositions morales. Malgré cela quelque convaincus que nous puissions être de ces dispositions par la plus longue habitude, nous ne sçaurions nous empêcher de trouver sa vûe déplaisante, si elle a le visage difforme, & de voir au contraire avec plaisir ceux qui ont une figure plus revenante. La coutume, l'éducation ni l'exemple ne nous donneront jamais des Perceptions différentes de celles, que nous avons reçues par le canal des sens, dont nous avons auparavant l'usage; jamais elles ne nous feront aimer les objets, qu'autant qu'ils

nous paroissent agréables *. Nous parlerons dans la suite ** de l'influence, que la coutume, l'éducation & l'exemple ont sur le sentiment, que nous avons de la Beauté.

La Beauté est ou Originelle, ou Comparative.

XVI. La Beauté qu'on remarque dans les formes corporelles, est *Originelle* ou *Comparative*; ou si on l'aime mieux, *Absolue* ou *Relative*. Il faut seulement observer, que lorsqu'on se sert des termes d'*Absolue* ou d'*Originelle*, on ne prétend point par-là qu'il y ait dans l'objet quelque qualité, qui le rende beau par lui-même, sans aucune relation à l'esprit qui l'apperçoit. Car le terme de Beauté, ainsi que les autres dont on use pour désigner les idées sensibles, dénote proprement la

* Voyez Article 5.

** Sect. VII.

faculté d'appercevoir, qu'ont certaines personnes: de même que ceux de *froid*, de *chaud*, de *doux* & d'*amer* dénotent certaines sensations dans notre esprit, qui ne ressemblent peut être en rien aux objets, qui excitent en nous ces idées, quoiqu'ordinairement on s'imagine le contraire. Les idées de la Beauté & de l'Harmonie étant excitées par la Perception de quelque *Qualité première*, & ayant rapport à la figure & aux tems, peuvent ressembler davantage aux objets, que ces autres Sensations, qui sont moins l'image des objets, que des modifications de l'esprit qui les apperçoit. Cependant je ne conçois point, qu'on pût donner à aucun objet l'épithète de beau, si l'esprit n'avoit en lui l'idée de la Beauté. On entend donc par Beauté absolue *, cette beauté que

* Cette division de la Beauté est tirée des

nous appercevons dans les objets, fans les comparer à rien d'extérieur, dont l'objet puisse être regardé comme l'image, ou la copie. Telle est celle qu'on apperçoit dans les ouvrages de la nature, dans les formes artificielles, & dans les figures. La Beauté *Comparative* ou *Relative*, est celle qu'on découvre dans les objets considérés communément comme des *imitations* ou des *images* de quelqu'autre chose. Ces deux sortes de Beauté feront le sujet des trois Sections suivantes.

différens fondemens du plaisir, que son sentiment excite en nous, plutôt que des objets mêmes. Car la plupart des exemples que nous donnons de la Beauté relative, renferment aussi une Beauté absolue; de même qu'un grand nombre de ceux que nous rapportons de la Beauté absolue, en ont aussi une relative à quelque égard. Mais on doit considérer séparément ces deux sources du plaisir; sçavoir, l'Uniformité de l'objet, & la ressemblance qu'il a avec son Original.

SECTION II.

De la Beauté Originelle ou Absolue.

Du sentiment des hommes.

I. **P**UISQU'IL est certain, que nous avons des idées de la Beauté & de l'Harmonie, examinons quelle doit être la qualité des objets, pour les exciter ou les occasionner. Il faut observer d'abord, que notre recherche ne roule que sur les qualités, qui paroissent belles aux hommes, ou sur l'origine du sentiment qu'ils ont de la beauté. Car la Beauté, comme on l'a vû plus haut, est toujours relative au sentiment que chacun en a; & lorsque nous montrons plus bas en quoi consiste en général la Beauté des objets qui s'offrent à nos yeux, nous

supposons que ces sortes d'objets sont conformes au sentiment, que les hommes en ont. Car il est des objets, qui sans paroître beaux à certaines personnes, ne laissent pas de plaire infiniment à quelques animaux; ce qui vient peut-être, de ce que leurs sens sont autrement disposés que les nôtres, ou de ce que les objets qui excitent en eux l'idée de la Beauté, ont une forme toute différente. Aussi voyons-nous des animaux se plaire en toutes sortes de lieux. Il peut se faire de même, que ce qui paroît aux hommes grossier, informe ou dégoûtant, leur fasse un plaisir infini.

II. Pour pouvoir découvrir plus distinctement le fondement, ou la cause générale des idées que nous avons de la Beauté, il est nécessaire de la considérer d'abord dans ses espèces les plus simples,

telle qu'elle se présente à nous dans les figures régulières. Peut-être trouverons-nous, que toutes ses espèces les plus complexes ont la même origine.

De l'Uniformité & de la Variété jointes ensemble.

III. Il semble que les figures les plus propres à exciter en nous l'idée de la Beauté, sont celles dans lesquelles l'*Uniformité* se trouve jointe à la *Variété*. Nous nous formons un grand nombre d'idées des objets qui nous plaisent, par d'autres endroits. Telles sont celles de *Grandeur*, de *Nouveauté*, de *Sainteté*, & quelques autres, dont nous parlerons dans la suite *. Mais ce que nous appellons *Beauté* dans les objets, à parler mathématiquement, paroît être en raison composée de l'*Uniformité* &

* Voyez Sect. VI, Art. 11. 12. 13.

de la *Variété*: de sorte que là où l'*Uniformité* des corps est égale, la beauté s'y découvre à proportion de la *Variété*, & *visce versa*. Ceci s'éclaircira par des exemples.

De la Variété.

Je dis en premier lieu, que la Beauté augmente à proportion de la *Variété*, l'*Uniformité* demeurant la même. La beauté d'un Triangle équilatéral, par exemple, est moindre que celle d'un Carré, celle d'un Carré moindre que celle d'un Pentagone, & celle de cette dernière figure moindre que celle d'un Exagone. Il est vrai que lorsque le nombre des côtés augmente considérablement, la proportion qu'ils ont avec le Rayon ou Diamètre de la figure ou du Cercle, auquel les Polygones ont un rapport sensible, échappe tellement à nos observations, que la beauté n'augmente pas toujours avec le

nombre des côtés. Il peut même arriver, que le défaut de parallélisme dans les côtés des *Eptagones*, & des autres figures dont le nombre des côtés est impair, diminue leur beauté. Ainsi dans les *Solides*, l'*Icosaëdre* surpasse en beauté le *Dodécaëdre*, & celui-ci l'*Octaëdre*, qui est beaucoup plus beau que le *Cube*, dont la beauté est supérieure à son tour à celle de la *Pyramide régulière*. Cela vient, de ce que la *Variété* est plus grande dans les uns que dans les autres, l'*Uniformité* demeurant cependant la même.

De l'Uniformité.

La *Beauté* augmente à proportion de l'*Uniformité*, quoique la *Variété* demeure la même, dans les exemples suivans. Un *Triangle équilatéral*, ou même *Isocele*, est plus beau que le *Scalene*; le *Carré* plus

que le *Rhombe*, ou *Losange*; & celui-ci plus que le *Rhomboïde*, qui à son tour l'est beaucoup plus que le *Trapeze*, ou telle autre figure, dont les côtés sont courbes & irréguliers. De même les Solides réguliers surpassent en beauté tous les autres Solides composés d'un nombre égal de surfaces planes. On observe la même chose, non seulement dans les cinq corps réguliers, mais encore dans tous ceux qui ont quelque *Uniformité* considérable, comme les *Cylindres*, les *Prismes*, les *Pyramides*, les *Obélisques*, &c, qui plaisent beaucoup plus à l'œil qu'aucune figure irrégulière, dont les parties n'ont aucune ressemblance entr'elles.

De la Raison composée.

Nous avons des exemples de la *Raison composée*, dans la comparaison des *Cercles*.

ou des *Sphères*, avec les *Ellipses* ou *Sphéroïdes*, dont l'excentricité est peu considérable ; aussi bien que dans celle de l'*Exoëtaëdre* & de l'*Icosidodecaëdre*, avec les figures régulières dont ils sont composés. On remarque même, que le défaut de cette *Uniformité* parfaite qui se rencontre dans les unes, est compensé par la *Variété* qui régne dans les autres ; ce qui rend leur beauté à peu près égale.

IV. Ces observations sont vraies pour la plupart, & peuvent être confirmées par le jugement des enfans touchant les figures les plus simples, dont la *Variété* est proportionnée à leur intelligence. Quelqu'incertains que puissent paroître quelques-uns des exemples que je viens d'alléguer, on ne laisse pas d'observer tous les jours, que les enfans recherchent avec ardeur toutes les figures régulières dans leurs

petits divertissemens , quoiqu'ils n'en retirent pas plus d'utilité , que des cailloux ordinaires. Ils manifestent de bonne heure le goût ou le sentiment qu'ils ont de la *Beauté*, par l'empressement qu'ils marquent de voir les édifices , les jardins réguliers , lors même qu'ils ne sont représentés qu'en peinture.

De la Beauté naturelle.

V. L'idée que nous avons de la *Beauté* qui régit dans les ouvrages de la Nature , a le même fondement. On remarque dans chacune des parties de l'Univers que nous appellons *Belles* , une *Uniformité* surprenante jointe à une *Variété* presque infinie. Plusieurs des parties qui le composent ne paroissent point avoir été produites pour l'usage de l'homme. On peut même dire , que ce que nous en connoissons n'est qu'un

point en comparaifon de celles qui nous font inconnuës. Les figures & les mouvemens des grands corps ne font point fenfibles à nos yeux ; & ce n'est qu'à l'aide du raifonnement, de la réflexion ; & d'un grand nombre d'obfervations, que nous venons à bout de les découvrir. Cependant autant que nous pouvons les appercevoir par les fens, augmenter nos connoiffances par le moyen du raifonnement, & donner carrière à notre imagination, nous trouvons que leur ftructure, leur ordre & leur mouvement font en général conformes au fentiment que nous avons de la *Beauté*. Il eft vrai, que nous ne fçaurions découvrir celle de chaque objet en particulier : mais il y a une beauté répandue avec profufion fur le tout enfemble des objets, que nous découvrons fans peine à l'aide des fens ou du raifonnement.

En effet fans parler de la situation apparente des corps célestes dans la circonférence d'une grande sphère, qui n'est occasionnée que par l'imperfection de notre vûe trop foible pour discerner les distances, on remarque que les figures de tous les grands corps qui existent dans l'univers, sont presque sphériques, les orbites de leurs révolutions elliptiques; & qu'il y a peu d'excentricité dans ceux que nous avons occasion d'observer tous les jours. Or ces figures sont très-uniformes, & c'est par cet endroit qu'elles nous plaisent.

Je ne parle point encore ici de l'*Uniformité* moins sensible, qui se rencontre dans la proportion de leur quantité de matière, dans leurs distances, & les tems de leurs révolutions. Mais où peut-on trouver un exemple plus sensible d'une *Uniformité* jointe avec la *Variété*, que dans l'ordre

constant que chaque Planète observe dans ses révolutions, toujours achevées autour de son axe & du soleil dans des tems à peu près égaux, & à peu près dans le même orbite, depuis un si grand nombre de siècles? C'est ainsi qu'après certains Périodes, toutes les mêmes apparences se renouvellent, le jour & la nuit se succédant alternativement autour de chaque Planète avec une variété aussi régulière qu'agréable, pendant tout le tems qu'elles régneront sur les différens hémisphères, selon les différentes saisons de l'année. C'est ainsi que les différentes phases, les divers aspects, & les différentes positions des Planètes les unes à l'égard des autres, leurs conjonctions & leurs oppositions, durant lesquelles elles s'obscurcissent tout à coup les unes les autres par leurs ombres coniques dans le tems des éclipses, reviennent

de nouveau dans des périodes fixes , & avec une uniformité invariable. Ce sont là les beautés , qui charment les Astronomes , & qui leur font trouver tant de plaisir dans leurs calculs ennuyeux ; l'attachement qu'ils ont pour cette étude , comme le dit Horace * , les empêchant de sentir la peine qu'elle leur coûte :

Molliter austerum studio fallente laborem.

De la Terre.

VI. Quant à la portion aride de la surface de notre Globe , dont une grande partie est d'une couleur douce & agréable, combien est-elle diversifiée par les différens degrés de lumière & d'ombre, que produisent les montagnes , les vallées , les collines & les plaines , suivant qu'elles sont inclinées vers le soleil ?

* Horat. Lib. 2. Sat. 2. V. 12.

Des Plantes.

VII. Si nous passons aux autres ouvrages moins considérables de la Nature, quelle *Uniformité* ne remarque-t'on pas dans toutes les espèces de Plantes & de Végétaux, ainsi que dans la manière dont ils croissent & se perpétuent ? Quelle ressemblance admirable entre toutes les Plantes de même espèce, dont le nombre surpasse notre imagination ! Cette *Uniformité* régit non seulement dans leur forme prise en général, quoique dans quelques-unes celle-ci ne soit pas toujours aussi exacte, mais encore dans la structure de leurs parties les plus déliées, que l'œil ne sauroit découvrir sans le secours du microscope. Souvent dans le nombre presque infini de feuilles, de fruits, de fleurs & de semences de chaque espèce, on remarque

L'Uniformité la plus grande par rapport à la structure & à la situation de leurs plus petites fibres. C'est là cette Beauté qui charme les Botanistes. Quelle uniformité & régularité de figure ne régne-t-il pas dans chaque Plante, feuille ou fleur particulière? Les tiges ou troncs de tous les arbres, & de la plûpart des petites plantes, sont à peu près cylindriques, ou approchans d'un Prisme régulier. Leurs branches semblables à leurs divers troncs naissent à des distances à peu près égales, lorsque rien ne retarde leur accroissement naturel. Dans quelques espèces les branches naissent par paires, & à l'opposite les unes des autres, le plan perpendiculaire de direction de la paire supérieure coupant celui de l'inférieure à peu près à angles droits. Dans d'autres, les branches naissent seules, & alternativement, dans

des distances presque égales. On trouve des espèces, dont les branches croissent toutes en nœud autour du tronc. Toutes les branches de chaque espèce forment en pouffant des angles égaux avec leurs troncs, & se divisent de nouveau en d'autres branches plus petites, qui gardent le même ordre avec elles. Je ne dois point passer sous silence cette uniformité de couleurs, qu'on remarque dans toutes les fleurs de la même plante & du même arbre, souvent d'une espèce entière; non plus que les différentes nuances, qu'on observe dans toutes celles de la même plante, & souvent de la même espèce.

Des Animaux.

VIII. A l'égard de la beauté des Animaux, elle consiste, soit dans leur structure intérieure, dont on acquiert la connoissance à l'aide de l'expérience & d'une

longue observation, ou dans leur forme extérieure. Parmi toutes les espèces qui nous font connuës, on trouve une uniformité surprenante dans la structure de celles de leurs parties, dont la vie dépend le plus immédiatement. Peut-on s'empêcher d'être surpris d'une telle *Unité* de Méchanisme, quand on considère la variété presque infinie de leurs mouvemens; leur maniere de marcher, de courir, de voler & de nager; les moyens qu'ils employent pour se conserver; les contorsions bizarres de leurs membres, quand ils sont gais & dispos: tous mouvemens qui s'exécutent par une simple contraction de muscle, laquelle est variée en une infinité de façons différentes, pour satisfaire à ces fins? On auroit pû les obtenir peut-être à l'aide de plusieurs ressorts: mais l'*Uniformité* eût été moindre, & la beauté des Animaux

moins frappante, si on eût banni de leur structure cette *Unité* de Méchanisme.

IX. L'*Unité* dont nous parlons, est très-sensible dans les Animaux de même espèce. Aussi est-ce cette ressemblance qui nous les fait ranger par *Classe* ou *Espèces*, malgré la variété prodigieuse qu'on remarque dans la grosseur, la figure & la couleur de ceux qui portent le même nom. Quoi de plus universel, que la beauté qui résulte dans chaque individu de l'exacte ressemblance que les membres extérieurs ont les uns avec les autres : ressemblance qui ne manque jamais d'être la même, lorsqu'aucun accident ne s'oppose à l'intention générale de la Nature ? Aussi voit-on, que ce défaut de ressemblance ne manque jamais de passer pour une imperfection, & un défaut de beauté, quoiqu'il n'en résulte point d'autre inconvénient ;

comme lorsque les yeux ne sont pas exactement semblables , ou lorsqu'un bras ou une jambe est plus courte ou plus grêle , que sa compagne.

A l'égard de cette espèce de beauté , qui a tant d'empire sur nous , & qui consiste dans la régularité des traits du visage , dans l'air , les gestes & les mouvemens du corps , nous montrerons dans le second Traité * , qu'elle n'est fondée que sur quelque *indication* supposée des bonnes dispositions de l'ame. Il y a aussi une beauté naturelle dans le mouvement , qui consiste dans la répétition régulière & cadencée des mêmes gestes & des mêmes pas , comme dans la danse réglée.

De la Proportion.

X. On découvre dans les Animaux

* Sect. VI. Art. 3.

une autre beauté, qui résulte d'une certaine proportion, que les différentes parties ont les unes avec les autres, & qui ne laisse pas de plaire aux Spectateurs, quoiqu'ils ne puissent la définir avec la même exactitude qu'un Statuaire. Celui-ci connoît la proportion, que chaque partie du visage doit avoir avec le visage entier; pour être plus agréable; celle que la face doit avoir avec le corps, ou avec quelques-unes de ses parties, ainsi que celle qui doit régner entre les diamètres & les longueurs de chaque membre. Lorsque cette proportion de la tête avec le corps est considérablement altérée, il en résulte un Géant, ou un Nain. De là vient, qu'on peut nous les représenter l'un ou l'autre en mignature, sans aucune relation aux objets extérieurs, en observant de combien le corps excède la proportion qu'il doit

doit avoir avec la tête dans le Géant ; & dans le Nain , de combien il lui est inférieur. Il y a aussi une Beauté résultante de la figure, qui indique la force naturelle : mais je la passe sous silence , parce qu'on peut alléguer avec vraisemblance , que l'approbation que nous donnons à cette figure , est plutôt fondée sur l'opinion de quelqu'avantage , que sur la forme même.

Nous considérerons sous le titre de *Beauté relative* , ou de *Dessin* * , la beauté qui résulte du mécanisme convenable aux nécessités & aux avantages de quelqu'animal que ce soit ; mécanisme qui nous plaît indépendamment du profit, que nous pouvons en retirer.

Des Oiseaux.

XI. Je ne puis passer sous silence la beauté des Oiseaux, qui naît de la Variété

* Sect. IV, Art. 7.

infinie de leurs plumes : espèces de machines curieuses , qui servent à plusieurs usages admirables ; qui gardent une ressemblance considérable dans toutes les espèces, & dans celles du même genre une uniformité parfaite dans les parties correspondantes , & dans les deux côtés de chaque individu. Je ne parle point de la beauté que produit la vivacité des couleurs & le ménagement des ombres , non seulement dans toute l'apparence extérieure de l'Oiseau , mais encore dans chaque plume séparément.

Des Fluides.

XII. Si nos raisonnemens touchant la nature des Fluides étoient justes, les amas infinis d'eau qu'on découvre dans l'univers , nous fourniroient un exemple d'une uniformité dans la nature qui passe l'imagination, quand on réfléchit à la multitude

presqu'infinie de petits globules polis, qui existent dans toutes les parties de notre Globe. Il y a toute apparence que la même uniformité régne dans les parties des autres Fluides, ainsi que dans plusieurs autres corps naturels, tels que les fels, les soufres, &c, dont les propriétés uniformes dépendent vraisemblablement de l'uniformité qui est observée dans les figures de leurs parties.

De l'Harmonie.

XIII. On peut comprendre sous le nom de *Beauté originelle*, l'*Harmonie* ou la *Beauté des sons*, s'il m'est permis de me servir de cette expression, parce que l'*Harmonie* n'est pas regardée pour l'ordinaire, comme une imitation d'une chose qui existe. L'*Harmonie* plaît souvent à ceux même, qui ignorent ce qui l'occasionne, & l'on sçait

que le fondement de ce plaisir n'est autre chose, qu'une espèce d'*Uniformité*. Lorsque les différentes vibrations d'un ton sont de même durée que celles d'un autre, il en résulte une Harmonie agréable; & l'on donne à ces Notes le nom de *Consonance*. Par exemple les vibrations de quelque Note que ce soit, durent autant que deux vibrations de son *Octave*, & deux de la première autant que trois de sa *Quinte*. Il en est de même des autres accords. Au reste une Composition ne sçauroit être harmonieuse, lorsque la plupart des Notes ne sont point disposées selon ces proportions naturelles. Il faut encore avoir égard à la *Clef* qui règle le tout, ainsi qu'à la mesure & au goût dans lequel la pièce commence. Car un changement fréquent & sans art de quelque une de ces choses, produiroit la dissonance tout à fait désagréable.

On comprendra sans peine à ce que je viens de dire, si l'on fait attention à la *Dissonance*, qui résulteroit des parties de deux différens tons prises comme un seul, quoiqu'elles soient toutes deux agréables séparément. On remarque la même *uniformité* dans les Basses, les Tailles & les Dessus du même air.

On observe cependant que les *Dissonances* produisent des effets merveilleux dans les Compositions les plus excellentes. Elles causent souvent autant de plaisir que l'Harmonie la plus suivie, soit en délassant l'oreille par une agréable variété, ou en diminuant l'attention; ce qui fait goûter davantage l'harmonie des accords qui suivent, de même que les ombres rehaussent & embellissent les tableaux, ou par quelque autre moyen qui nous est inconnu. Il est du moins certain, qu'elles ont leur

place, & qu'elles produisent quelques bons effets dans nos meilleures Compositions. On parlera dans la suite * de quelques autres propriétés de la Musique.

XIV. On observera dans tous les exemples ** de *Beauté* que j'ai rapportés, que le plaisir qui en résulte, se fait sentir à ceux même qui n'ont jamais réfléchi sur ce fondement général, & que tout ce que j'ai allégué se réduit à ceci : » Que les objets » ne produisent en nous de sensation agréable, qu'autant que l'*Uniformité* s'y trouve » jointe avec la *Variété*. «

On peut avoir une Sensation sans connoître ce qui l'occasionne, de même qu'un

* Sect. VI. Art. 12.

** L'application que je fais du mot de *Beauté* aux sons, n'a rien qui doive surprendre. Les Anciens observent, que les sens de la Vûe & de l'Ouïe ont cet avantage, que nous discernons le *Καλον* dans leurs objets; ce qu'on ne peut attribuer à ceux des autres sens.

homme peut avoir l'idée de la douceur, de l'acidité & de l'amertume, & ignorer la forme ou le mouvement des petits corps qui excitent en lui ces Perceptions.

SECTION III.

*De la Beauté des Théorèmes.**Des Théorèmes.*

I. **L**A Beauté des *Théorèmes* demande une attention d'autant plus particulière, qu'elle est absolument différente des espèces de Beauté, dont on a parlé jusqu'ici, quoiqu'il n'y en ait aucune, où la *Variété* & l'*Uniformité* se trouvent jointes à un plus haut degré. Aussi en résulte-t'il un plaisir considérable, & indépendant de tout autre intérêt.

II. On trouve en effet dans chaque Théorème, avec la convenance la plus

exacte, une infinité de vérités particulières, souvent même une multitude d'infinis : de sorte que quoique la nécessité de former des idées abstraites & des Théorèmes universels naisse peut-être des bornes de notre esprit, qui ne peut admettre une infinité d'idées singulières ou de Jugemens à la fois, cette faculté ne laisse pas d'être une preuve de la capacité presque inconcevable de l'esprit humain. Par exemple, la 45^e. Proposition du premier Livre d'Euclide contient une multitude infinie de vérités, touchant la possibilité des côtés infinis des Triangles Rectangles, suivant que leur Aire est plus grande, ou plus petite; & l'on peut trouver dans chacun de ces côtés une multitude infinie de Triangles dissimilaires, selon qu'on varie la proportion qui se rencontre entre la Base & la Perpendiculaire. Or tous ces infinis

sont renfermés dans le Théorème général. On trouve dans le calcul Algébrique ainsi que dans celui des *Fluxions*, une semblable variété de vérités particulières comprises dans des Théorèmes généraux, non seulement dans les Equations générales, qu'on peut appliquer à toutes sortes de *Quantités* ; mais encore dans les investigations plus particulières des Aires & des Tangentes, où une seule opération fait découvrir des *Théorèmes*, qui peuvent s'appliquer à plusieurs ordres ou genres de Courbes, aux côtés infinis de chaque espèce, ainsi qu'aux points infinis des *individus* innombrables de chaque côté.

Fondement de leur Beauté.

III. Pour concevoir plus distinctement que cette convenance ou Unité d'une infinité d'objets dans les Théorèmes généraux est la source de la *Beauté*, ou du *Plaisir*, qui résulte de leur découverte, il

fuffit de comparer la fatisfaction que ces fortes de découvertes procurent , avec l'inquiétude où l'on est , lorsqu'on ne peut mefurer les Lignes ou les Surfaces qu'à l'aide d'une Echelle , ni réduire les expériences qu'on fait à un Principe général , ou *Canon* , & qu'on ne réuffit qu'à raffembler une infinité d'Observations particulières , qui n'ont aucune liaifon entr'elles. Chacune de ces Observations nous fait bien découvrir une nouvelle vérité : mais on n'y trouve ni *Beauté* , ni plaifir , jufqu'à ce qu'on puiffe rencontrer quelque efpèce d'*Unité* , ou les réduire à un principe général.

Il y a fort peu de Beauté dans les Axiomes.

IV. Prenons pour exemple un Axiome métaphyfique , tel que celui-ci : *Le tout eft plus grand que fa Partie* ; nous ne trouverons aucune *Beauté* dans fa contemplation.

Car quoique cette Proposition renferme une infinité de vérités particulières, on n'y remarque néanmoins presque aucune *Unité*, puisqu'elles ne conviennent toutes que dans la concession vague & indéterminée du *Tout* & de sa *Partie*, & dans l'excès indéfini du premier sur la dernière, qui est tantôt plus grand, & tantôt plus petit. De même si l'on nous dit, que le *Cylindre* est plus grand que la *Sphere* qui lui est inscrite, & celle-ci plus grande qu'un *Cone* de même hauteur & de même diamètre que sa *Base*, nous ne trouverons aucun plaisir dans ce rapport général de plus grand & de moindre, ou il n'y a aucune *Différence* ou *Proportion* précise. Au contraire lorsque nous appercevons le *Rapport exact*, qui se rencontre entre tous les côtés possibles d'un tel système de Solides, & qu'ils gardent

entr'eux la *Raison* constante de 3. 2. & 1. on ne peut se lasser d'admirer la *Beauté* de ce *Théorème* , & de recevoir un plaisir infini de sa découverte.

Théorèmes aisés.

On peut de même observer , que les Propositions aisées , ou *Evidentes* , lors même que l'*Unité* y est suffisamment distincte & déterminée , ne plaisent point autant que celles qui ont moins d'évidence , mais dont la découverte est accompagnée de quelque surprise. Par exemple , quel plaisir trouve-t'on à découvrir qu'une ligne qui coupe l'angle du sommet d'un Triangle isocèle par le milieu , divise sa Base en deux parties égales , & vice versa ; ou que les Triangles Equilatéraux sont Equiangles ? Ces fortes de vérités sont si évidentes, qu'elles n'ont besoin d'aucune

Démonstration. Elles ressemblent aux richesses, dont on est en possession depuis long-tems, qui flattent moins ceux qui en jouissent, que ne le feroit l'acquisition de quelque Bien plus médiocre. On ne doit pourtant pas s'imaginer, que le plaisir qu'on trouve dans les Théorèmes, ne soit fondé que sur la surprise. Une expérience simple ne nous en plaît pas davantage, pour être nouvelle; & de ce que nous goûtons une joie infinie dans la jouissance d'un bien auquel nous ne nous attendions point, il ne s'enfuit pas que la *Surprise*, ou la *Nouveauté*, soit le seul plaisir de la vie, ou l'unique fondement de celui que nous goûtons dans la découverte de la *Vérité*. Il est dans certains Théorèmes une autre espèce de surprise qui procure un plaisir supérieur à celui que nous trouvons dans d'autres Propositions d'une plus

grande étenduë. Elle consiste dans la découverte d'une vérité générale que nous avions réputée fausse , pour n'en avoir pas une notion assez distincte. Telle est celle-ci , que *les Asymptotes s'approchent continuellement de l'Hyperbole , sans jamais la rencontrer*. Cette joie ressemble à celle que nous éprouvons , lorsqu'au lieu d'un mal que nous avons à craindre , nous recevons quelque avantage considérable. Il faut cependant remarquer qu'aucun Théorème ne sçauroit plaire, lorsque l'Unité de plusieurs circonstances particulières ne se rencontre point dans le Théorème général.

Des Corollaires.

V. C'est encore une *Beauté* dans les Propositions , lorsqu'un Théorème est tel, qu'on peut en déduire une infinité de

Corollaires. Par exemple, il y a certaines propriétés fondamentales, sur lesquelles on peut bâtir naturellement une longue suite de Théorèmes. Telle est la 35. Proposition du premier Livre d'Euclide. On déduit de cette Proposition la manière de mesurer toutes sortes de surfaces rectilignes, en les réduisant en des Triangles, qui sont les moitiés d'autant de Parallélogrammes, dont chacun est respectivement égal à autant de *Rectangles* produits par la multiplication de la *Base* par la Perpendiculaire qui mesure leur hauteur. Il en est de même de la 47. Proposition du même Livre, & d'un grand nombre d'autres, qui appartiennent à la Géométrie composée. Ceux qui s'appliquent à l'étude de la Nature trouvent la même Beauté dans quelques Principes généraux, ou *Forces universelles*, d'où découle un

nombre infini d'effets. Telle est la Gravitation dans le système de M. le Chevalier Newton. Quel est en effet le bus de nos meilleurs Géomètres, sinon de donner le plus d'étendue qu'il est possible aux Théorèmes, & de les rendre applicables à une infinité de Figures, qui ne se ressemblent en rien, à en juger par l'apparence ?

Il est aisé de voir combien les hommes sont charmés de la *Beauté* de ces fortes de connoissances indépendamment de l'utilité qui peut leur en revenir, par le plaisir qu'ils prennent à déduire d'un seul principe les propriétés de chaque Figure, & à démontrer toutes les Mécaniques par un seul Théorème fondé sur le mouvement composé, lors même qu'ils se font assurés de toutes ces vérités par des Démonstrations distinctes & indépendantes. On jouit même de ce plaisir, quoiqu'on ne se

ne propose d'autre avantage d'une pareille Dédudion que celui qu'on trouve dans la contemplation de sa Beauté. L'amour de la réputation ne seroit jamais capable de nous engager à la recherche de ces sortes de méthodes, si nous ne sçavions que les hommes les goûtent immédiatement par le sentiment intérieur qu'ils ont de leur Beauté.

De la Beauté qui n'est fondée que sur le Caprice.

C'est à ce sentiment que nous avons de la Beauté qu'on doit attribuer les entreprises absurdes & les soins qu'un grand nombre de personnes se font données pour la découvrir dans les autres Sciences de même que dans les Mathématiques. C'est-là vraisemblablement l'origine du projet que Descartes avoit formé, de déduire toutes les connoissances humaines de cette seule Proposition: *Cogito, ergò sum*; je pense, donc

E

j'existe : au lieu que d'autres ont prétendu, que celle-ci : il est impossible qu'une même chose soit & ne soit pas en même tems, *impossibile est idem simul esse & non esse*, méritoit beaucoup mieux le titre de Premier principe absolu de la connoissance humaine. M. Leibnitz n'avoit pas moins d'affection pour son Principe favori de *Raison suffisante* ; & il se vantoit d'avoir enrichi par son moyen le monde intellectuel d'une infinité de connoissances merveilleuses. Il n'est pas difficile en jettant les yeux sur les Sciences particulières, de voir les inconveniens qui résultent de cette amour de l'*Uniformité*. Pufendorf n'a-t'il pas bonne grace de vouloir déduire les différens devoirs de l'homme par rapport à Dieu, à lui-même & aux autres, de son principe fondamental de *socialité* universelle ? cette observation est une

forte preuve, que les hommes apperçoivent la *Beauté* qui résulte de l'*Uniformité* dans les Sciences, puisqu'à force de la rechercher avec trop d'ardeur, ils en tirent des conséquences qui ne sont point naturelles.

VI. Ce plaisir qui accompagne les Sciences, ou les Théorèmes universels; peut-être appelé à juste titre une espèce de *sensation*, puisqu'il est inséparable de la découverte de quelque Proposition que ce soit, & distinct de la connoissance simple *. Il est en effet très-violent

*. Aristote (*Ethic ad Nicom. lib. 10. c. 3.*) observé avec raison que nous sommes naturellement portés à certaines actions, ou à l'exercice de certaines Facultés naturelles, indépendamment des plaisirs qui en sont inséparables, & qui peuvent nous en revenir. *Περὶ πόλλα ἐπέσθη ποίησιν μέγα ἂν, καὶ εἰ μηδεμίαν ἐπιφέρουσι ἡδονήν, οἷον ὄραν, μηχανεύεσθαι εἰδέναι, τὰς ἀρετὰς ἔχειν. Εἰ δ' ἐξ ἀνάγκης ἔπονται τέτοις ἡδοναὶ ἔθεν διαφέρει. Ἐλοίμεθα γὰρ ἂν ταῦτα, καὶ εἰ μὴ γένοιτ' ἂν ἀπ' αὐτῶν ἡδονή.*

d'abord ; au lieu que cette dernière est uniformément la même. Et quoique la Science donne de l'étendue à l'esprit , & procure en certaines occasions des lumières , par le moyen desquelles elle peut aussi nous être avantageuse , il n'y a néanmoins que ceux qui s'appliquent aux Sciences , qui soient capables de décider , si le plaisir qui accompagne la découverte d'un Théorème , est indépendant ou non , des avantages qu'on peut en retirer. Ce qu'on peut inférer de ce que j'ai dit , est que les sensations agréables qui nous viennent par le canal des Sens externes & internes , naissent généralement des objets , que la raison nous auroit rendu recommandables , si nous avions connu leur usage , & que nous n'eussions pas manqué de rechercher dans la vûe de notre propre intérêt.

Des Ouvrages de l'Art.

VII. A l'égard des ouvrages de l'Art; qu'on parcourt toutes les différentes inventions qui ont paru jusqu'ici, on trouvera constamment que leur *Beauté* ne consiste que dans une espèce d'*Uniformité* ou d'*Unité* de Proportion entre les parties, & de chaque partie au tout. Et comme il est une infinité de Proportions possibles, ainsi que de différentes espèces d'*Uniformité*, on ne doit point être surpris des divers goûts qui régnerent dans l'Architecture, le Jardinage & autres semblables Arts chez les différentes Nations, non plus que de l'*Uniformité* qu'on y apperçoit, quoique leurs parties soient quelquefois absolument différentes. Les édifices des Persans & des Chinois ne ressemblent en

rien à ceux des Grecs & des Romains ; quoiqu'il régné dans les uns & dans les autres la même *Uniformité* entre les différentes parties qui les composent. Mais cette dernière n'est nulle part plus sensible que dans cette espèce d'Architecture que nous appellons *Régulière*, dont toutes les parties forment des figures régulières égales ou semblables, au moins dans le même Ordre : les Piédestaux sont des Parallépipèdes, ou des Prismes carrés, les Colonnes des espèces de Cylindres ; les Arcades sont circulaires, & toutes égales dans le même rang ; il régné dans chaque Ordre la même proportion entre les Diamètres, les Fûts, les Chapiteaux des colonnes, les diamètres des Arcades, les hauteurs des Piédestaux, les saillies des Corniches, & tous les Ornaments qu'on emploie dans chacun des cinq

Ordres. Quoique les autres peuples ne suivent pas toujours les Proportions qui ont été établies par les Grecs & par les Romains, ils ne laissent pas d'observer une Proportion, une *Uniformité*, & une *fymétrie* entre les parties correspondantes, de sorte qu'il suffit qu'une partie s'écarte de la Proportion qui est gardée dans tout le reste de l'édifice, pour que l'œil en soit choqué, & pour que la beauté du tout soit entièrement détruite ou considérablement affoiblie.

VIII. On peut observer la même chose dans tous les autres Ouvrages de l'art; sans en excepter même les ustensiles les plus communs. Car on trouve que la beauté de chacun d'eux dépend entièrement de l'*Uniformité* & de la *Variété* qui y sont jointes, sans lesquelles ils paroissent mesquins, irréguliers & difformes.

SECTION IV.

De la Beauté Relative ou Comparative.

De la Beauté Comparative.

I. **S**I ce que nous venons de dire touchant l'origine de la *Beauté absolüe*, est vrai, il ne sera pas difficile de découvrir en quoi consiste la *Beauté relative*. Toute *Beauté* est relative au sentiment de celui qui l'apperçoit : mais nous ne donnons proprement ce nom, qu'à celle qu'on découvre dans un objet, en tant qu'on le considère comme une *imitation* de quelque *Original* ; & cette *Beauté* est fondée sur une espèce de *Conformité* ou d'*Unité*, qui se rencontre entre l'*Original* & la *Copie*. Le premier peut être ou un objet qui

existe dans la Nature, ou quelque *idée* établie. Car dès qu'on a une *idée* pour modèle, & des règles pour fixer cette image ou *idée*, il n'est pas difficile de produire une *imitation parfaite*. Ainsi un *Statuaire*, un *Peintre* ou un *Poëte*, peuvent également nous plaire, en nous représentant l'image d'Hercule, pourvû qu'on remarque dans cette pièce, la taille & les autres marques de force & de courage, qu'on imagine dans ce Héros.

Au reste la *Beauté comparative* ne suppose pas toujours une *Beauté réelle* dans l'Original. L'*imitation* d'une *Beauté absolüe* peut bien, il est vrai, rendre l'image plus parfaite: mais cela ne peut empêcher que l'*imitation* n'ait de la *Beauté*, si elle est exacte, quoique l'Original n'en ait aucune. Par exemple, un Tableau qui représente un homme accablé de toutes les

incommodités de la vieillesse, un desert affreux où l'on ne découvre de toutes parts que des rochers, des montagnes escarpées & arides, ne laissera pas de nous plaire, si ces objets sont bien dépeints, quoiqu'il n'ait pas la même Beauté que si l'Original eût été plus parfait, & également bien représenté. Il peut même arriver que la nouveauté nous fasse préférer la représentation d'un objet irrégulier à celle d'un autre qui est parfait.

De la Description Poétique.

II. La même observation a lieu dans les Descriptions que les Poètes font des personnes ou des objets naturels. C'est à cette *Beauté relative* qu'ils doivent aspirer, s'ils veulent que leurs Ouvrages produisent sur nous l'effet qu'ils desirent. Ce qu'Aristote appelle *Morata Fabulæ*, ou ἡσθη, ne signifie

point proprement des *Mœurs vertueuses* dans le sens que les *Moralistes* l'entendent, mais une *Représentation naïve* des *Mœurs* & des *Caractères*, tels que la *Nature* les offre; de sorte que les *actions* & les *sentimens* conviennent aux caractères de ceux qu'on introduit dans l'*Epopée* & dans le *Poëme Dramatique*. Peut être la nature de nos *Passions* nous fourniroit-elle de bonnes raisons pour prouver qu'un *Poëte* ne doit point choisir des caractères parfaitement vertueux pour le sujet de son *Ouvrage*, quoiqu'ils puissent, étant considérés d'une manière abstraite, procurer plus de plaisir & avoir plus de beauté que ces caractères imparfaits qui s'offrent tous les jours dans le commerce de la vie, & dans lesquels on remarque un mélange de bien & de mal. Mais il suffit pour le présent d'opposer à ce choix, que nous sommes

bien plus vivement frappés du caractère d'un méchant homme, en qui toutes les passions se montrent à découvert, que de celui d'un Héros accompli, qui est plus rare dans la vie, & qui par là ne nous permet pas de juger avec certitude de la conformité de la Copie avec l'Original. Ajoûtez que connoissant notre état intérieur, nous sommes bien plus touchés de l'imperfection qui régné dans les caractères, puisque par leur moyen nous découvrons dans les autres ces contrastes d'inclinations, & ces combats entre les passions & les vices que nous éprouvons tous les jours dans nous-mêmes. C'est cette Beauté, qui jointe à la variété des caractères qui régné dans Homère, rend ses Ouvrages supérieurs à ceux de tous les autres Poètes.

De la Probabilité, de la Similitude,
& de la Métaphore.

III. On découvre dans la Poësie plusieurs autres Beautés qu'on peut rapporter à la *Beauté relative*. La *Probabilité* est absolument nécessaire pour nous faire imaginer la *Ressemblance*. C'est de celle-ci que dépend la beauté des *Similitudes*, des *Métaphores* & des *Allégories*, soit que le sujet de la Comparaison ait de la *Beauté* ou non. Il est pourtant vrai de dire que la *Beauté* est plus grande, lorsque tous deux ont quelque beauté ou dignité originelle, & que la ressemblance s'y trouve. Aussi est-ce là le fondement de la règle qu'on nous prescrit, de chercher la *Déférence*, ainsi que la *Vraisemblance*, dans les *Métaphores* & les *Similitudes*. La *Mesure* & la *Cadence* font des preuves de

l'Harmonie ; & elles appartiennent toutes deux à la *Beauté relative*.

Du penchant que nous avons pour les Comparaisons.

IV. On ne doit point oublier ici le penchant que nous avons à faire des *Comparaisons perpétuelles* de toutes les choses qui se présentent , lors même qu'elles sont absolument différentes les unes des autres. On remarque certaines ressemblances entre tous les mouvemens des animaux qui sont affectés des mêmes Passions. Ces ressemblances nous fournissent aisément une Comparaison : mais notre imagination y prend très-peu de part. Les objets inanimés ont souvent des positions qui ressemblent à celles du corps humain dans plusieurs circonstances. Les airs ou gestes du corps indiquent

certaines dispositions de l'ame. C'est par là que toutes nos différentes passions & affections, de même que plusieurs autres circonstances trouvent dans notre esprit une ressemblance avec les *objets naturels inanimés*. Ainsi une tempête est souvent l'emblème de la guerre ; une plante ou un arbre gâtés par la violence de la pluie, celui d'une personne accablée de tristesse ; un pavot dont la tige se courbe, ou une fleur qui se fane, après avoir été coupée par le tranchant de la charrue, est l'image d'un Héros qui meurt à la fleur de son âge ; un vieux chêne planté sur une montagne, est celle d'un ancien Empire ; un embrasement qui consume une forêt, devient un symbole de la guerre. En un mot, il n'y a rien dans la Nature que l'inclination que nous avons pour les Comparaisons, ne nous fasse trouver semblable

à quelqu'autre chose , quelque'éloignée qu'elle soit , surtout quand il s'agit des Passions , & des autres circonstances de la Nature humaine qui nous regardent plus particulièrement. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur les Ouvrages d'Homère & de Virgile. Une imagination fertile pourroit trouver dans une forêt ou dans un simple bocage , un Emblème des différens Caractères qui composent une République , des divers tempéramens ou des différentes conditions des hommes.

De l'Intention.

V. On peut observer touchant cette espèce de *Beauté Comparative* , qui a un rapport nécessaire à quelque'idée établie , que certains Ouvrages de l'art acquièrent une *Beauté distincte* , par la correspondance qu'ils ont avec quelque *intention* qu'on suppose

ſuppoſe univerſellement dans l'Ouvrier, ou dans les perſonnes qui l'emploient. Il arrive même ſouvent que pour procurer cette Beauté à leurs Ouvrages, les Artiſtes n'aspirent point à la plus haute perfection de la *Beauté Originelle* priſe ſéparément, parce que l'union de cette *Beauté relative* avec quelque degré de l'*Originelle* peut donner plus de plaifir, qu'une *Beauté originelle* plus parfaite conſidérée toute ſeule. Par exemple, on néglige ſouvent l'exacte régularité dans la diſtribution des Parterres, des Vûes & des Allées, pour mieux imiter la Nature, même dans quelques uns de ſes défauts. Cette *imitation* nous plaît davantage, ſurtout lorſque la ſcène eſt vaſte & ſpacieuſe, que l'exaſtitude limitée des Ouvrages les plus réguliers. De même dans les monumens qu'on érige en l'honneur des

Héros, quoiqu'un Cylindre, un Prisme, ou tel autre solide régulier puisse avoir plus de Beauté qu'une Pyramide ou un Obélisque, ce dernier plaît néanmoins davantage à la vûe, parce qu'il répond mieux à l'idée qu'on se forme de la *Stabilité*, & qu'il a plus d'apparence. C'est aussi par la même raison qu'on préfère pour les Piédestaux des Statuës les cubes ou les prismes quarrés aux Solides les plus réguliers, parce qu'ils ont plus de solidité. C'est peut-être encore pour cette raison, que les Colonnes ou les Pilastres ont plus d'élégance lorsqu'on les renfle au milieu ou au tiers de leur hauteur, afin qu'ils paroissent moins massifs, & moins sujets à se renverser.

VI. Cette raison peut obliger les Artistes dans plusieurs occasions à s'écarter des règles de la *Beauté originelle* dont on

à parlé plus haut : mais elle ne sçauroit servir de preuve contre ce que nous avons avancé, que le sentiment qu'on a de la *Beauté*, dépend de l'union de l'Uniformité avec la Variété. C'est seulement une marque que le sentiment que nous avons de la *Beauté primitive*, peut être varié & contrebalancé par une autre espèce de *Beauté*.

VII. La *Beauté* qui naît du rapport qu'on remarque entre l'objet dans lequel elle se trouve, & l'*intention* de l'Ouvrier fournit un nouveau genre de *Beauté* dans les Ouvrages de la Nature à ceux qui sont capables de les observer. Il suffit pour cela de considérer combien le Méchanisme des différentes parties de l'Univers qui nous sont connues ; paroît propre à contribuer à la perfection de chacune de ces parties, quoique d'une manière subordonnée au bien de quelque Système. On

suppose en général que la principale *intention* de l'Auteur de la Nature a été de procurer le bien de tous les Etres ; & rien ne nous flatte davantage , que de voir une partie de ce dessein exécutée dans les Systèmes dont nous avons connoissance. Les observations que nous avons faites sur ce sujet , se trouvent répandues dans les Auteurs modernes qui ont perfectionné la Philosophie Mécanique. Je me contente de remarquer ici , qu'il n'y a personne qui ne voie avec plaisir un dessein exécuté suivant toutes les règles du Méchanisme , lors même qu'il n'en espère aucun avantage ; & qui n'aime à découvrir le dessein auquel une machine composée convient , quoiqu'il ait eu peut-être auparavant une connoissance générale de la machine , sans sçavoir qu'elle étoit propre à exécuter ce dessein.

Il est étonnant que l'ingénieux Auteur de l'*Alciphron* ait osé avancer, que toute Beauté en général n'est fondée que sur l'utilité qu'on découvre ou qu'on imagine dans l'objet où elle se rencontre. Sa raison est, que l'idée de l'utile se présente continuellement à notre esprit, lorsque nous jugeons de la forme des chaises, des portes, des tables & de quelques autres Ustensiles d'une utilité évidente; & que ces formes nous plaisent à proportion de l'utilité que nous pouvons en tirer. Mais on voit au contraire, que dans ces objets là même on cherche la *Conformité* des parties, quoi qu'on eût pû s'en passer. Par exemple, les pieds d'une chaise ne laisseroient pas de servir également, quoique d'une forme différente, s'ils avoient la même longueur, & quoique l'un fut droit, & l'autre courbe, l'un tourné en dedans,

& l'autre en dehors. On pourroit donner aux Montans d'une porte une figure plus approchante de celle du corps humain, qu'on ne fait ordinairement. Cependant quelle utilité retire-t'on de ces fortes d'imitations des Ouvrages de la Nature dans l'Architecture ? Pourquoi un pilier qui tient des proportions du corps humain, nous plaît-il davantage qu'un autre ? Ce pilier est-il destiné au même usage que l'homme ? A quoi bon imiter les autres objets naturels & réguliers dans l'entablement ? N'est-ce pas parce que l'imitation nous plaît par tout où elle se trouve, indépendamment de l'avantage que nous pouvons en tirer ? L'Homme n'aime-t'il que la figure des animaux, dont il espère recevoir de l'utilité ? La figure d'un cheval ou d'un bœuf peut bien être un garant des services, que le propriétaire a droit

de s'en promettre : mais fera-t'il le seul à être charmé de la beauté de ces animaux ? Ne découvre-t'on pas de la beauté dans les plantes, les fleurs & les animaux, dont l'usage nous est inconnu ? Ce qui me surprend le plus, est que l'Auteur dont je parle ait osé avancer, qu'Aristote emploie le mot *επαινετόν*, pour donner une idée du *καλόν*, quoique ce Philosophe ait eu si souvent soin de nous avertir, que le *καλόν* est plus excellent que le premier ; que nous n'aimons les louanges ; que parce qu'elles nous confirment dans la croyance que nous possédons la vertu ; ou le *καλόν*, & que l'excellence de ce dernier, dont nous avons une idée antécédente, est la cause de l'amour que nous sentons pour les louanges. Voyez *Ethic. ad Nicom. l. I. c. 5.* & plusieurs autres endroits du même Auteur. Il est vrai que

le καλόν est louable ; & comme le dit Platon , tout Sage ἡδὴ καὶ ἀφελικόν. C'est dans ce sens que le prennent tous ceux qui défendent un *sens moral*. Cependant notre Auteur a trouvé le secret d'en faire une objection contre ce même *sens moral*.

Les argumens dont on se fert pour prouver le motif & le dessein de la cause par la beauté de ses effets , sont d'un usage si fréquent dans certains sujets élevés , qu'il convient de les examiner avec plus de soin , pour découvrir leur certitude & leurs différens degrés d'évidence.



SECTION V.

Où l'on traite des Raisonnemens que nous faisons touchant l'intelligence, le dessein & la sagesse de la Cause, à l'occasion de la Beauté ou de la Régularité que nous découvrons dans ses effets.

Sentiment arbitraire dans son Auteur.

I. **I**L ne paroît point, à en juger par la nature des choses, qu'il y ait entre les idées que nous nous formons de la Beauté & de l'Uniformité, ou Régularité des objets, aucune connexion nécessaire & antécédente à quelque *Constitution* de l'Auteur de la Nature, qui a rendu ces sortes de formes propres à nous plaire.

Il peut y avoir des esprits faits de telle

façon, qu'ils ne reçoivent aucun plaisir de l'*Uniformité*. Nous trouvons en effet, que les mêmes formes régulières ne plaisent point également à tous les animaux, dont nous avons connoissance, ainsi que nous le ferons voir plus bas. Supposons donc contre l'argument que nous venons d'établir, que la Constitution du Sentiment qui nous porte à approuver l'*Uniformité*, est purement arbitraire dans l'Auteur de nôtre être, & que les goûts pour la Beauté sont infinis; enforte qu'on ne puisse jeter au hasard une cinquantaine ou une centaine de cailloux, qu'ils ne forment une demeure propre & agréable à quelque animal. Il s'ensuivra delà que la Beauté que nous découvrons dans un effet n'est pas une raison, qui doive nous obliger à admettre un *Dessein* dans la Cause. Car le Sentiment pourroit être tel, qu'il se plût

à l'irrégularité qui résulte d'une Cause qui agit sans aucune direction*.

* L'Auteur emploie le terme de Puissance aveugle, *undirected Force*, ou *undesigned Force*, pour désigner la force avec laquelle un Agent peut mettre la matière en mouvement, sans avoir dessein de lui donner aucune forme particulière. Le *Conatus ad motum*, sans une ligne actuelle de direction, est une absurdité si grossière dans le système de Descartes, qu'il faudroit ne pas avoir le sens commun, pour entreprendre de la refuter. Mais les hommes ont un si grand nombre d'idées confuses d'une Nature ou Hazard qui imprime des mouvemens, sans dessein de produire aucun effet particulier, qu'il ne sera pas inutile de faire voir, que quand même on accorderoit cette demande, toute absurde qu'elle est, elle ne suffiroit point pour expliquer les apparences qu'on remarque dans la régularité de l'univers. C'est ce que je tâche de faire dans les quatorze premiers Articles de cette Section. Ces sortes d'argumens seroient inutiles, si tous les hommes étoient persuadés de cette vérité, qu'il ne sçauroit y avoir d'Agent dépourvû de la faculté de penser; & que les termes de Hazard & de Nature ne sont que des noms vagues qu'on n'emploie dans cette occasion, que relativement à notre ignorance.

Mais dans cette supposition , comme il y a une infinite de formes possibles , auxquelles on peut réduire quelque systême que ce soit , une infinité de lieux propres à contenir des animaux , & une infinité de goûts ou de sentimens dans ces animaux , il y a au moins autant d'impossibilité , que dans des espaces aussi immenses , chaque animal soit placé dans un systême conforme à son goût , qu'il y a de disproportion entre l'infini & l'unité. Il seroit encore plus déraisonnable d'attendre du hasard qu'une multitude infinie d'animaux qui ont un même sentiment de la *Beauté* , fussent placés dans des lieux également agréables.

De la Puissance qui n'est point dirigée.

II. Qu'on suppose tel systême de matière qu'on voudra : il est aussi probable ,

qu'une Puissance qui n'est point dirigée produira une *forme régulière*, qu'une irrégulière donnée également compliquée. Cela n'empêche point, que le nombre des formes irrégulières auxquelles on peut réduire un systême, ne surpasse autant celui des régulières, que l'infini surpasse l'unité. Cette probabilité augmente à proportion que le systême est plus composé. Par exemple, une surface d'un pouce en carré peut recevoir une infinité de formes régulières; celles du Triangle équilatéral, du Quarré, du Pentagone, de l'Exagone, de l'Heptagone, &c. Mais pour chaque forme régulière, il y en a une infinité d'irrégulières; par exemple, une infinité de Triangles scalenes pour un Triangle équilatéral, une infinité de Trapezes pour un Quarré, une infinité de Pentagones irréguliers pour un régulier, &

ainsi de suite. Ainsi en supposant tel système qu'on voudra mu par une Puissance qui agisse sans dessein, il y a l'infini contre l'unité à parier, qu'il se résoudra en une forme irrégulière, plutôt qu'en une régulière. Par exemple, il y a l'infini contre un, à parier, qu'un système de six parties étant mu, ne prendra point la forme d'un Exagone régulier. Le hasard fera d'autant plus grand, qu'on supposera le système plus composé.

On éprouve en effet tous les jours, que la *Régularité* n'est jamais le fruit de la Puissance, que nous employons sans dessein. Il suit de là que toutes les fois que nous découvrons de la *Régularité* dans la disposition d'un système capable de plusieurs autres arrangemens, nous devons supposer une intelligence & un *Dessein* dans la Cause ; & cette conviction augmente

proportionnellement à la multiplicité des parties qui ont été employées.

Voici une autre preuve beaucoup plus forte encore que la précédente. Les hommes font si perfuadés que la *Beauté* confifte dans la *Régularité*, qu'ils affectent généralement cette dernière dans les divers arrangemens qu'ils font des corps : il est rare, qu'ils s'y propofent jamais l'*irrégularité* pour but. De là vient que nous fupposons la même inclination dans les autres Etres, & que nous ne pouvons nous empêcher par-tout où nous découvrons cette *Régularité*, d'admettre de l'intelligence dans la *Caufe*, & de regarder l'*irrégularité* comme la preuve d'un défaut d'intelligence. Au contraire, fi les autres Agens ont un Sentiment de la *Beauté* différent du nôtre, ou s'ils n'en ont point du tout, ils peuvent auffi bien

se proposer l'irrégularité, que la Régularité. Nous pouvons alors également admettre une intelligence dans la Cause, soit que l'effet soit irrégulier ou non. Car puisqu'il y a une infinité d'autres formes que l'irrégulière qui a été produite, & que toutes sont également indifférentes à un Être qui n'a aucun sentiment de la Beauté*; puisque

* Il y a beaucoup de différence entre un Être tel que celui qu'on suppose ici, & un autre qui n'est obligé par aucun motif de produire une forme plutôt qu'une autre. Ce dernier, quant à la question présente, ne différencieroit en rien du hasard. Mais il n'en est pas de même du premier. Car un Être peut n'avoir aucun sentiment de la Beauté, & avoir cependant dessein & intention de produire des formes régulières. Or toute Régularité supérieure à celle qu'on a lieu d'attendre d'une Puissance qui agit sans intelligence, suppose toujours un dessein & une intention dans la Cause, quand même on la supposeroit incapable de goûter la Beauté de ces sortes de formes, puisque d'autres raisons peuvent la porter à préférer ces formes à toutes autres. Ainsi en supposant que

toute

toute matière en mouvement doit produire par sa rencontre une forme, quelle qu'elle soit, & qu'en supposant la Puissance appliquée par un Agent dénué du Sentiment de la *Beauté*, toutes les formes prouvent également une intelligence; il est évident qu'une forme ne la prouve pas plus qu'une autre, ou ne la prouve point du tout, qu'autant qu'on suppose métaphisiquement qu'il n'y a point d'Agent dénué d'intelligence, & que tout effet émane de l'*intention* de quelque Cause.

Dieu n'est point immédiatement touché de la Régularité, de l'Uniformité & de la *Ressemblance* qui se rencontrent dans les corps, il peut cependant avoir d'autres raisons de produire ces objets, ne fût-ce que le plaisir des Créatures, auxquelles il a donné un sentiment de la *Beauté* fondé sur ces qualités. Voyez les deux derniers Articles de la dernière Section.

*Le Hazard ne ſçauroit produire des formes
Similaires.*

III. Il ſuit néanmoins des réflexions précédentes, que ſuppoſant une maſſe de matière autant au-deſſus d'un pouce cube, que l'infini du premier genre eſt au-deſſus de l'*Unité* ; ſuppoſant encore, (ce qui eſt à peine poſſible) que cette maſſe tende à ſe réſoudre d'elle-même, ſans le ſecours d'aucune Cauſe intelligente, en des parties dont la ſolidité ſoit d'un pouce cube, & en une figure priſmatique, dont la baſe ait toujours la moitié d'un pouce en carré ; ſuppoſant, diſ-je, ces conditions déterminées, & que toutes les autres dépendent de la Puiffance qui agit ſans deſſein : tout ce que nous pourrons attendre dans ce cas de cette Puiffance, fera un ou

deux Prismes équilatéraux, parce qu'il y a une infinité de Prismes irréguliers possibles, dont la base & la solidité sont les mêmes. Ainsi lorsque nous rencontrons un grand nombre de Prismes de cette espèce, nous avons tout lieu de croire qu'ils ont été produits avec intelligence de Cause, puisque leur nombre excède celui qu'on peut attendre des loix du hazard.

IV. Que si cette masse infinie ne prenoit point la forme d'un Prisme, on ne pourroit attendre de son *Concours fortuit* qu'un *Prisme* de quelque autre espèce, puisqu'elle peut se résoudre en une infinité d'autres solides; & si nous trouvons un grand nombre de Prismes, nous pouvons admettre une intelligence dans la Cause. Ainsi dans une masse de matière égale à l'infini du premier genre, on ne peut

raisonnablement attendre un corps d'une grandeur, d'une grosseur & d'une forme donnée. Car il y a une infinité de formes possibles de toute dimension, & une infinité de dimensions possibles de toute forme; & nous avons d'autant plus sujet de présumer de l'intelligence* dans la Cause, que nous trouvons un plus grand nombre de corps de même forme & de même dimension.

V. Ces raisons paroissent être démenties par ce qui arrive dans la cristallisation de certains corps. Car le fluide dans lequel ils nageoient, n'est pas plutôt évaporé, qu'il se forme souvent des figures régulières, sans qu'on puisse attribuer cet effet à aucun autre principe, qu'à l'Attraction. Il sera cependant aisé de résoudre cette difficulté, si l'on fait attention que les

* *Design.*

particules infiniment petites des corps qui se font convertis en cristaux, paroissent avoir naturellement des figures régulières fixes. Car leur existence une fois admise, il n'est pas difficile de concevoir comment leur *Attraction* seule peut produire des figures régulières. Mais si l'on n'admet quelque Régularité préexistente dans la figure des corps attractifs, on ne sçauroit comprendre qu'ils puissent jamais former un corps régulier. Il n'est donc pas vraisemblable que toute la masse de matière qui compose notre globe, ainsi que ceux des étoiles fixes qu'on découvre par le moyen du *Télescope*, fussent-elles mille fois plus grandes que les *Astronomes* ne les supposent, ait pû former par la seule rencontre de ses particules un nombre de corps réguliers ou irréguliers semblables.

Combinaisons fortuites impossibles.

VI. On doit observer qu'il y a un grand nombre de Compositions corporelles capables d'être effectuées par le plus petit degré d'intelligence, qu'on attendroit inutilement du *Hazard* ou d'une Puissance sans intelligence, après une infinité de rencontres, quand même on supposeroit que toutes les formes, à l'exception de la régulière, ont été détruites pour disposer les parties à être de nouveau agitées. Supposons, par exemple, que d'une masse infinie de matière déterminée de façon ou d'autre à se résoudre en des corps d'une solidité donnée, une Puissance dénuée d'intelligence puisse former un Prisme équilatéral de telle dimension qu'on voudra. C'est-là tout ce qu'on peut attendre, puisqu'après qu'on a obtenu la solidité,

il y a l'infini contre un à parier, que le corps ne fera point Prismatique; ou supposé qu'il soit tel, qu'il ne fera point *Équilatéral*. Supposons de nouveau une autre quantité infinie de matière déterminée à se résoudre en des *Tuyaux*, dont les orifices soient exactement égaux aux Bases des premiers Prismes. Il y a au moins la seconde puissance de l'infini, ou deux fois l'infini contre un à parier, qu'aucun de ces tuyaux ne fera tout à la fois *Prismatique & Équiangle*; ou que si le tuyau a été construit de façon à pouvoir recevoir un de ces Prismes, ils ne se rencontreront jamais dans un espace infini; que supposé qu'ils se rencontrent, les axes du Prisme & du Tuyau ne feront jamais perpendiculaires; enfin que supposé qu'ils le soient, il y a encore l'infini contre trois à parier, que leurs angles ne se rencontreront jamais

si juste, qu'ils puissent s'emboëter l'un dans l'autre. Il est donc absolument impossible, » Que le hazard, quel qu'on le suppose, agissant sur une masse infinie de matière pendant une suite infinie d'âges, puisse faire qu'un Prisme s'emboëte dans un trou de même figure que lui, puisque le hazard est tout au plus comme trois à la troisième puissance de l'infini. « Cependant la moindre intelligence suffit pour l'exécuter.

VII. Ne peut-on donc pas regarder comme absurde, & même comme absolument impossible, » Qu'une Puissance dénuée d'intelligence soit capable d'exécuter une machine aussi composée que la plante la plus imparfaite, ou l'animal le plus méprisable, ne fût-ce qu'une seule fois ? « Car le défaut de vraisemblance augmente à proportion que la complication

du Méchanisme de ces corps naturels surpasse la Combinaison *simple* dont on a parlé plus haut.

VIII. On observera , » Que le raisonne-
» ment que nous venons de faire touchant
» la multitude de corps réguliers de même
» forme qu'on découvre dans l'univers ,
» ainsi que sur les Combinaisons des diffé-
» rens corps , est absolument indépendant
» de la perception de la Beauté ; & qu'il
» ne laisseroit pas de prouver également
» l'intelligence de la Cause , quand même
» il ne se trouveroit aucun Etre capable
» de découvrir la Beauté des formes qui
» existent. « Car voici en abrégé à quoi
ce raisonnement se réduit : » Qu'un effet
» qui revient plus souvent que les loix du
» hazard ne le permettent , suppose tou-
» jours un Dessein ; & que les Combi-
» naisons qu'on ne peut attendre d'une

» Puissance dénuée d'intelligence, prou-
 » vent nécessairement la même chose,
 » avec même d'autant plus de probabilité
 » que le nombre de cas contraires surpasse
 » celui dont nous parlons ; « ce qui dans
 les cas les plus simples paroît être au
 moins comme l'infini à l'unité. La mul-
 titude ou la combinaison exacte des for-
 mes irrégulières semblables, prouve éga-
 lement un *Dessain* dans la Cause, puisque
 la ressemblance * ou la combinaison exacte
 des formes irrégulières, n'est pas plus
 qu'une autre au pouvoir d'une Puissance
 dénuée d'intelligence.

IX. Je vais donner à ceci une forme
 un peu plus approchante du Théorème,
 malgré la difficulté qu'on rencontre à rai-
 sonner sur l'infini. Les pouvoirs du fort,
 joints à la quantité infinie de matière dans

* *Similarity.*

une infinité d'âges , peuvent répondre aux hazards que l'on court, comme la cinquième puissance de l'infini , & rien de plus. Ainsi on peut concevoir la quantité de matière comme la troisième puissance de l'infini , & rien davantage ; les différens degrés de force, comme une seconde puissance de l'infini ; & le nombre des rencontres, comme la cinquième. Mais cette dernière n'a lieu , que dans la supposition qu'il ne se fait aucune *Cohésion* après chaque rencontre ; mais que tout se dissout de nouveau pour un autre concours, excepté dans les *formes similaires*, ou *Combinaisons exactes* : supposition tout-à-fait mal fondée, puisque nous voyons les *Corps dissimilaires* & les *Masses brutes* s'unir beaucoup plus fortement que les autres Corps. Or pour produire quelque Corps donné que ce soit dans une Place ou Situation donnée, &

d'une dimension ou figure donnée , les hazards du contraire font , une puissance de l'infini au moins pour la Place ou Situation : celle-ci obtenuë , il faut une autre puissance de l'infini, pour avoir la *Solidité* ; la *Situation* & la *Solidité* obtenuës , les trois autres puissances de l'infini au moins font nécessaires , pour avoir la figure donnée la plus simple. Supposons , par exemple , que la forme qu'on demande est celle d'un *Prisme* à quatre faces , ou d'un *Parallélipède* : il faut une puissance pour que les surfaces soient *Planes* ; une autre est nécessaire pour qu'elles soient parallèles dans ce cas , ou inclinées sous un angle donné dans tout autre ; & pour qu'elles soient l'une à l'autre en raison donnée , on a besoin au moins de la troisième puissance. Car dans chacun de ces cas , il y a toujours au moins une infinité d'autres cas

possibles que le donné. Ainsi tous les pouvoirs du *Sort* ne produiront peut-être tout au plus qu'un corps de chaque figure en grosseur la plus simple : c'est-là tout ce qu'on doit attendre. On peut en espérer, peut-être une *Pyramide*, ou un *Cube*, ou un *Prisme* : mais en augmentant les conditions requises, l'espérance doit diminuer, comme dans les figures extrêmement complexes, dans toutes les combinaisons des corps & dans les espèces Similaires, qu'on ne peut jamais raisonnablement attendre du hazard : enforte que là où on les aperçoit, on peut, sans crainte de se tromper, les attribuer à une intelligence.*

Les Combinaisons des Formes irrégulières sont également impossibles.

X. Les Combinaisons des Formes régulières ou irrégulières exactement adaptées

* *Design.*

les unes aux autres, sont donc tellement soumises à l'infini, & les *Hazards* des formes contraires si nombreux, qu'il semble tout à fait impossible qu'elles puissent s'effectuer par *hazard*. Appliquons les cas que nous avons rapportés Art. VI. de cette Section, touchant le *Prisme* & le *Tube* à nos machines les plus simples, par exemple à une paire de rouës de carosse. Supposons-les toutes deux parfaitement circulaires & égales, posées parallèlement sur leurs effieux, & assurées de façon qu'elles ne puissent en sortir. Je dis que les cas dans lesquels le contraire eût pû arriver par des Concours non dirigés, ne demandât-on d'autres conditions que celles dont nous venons de parler, égalent par leur nombre une puissance de l'infini égale à chaque circonstance requise. Que sera-ce donc d'une

plante, d'un arbre, d'un animal, d'un homme, dont le corps renferme un si grand nombre de vaisseaux qui correspondent les uns aux autres, d'articulations, d'insertions de muscles, de distributions de veines, d'artères & de nerfs? Est-il possible de concevoir que ces machines qui naissent tous les jours en si grand nombre dans toutes les parties de l'univers, avec tant de conformité dans leur structure, soient l'effet du hazard?

XI. Supposons encore pour un moment que tout ce qu'on vient de dire de la ressemblance * des formes & des combinaisons, soit sans fondement, & que le hazard soit capable de produire de pareilles formes, avec une combinaison exacte, on ne pourra tout au plus se promettre qu'une de ces formes entre une

* *Similarity.*

infinité d'autres. Lors donc qu'on voit une si grande multitude d'individus de même espèce entièrement semblables les uns aux autres dans un grand nombre de parties, & une conformité si parfaite dans les membres qui se correspondent, peut-on se dispenser de reconnoître du *Dessein* dans l'univers ? Non sans doute : on peut tout au plus objecter une simple Possibilité contre une Probabilité qui surpasse tout ce qui n'est pas Démonstration.

XII. Cette preuve, ainsi qu'on l'a observé plus haut*, est tout à fait indépendante de la Beauté que nous découvrons dans chaque forme particulière. La ressemblance exacte d'une centaine ou d'un milier de *Trapezes* marque autant de *Dessein* que celle d'un pareil nombre de *Quarrés*, puisque les uns & les autres sont

* Voyez Art. 3.

au-deffus des loix du hazard, & que ce qui est au-deffus du hazard suppose une intelligence.

Supposons pour un moment que le hazard puisse produire une jambe, un bras ou un œil ; ce qui est absurde & absolument impossible : il faudroit un hazard d'un degré d'*infini* proportionné à la complication des parties, pour faire que celles dont on vient de parler n'en eussent point de correspondantes ; car le nombre des cas dans lesquels cela arriveroit, augmente à proportion de cette complication. Ainsi en supposant vingt ou trente parties dans une pareille structure ; il y auroit la vingtième ou trentième puissance de l'*infini* contre l'unité à parier, que la partie correspondante ne seroit point semblable. Que dirons-nous donc des formes semblables d'une espèce entière ?

Le Hazard ne ſçauroit produire de reſſemblance groſſière.

XIII. On m'objectera peut-être, » Que
 » les corps naturels ne ſont point exacte-
 » ment ſemblables, & qu'ils ne nous pa-
 » roiffent tels, qu'à cauſe de la groſſièreté
 » de nos Sens; qu'une veine, par exem-
 » ple, une artère, un os ne reſſemble peut-
 » être point à ſon corrépondant dans le
 » même animal, quoiqu'il paroiffe tel à
 » nos Sens, qui ne jugent que de la groſ-
 » ſeur, & qui ſont hors d'état de diſcerner
 » les petites parties qui le conſtituent; que
 » même dans les divers individus d'une
 » même eſpèce cette différence eſt toujours
 » ſenſible, ſouvent dans la ſtructure inter-
 » ne, & toujours dans la figure extérieu-
 » re. « Il ſuffit pour réſoudre cette obje-
 » ction de faire voir, » Que le nombre
 » des cas dans leſquels on découvre une

» *différence sensible* , est infiniment plus
 » grand que celui des cas dans lesquels
 » on remarque le contraire « Ainsi ce rai-
 sonnement a lieu aussi bien dans le cas
 d'une ressemblance sensible , que dans ce-
 lui d'une ressemblance mathématiquement
 exacte. Il faut montrer de plus , » Que les
 » cas d'une *différence grossière* surpassent de
 » même ceux d'une ressemblance grossière
 » possible, comme l'infini surpasse l'unité. «

XIV. Un exemple suffira pour prouver
 ce que j'avance. Supposons qu'un *Trapeze*
 d'un pied carré de surface paroisse sem-
 blable en gros à un autre, dont les côtés ne
 surpassent point les siens d' $\frac{1}{10}$ de pouce , ni
 les angles ceux qui leur correspondent, de
 plus de 10 minutes. Je dis que ce dixieme
 de pouce , de même que les dix minutes
 sont divisibles à l'infini ; d'où il suit que
 les cas d'une *différence insensible* sous une

resemblance apparente sont réellement infinis. Mais alors aussi il est évident, qu'il y a une infinité de *Trapezes* sensiblement différens, qui cependant ont la même surface, suivant qu'on augmente ou qu'on diminue un des côtés d'un dixième, de deux dixièmes, de trois dixièmes, & ainsi de suite; & suivant qu'on varie les angles & un des côtés, de manière que la surface reste cependant toujours égale. Or dans chacun de ces degrés infinis de *différence sensible* les différens dixièmes sont divisibles à l'infini, de même que dans le premier cas; d'où il suit, que le nombre des *différences sensibles* est à celui des *différences insensibles* sous une ressemblance apparente, comme la seconde puissance de l'infini est à la première, ou comme l'infini est à l'Unité. Cela étant, combien plus grand doit être le nombre de toutes les

Différences sensibles dans les corps composés, tels que les bras, les jambes, les yeux, les artères, les veines, les squeletes !

XV. Quant aux différences qu'on remarque dans les animaux de même espèce, il est évident, que les cas possibles d'une *différence grossière* sont infinis ; & alors chacun de ces cas renferme aussi tous ceux d'une *différence insensible*. Par exemple, si l'on regarde tous les animaux d'une même espèce comme semblables, lorsqu'aucun membre n'excède la longueur ou le diamètre qu'il doit naturellement avoir de plus de la troisième partie de la tête, il est évident qu'il y aura une infinité de *Différences grossières* sensibles possibles ; & alors dans chacun de ces cas de *différence grossière* il y aura une infinité de cas d'une différence plus délicate, puisqu'on peut diviser la troisième partie de la tête à l'infini. Je

vais rendre la chose plus sensible par un exemple familier. Deux coquilles de Pe-toncle qui s'emboëntent naturellement l'une dans l'autre , peuvent avoir une infinité de *Différences insensibles* : mais cela n'empêche pas qu'elles ne renferment encore une infinité de *Différences sensibles* possibles. Or cela supposé , il peut y avoir dans chacune des formes *sensiblement différentes* la même infinité de *Différences insensibles*, outre la *Sensible*. Il suit de là que pour chaque Ressemblance grossière fortuite , le hazard est comme l'infini à l'Unité ; ce qui augmente d'une puissance de l'infini pour chaque membre distinct de l'animal , qui conserve une ressemblance grossière avec son correspondant , puisque l'addition de chaque membre ou de chaque partie à une machine composée , produit une nouvelle infinité de cas de *Différence*

fenfible , en forte que cette infinité combinée avec les cas infinis des premières parties augmente le hazard à l'infini.

Ce qu'on vient de dire fuffit pour faire voir l'abfurdité du fyftême de Descartes ou d'Epicure , quand même on leur accorderoit , que la matière infinie eft muë par une Puiffance qui agit fans direction : on peut même le regarder comme une preuve démonftrative de l'intelligence qui gouverne l'Univers.

XVI. Il me refte encore une difficulté à réfoudre. Quelques uns s'imaginent , que cette vérité peut mieux fe prouver à *Priori* qu'à *Posteriori* ; c'est à dire , que lorsqu'on voit une Cause prête à agir fans connoiffance, on a plus lieu de croire qu'elle n'obtiendra pas le but qu'elle fe propofe , qu'on n'eft fondé à dire après qu'elle a réuffi , qu'elle agiffoit avec connoiffance.

Ainsi , disent-ils , lorsqu'un particulier tire un billet de Loterie dans laquelle il n'y a qu'un lot sur mille blanques , on a tout lieu de croire qu'il tombera sur un de ces derniers. Que si l'on suppose , que nous l'ayons vû tirer actuellement le lot , nous ne pouvons pas en conclure qu'il ait eu l'art ou la science d'accomplir son souhait. Mais il est aisé de répondre à cette objection. Les circonstances de la Loterie nous fournissent dans ces sortes de cas des preuves morales très fortes , & presque démonstratives , que l'art ne peut y être d'aucun usage. De sorte que la Probabilité de mille pour un ne peut balancer ces preuves : au lieu que si la Probabilité augmente , elle surmontera bientôt toutes les raisons contraires. Par exemple , si l'on voyoit un homme gagner dix lots de suite dans une Loterie , où il n'y a que dix lots

sur dix mille blanches, peu de gens sans doute mettroient en question, s'il a employé l'artifice, ou non : encore moins regarderoit-on comme un pur effet du hazard, qu'un homme tirât successivement pour lui une centaine ou un millier de lots sur un nombre proportionnellement plus grand de blanches. Mais le cas est encore tout-à-fait différent dans les Ouvrages de la Nature : là nous n'avons pas la moindre raison à objecter contre l'art ou le Dessein. Une *Cause intelligente* est sûrement une Notion pour le moins aussi probable, que le *Sort*, la *Force générale*, le *Conatus ad motum*, ou le *Clinamen Principiorum*, pour rendre raison de quelque effet que ce soit. D'où il suit, que toutes les *Régularités*, les *Combinaisons* & les *Ressemblances* des espèces sont autant de preuves démonstratives du *Dessein* & de

l'Intelligence dans la Cause qui a produit l'Univers : au lieu que dans les Loteries , tout art devient actuellement impossible par le tirage , ou du moins extrêmement sujet à caution.

L'irrégularité ne marque point un défaut d'intelligence.

XVII. Je prie encore le Lecteur d'observer , qu'un Agent doué d'intelligence peut imprimer une force quelconque sans se proposer aucune forme particulière , & sans avoir dessein de produire des formes *irrégulières* ou *difsemblables* , non plus que des formes *régulières* & *semblables*. Il suit de là que quoique la *Régularité* , la *Combinaison* & la *Symétrie* qu'on remarque dans la construction de l'Univers , supposent une *Intelligence* , l'*irrégularité* qui pourroit s'y trouver n'est pas toujours une

preuve du contraire , à moins qu'on ne suppose dans l'Agent , un Sentiment de *Beauté* , qui le détermine à agir toujours d'une façon régulière , qui lui rende la symétrie agréable , & qui exclue tout autre motif capable de le porter à agir d'une manière opposée ; ce qui est tout à fait absurde. Plusieurs effets dans l'Univers paroissent être une suite des Loix générales du mouvement , qui résulte d'une impulsion considérable ; & l'on y remarque un grand nombre de formes , où la *Symétrie* a été observée à dessein , à quelques égards , & négligée en d'autres. Il s'en trouve même , où l'on semble s'être proposé l'irrégularité. On découvre , par exemple une Ressemblance généralement exacte entre les deux yeux de la plupart des hommes : cependant on auroit peut-être peine à trouver dans le monde entier

un troisiéme œil , qui leur ressemble parfaitement. On apperçoit une ressemblance grossiére dans la figure de tous les hommes , malgré les parties innombrables dont leurs corps sont composés : il seroit néanmoins difficile de trouver deux individus d'une même espèce si parfaitement semblables , qu'on ne pût les distinguer ; ce qui est peut-être arrangé de la sorte pour des motifs avantageux à toute l'espèce.

De la Sagesse & de la Prudence.

XVIII. Les preuves que nous avons alléguées jusq'ici ne regardent proprement que le *Dessein* ou l'*intention* , par opposition à ce qu'on nomme *Puissance aveugle* , ou *Hazard* ; & l'on voit que ces preuves sont indépendantes de la *Constitution arbitraire* du Sentiment intérieur que nous avons de la Beauté. Celle-ci est souvent regardée comme une preuve de quelque chose de

supérieur à un simple *Dessein* ; je veux dire, comme une marque de Sageffe & de Prudence dans la Cause : c'est ce que nous allons examiner.

On définit la *Prudence* , une *Vertu* qui nous porte à rechercher ce qui nous est avantageux par les moyens les plus convenables. Il résulte de là qu'avant que de pouvoir juger de la Cause par ses effets , il est nécessaire de connoître ce qui lui est le plus utile. Les Hommes qui trouvent du plaisir dans la contemplation de l'*Uniformité* , regardent la *Beauté* des effets comme une preuve de *Sageffe* , à cause des avantages qu'ils en reçoivent : mais cette preuve n'a point lieu à l'égard d'un *Etre* dépourvû de ce sentiment de *Beauté*. Ainsi celle que nous découvrons dans la *Nature* , n'est par elle-même un témoignage de la Sageffe de la *Cause* , qu'autant que nous supposons

cette Cause, ou pour mieux dire, l'Auteur de la Nature, porté d'inclination à nous faire du bien. Car cela une fois supposé, il s'ensuit que le bonheur du Genre-humain est une chose à désirer, ou un bien, pour l'*Etre Suprême*; & la forme qui nous plaît devient une preuve de sa *Sagesse*. La force de cet argument augmente à proportion de la *Beauté* qui existe dans la *Nature*, & qui est proposée à la vûe de tout Agent raisonnable, puisqu'en supposant une Divinité bienfaisante, toute la *Beauté* qu'elle a produite devient une preuve manifeste du Dessein qu'elle a eu de procurer aux Etres doués de raison les plaisirs qui en résultent.

Voici une preuve beaucoup plus immédiate de *Sagesse*. Lorsque nous voyons une machine extrêmement compliquée servir actuellement à quelque fin, nous avons

tout lieu de conclure » Qu'elle n'a point
 » été faite par hazard, mais par une Cause
 » intelligente , qui s'est proposé le but
 » qu'on obtient par son moyen. « Alors la
 fin ou l'intention étant en partie connue,
 la complication & la disposition des ressorts
 qui servent à cette fin, prouvent une intel-
 liguence fort étendue dans la Cause, sui-
 vant la multiplication des parties & la
 convenance de leur structure, lors même
 qu'on ignore l'intention du tout.

Causes générales.

XIX. Il est une autre sorte de *Beauté* ;
 qui suppose encore de l'Intelligence & du
 Dessen dans la Cause. C'est lorsque nous
 voyons un grand nombre d'effets utiles ou agréa-
 bles résulter d'une Cause générale. Les Hom-
 mes ne sont pas mal fondés à tirer une pa-
 reille conséquence. L'intérêt doit porter

les Etres dont les forces & les opérations font limitées , à faire un usage modéré de ces mêmes forces , & à regarder un pareil ménagement comme une preuve de Sagesse dans les autres Etres. Cette raison spéculative n'est pas la seule qui influë sur eux ; car l'intérêt à part , un Sentiment de Beauté acheve de les déterminer dans les cas où cette raison n'a pû produire son effet ; comme lorsque nous jugeons des productions des autres Agens , dont l'économie ne nous intéresse point. Qui est-ce, par exemple, qui ne trouve pas plus de perfection dans une Horloge qui marque les heures, les minutes, les secondes, les jours du mois, à l'aide d'un seul ressort ou d'un seul poids, que dans une machine qui ne produit le même effet , & ne satisfait aux mêmes fins , que par des mouvemens plus composés ? Or il est évident , que
cette

cette *Beauté* ne consiste que dans l'uniformité, ou même l'unité de la Cause, & dans la diversité de ses effets.

Loix générales.

XX. On rapportera dans la suite * quelques-unes des raisons qui ont pû engager l'Auteur de la Nature à agir par des Loix générales & des Causes universelles, quoi que celle qu'on vient d'alléguer n'ait point lieu à l'égard de cet Etre suprême. Il est certain que les Ouvrages de la Nature nous fournissent quelques exemples fort agréables de *Causes universelles*. La plûpart de ceux qui s'appliquent à cette sorte d'étude, se plaisent tellement à observer ces divers effets, qu'ils les regardent toujours comme une preuve évidente de sagesse dans

* Voyez la dernière Section,

l'Administration de la Nature ; & cela en conséquence du sentiment qu'ils ont de la *Beauté*.

XXI. Nous avons déjà parlé * du Méchanisme aussi simple qu'admirable , par lequel tous les mouvemens animaux s'exécutent. Celui des parties inanimées de la Nature ne l'est pas moins. Quels effets innombrables ne produit point le principe de chaleur que le soleil nous communique : principe qui non seulement flatte la vûe & le toucher , & nous met en état de discerner les objets ; mais qui est encore la cause des pluies , des fontaines , des rivières & des vents , ainsi que de la Végétation ? Le principe uniforme de *Gravité* retient tout à la fois les Planètes dans leurs Orbites , unit les parties de chaque Globe , & raffermis les montagnes , les

* Voyez plus haut , Sect. II. Art. 8.

collines & les ouvrages artificiels ; éleve les vagues , les abaisse de nouveau , & les arrête dans leur lit ; délivre la terre de son humidité superfluë , en faisant couler les rivières ; éleve les vapeurs par le moyen de son influence sur l'air , & les fait retomber ensuite en forme de pluie ; procure une pression uniforme à notre Atmosphère , pression nécessaire à nos corps en général , mais encore plus à la respiration , & nous fournit un mouvement universel applicable à une infinité de machines. Cette Méchanique n'est-elle pas incomparablement plus belle que si l'on supposoit dans la Divinité autant de volontés que d'effets particuliers , dont chacune prévint quelques-uns des maux accidentels qui émanent par hazard de cette Loi générale ? On pourra follement s'imaginer que cette dernière manière d'opérer nous

eût été plus avantageuse , & n'eût point distrahit la Toute - puissance : Mais alors l'Univers auroit été privé de la Beauté qu'on y remarque , & les hommes n'eussent trouvé aucun plaisir dans la contemplation de ce spectacle qui leur est maintenant si agréable. Il n'est personne qui n'aime mieux être exposé aux maux inséparables de l'humanité, que de ne pas jouir de cette forme harmonieuse , qui a été une source inépuisable de plaisir dans tous les siècles.

Des Miracles.

XXII. On voit par là , » que quoique
 » les Miracles puissent prouver l'inspection
 » d'un *Agent volontaire* , & que l'Univers
 » n'est point gouverné par *nécessité* , ou au
 » *hasard* , il n'y a qu'un esprit foible &
 » *inadvertant* , qui puisse en avoir besoin ,
 » pour se confirmer dans la croyance d'une

» Divinité bonne & sage. En effet, tout
 » éloignement des Loix générales, si ce
 » n'est dans des occasions extraordinaires,
 » seroit une marque de foiblesse & d'irrè-
 » solution, plutôt que de sagesse & de
 » puissance, & affoibliroit les meilleures
 » preuves que nous ayons, de l'intelli-
 » gence & du pouvoir de l'Esprit universel
 » qui gouverne le monde. α

SECTION VI.

*De l'Universalité du Sentiment que les hommes
 ont de la Beauté.*

*Le Sentiment intérieur n'est point une source
 immédiate de douleur.*

I. **O**N a dit plus haut*, que toute
 Beauté est relative à quelque per-
 ception, d'où il suit, que puisque nous

* Voyez Sect. I. Art. 17. & Sect. IV. Art. 1.

ignorons la diversité des Sentimens qui se rencontre parmi les animaux , nous ne pouvons nier la *Beauté* d'aucune forme que ce soit , parce qu'il peut s'en trouver quelqu'un à qui elle plaise. Mais comme il ne s'agit ici que de l'Homme , avant que d'examiner l'Universalité du Sentiment que nous avons tous de la *Beauté* , ou notre consentement unanime à approuver l'*Uniformité* , il est à propos de rechercher, s'il n'en est pas de la *Beauté* , comme des autres Sens ; je veux dire , si elle ne rend pas certains objets désagréables , & par là propre à nous causer de la douleur.

On ne peut douter qu'il n'y ait un grand nombre d'objets incapables de flatter nos sens, puisque plusieurs n'ont aucune *Beauté* réelle. Mais dans ce cas , nous ne trouvons leur forme désagréable, qu'autant que nous craignons d'en recevoir du dommage , &

que nous la comparons à quelqu'autre forme plus parfaite. Plusieurs objets nous paroissent naturellement dégoûtans & désagréables, de même qu'il s'en trouve d'autres qui nous plaisent. De ce nombre sont les *Odeurs*, les *Saveurs* & quelques *Sons* séparés. Mais il n'en est pas de même du sentiment que nous avons de la *Beauté*. Il n'est aucun objet capable par lui-même de causer du dégoût ou de la douleur à ceux qui n'en connoissent point de plus parfait, à moins qu'il n'excite des idées simples désagréables. La *Laideur* ne consiste que dans la privation de la *Beauté*, ou dans le défaut de la *Beauté* qu'on se flatoit de rencontrer dans une espèce. Une mauvaise Musique, par exemple, plaît à un homme grossier, qui n'en a jamais oui de meilleure; & l'oreille la plus délicate ne souffre point à entendre

accorder un Instrument , parce qu'elle ne s'attend alors à aucune harmonie. Au contraire, la moindre *difsonance* dans l'exécution d'une pièce suffit pour offenser une oreille préparée à goûter les charmes des accords. Une masse de pierres informe ne cause point de dégoût à une personne qui seroit choquée du moindre défaut de symétrie dans un édifice , où elle croiroit trouver les règles les plus exactes de l'Architecture. L'espèce même la plus laide & la plus difforme ne sçauroit déplaire à celui qui n'en a jamais vû d'autre , quoiqu'il ne trouve pas autant de plaisir dans cette forme , que dans celles qui font le sujet de notre admiration. Le sentiment que nous avons de la *Beauté* , ne paroît être destiné qu'à nous procurer un plaisir positif : comme la douleur ou le dégoût que nous ressentons , ne viennent que de

ce que nous nous trouvons frustrés de notre attente.

De l'Approbation & du Dégoût qui viennent de l'Association des Idées.

II. On trouve, il est vrai, certaines Physionomies capables de dégoûter dès la première vûe : mais cela provient moins de quelque difformité réelle, que du défaut de la Beauté à laquelle on s'attendoit ; disons mieux, de ce qu'on croit appercevoir des marques de certaines inclinations moralement mauvaises, que tout homme est en état de discerner dans la Physionomie, l'air & les gestes de ceux qu'il fréquente. Une preuve que ce dégoût n'est point causé par une forme positivement désagréable, c'est qu'il cesse, dès que nous trouvons de la douceur, de l'humanité & de la gayeté dans ceux qui l'excitent, lorsque nous les fréquentons ; ce qui

n'arriveroit point , si cette difformité étoit naturellement réelle , & capable de causer une douleur ou un dégoût positif , quand même cette aversion feroit contrebalancée par d'autres considérations. Certains objets ne nous causent de l'horreur qu'en conséquence de la crainte où nous sommes pour nous-mêmes , ou de la compassion que nous avons pour les autres , lorsque la raison ou quelque association déraisonnable d'idées nous font appréhender un danger , sans qu'il y ait rien dans la forme qui produise cet effet. Aussi remarque-t-on que la plupart des objets qui donnent de l'horreur à la première vûe , après que l'expérience ou la raison ont dissipé notre crainte , peuvent devenir une occasion de plaisir , ainsi qu'il arrive à l'égard des bêtes venimeuses , d'une tempête , d'un précipice & d'une vallée ténébreuse.

Des Associations.

III. On verra plus bas *, » Que les
 » *Associations d'idées* nous font goûter des
 » objets qui n'ont rien d'agréable par
 » eux-mêmes, & rejeter des formes
 » qui devroient naturellement nous plai-
 » re. « C'est ce qui occasionne cette
 aversion bizarre, que plusieurs person-
 nes ont pour la figure de certains ani-
 maux, & pour quelques autres formes.
 On voit, par exemple, un grand nombre
 de gens ne pouvoir souffrir le pourceau,
 les serpens & quelques insectes, dans les-
 quels on découvre d'ailleurs une Beauté
 réelle; & cela en conséquence de quel-
 ques idées accidentelles, qu'ils leur ont
 associées. Car je ne vois pas qu'on puisse
 expliquer autrement cette sorte de dégoût.

* Voyez Art. 11. & 12. de cette Section.

Universalité de ce Sentiment.

IV. Quant à la *Beauté* que tous les hommes en général font consister dans le mélange de l'*Uniformité* & de la *Variété*, nous devons consulter l'expérience. Et comme nous concevons tous les hommes capables de raisonnement, puisqu'ils font tous en état de comprendre les argumens simples, quoi qu'il y en ait peu qui puissent entendre les *Démonstrations* complexes, pour montrer que ce *Sentiment* est universel, il suffit de faire voir que tous les hommes aiment mieux l'*uniformité* dans les sujets les plus simples, que son contraire, lors même qu'ils n'en espèrent aucun avantage, & qu'à proportion qu'ils deviennent plus capables de recevoir & de comparer un plus grand nombre d'idées, ils trouvent plus de plaisir à

l'uniformité, ainsi qu'à ses espèces les plus complexes, tant originelles que relatives.

Voyons à présent si jamais quelqu'un a été privé de ce *Sentiment* dans les exemples les plus simples. On a fait quelques essais dans les exemples les plus simples de l'Harmonie, parce que dès qu'on rencontre une oreille incapable de goûter les Compositions complexes, telles que sont nos *Airs*, on ne se donne plus la peine de les lui faire sentir. Mais il n'en est pas de même dans les figures; & l'on n'a jamais vû un homme choisir de propos délibéré un *Trapeze*, ou quelque courbe irrégulière, pour en faire le plan de sa maison; ou négliger le parallélisme & l'égalité dans la construction des murailles opposées, à moins qu'il n'y ait été obligé par quelque motif de convenance. De même on ne s'est jamais servi de *Trapezes* ou de *Courbes irrégulières* pour les portes

ou les fenêtres , quoique ces figures eussent pû également être employées au même usage , & souvent épargner aux Ouvriers, du tems, du travail & de la dépense. Malgré la bifarrerie qui régné dans les Modes , il ne s'en est jamais imaginé aucune , où l'on n'ait pû remarquer quelque symétrie , ne fût-ce que dans la ressemblance des deux côtés du même habit , & dans quelque convenance avec la figure du corps. Les grotesques ont toujours une Beauté relative fondée sur leur ressemblance avec des objets, qui souvent sont beaux dans leur origine, quoiqu'on puisse leur appliquer avec raison ce qu'Horace dit des Descriptions impertinentes des Poëtes :

Non erat his locus *.

Mais personne n'a jamais été assez extravagant pour affecter ces sortes de figures

* Horat. de Art. Poët. v. 12.

qui résultent de l'arrangement fortuit des couleurs liquides. Qui jamais s'est plû dans l'inégalité des fenêtres d'un même étage, ou dans celle des jambes, des bras, des yeux ou des jouës d'une Maîtresse ? Il faut cependant avouer, » Que l'intérêt peut » souvent contrebalancer le Sentiment » que nous avons de la *Beauté* dans cette » occasion, ainsi que dans plusieurs autres, » & que des qualités supérieures peuvent » nous faire négliger ces fortes d'imper- » fections. «

*La Beauté réelle toute seule suffit pour nous
plaire.*

V. On peut ajoûter à ce que je viens de dire, que la *Régularité* & l'*Uniformité* paroissent répandues dans l'univers avec tant d'abondance, & que nous sommes tellement portés à les rechercher comme

le véritable fondement de la *Beauté* des ouvrages de l'art, qu'on ne sçauroit rien trouver de beau, qui ne tienne en quelque sorte de l'une & de l'autre. J'avoue qu'on croit souvent découvrir plus de beauté dans les objets, qu'il n'y en a en effet; mais il est toujours vrai de dire, qu'ils ne nous plaisent qu'à cause de quelque degré de beauté que nous y apercevons, quoique nous ne fassions pas toujours attention à toute celle qu'ils possèdent. Nos sens agissent avec une parfaite *régularité* dans les occasions, où nous goûtons du plaisir, quoique le préjugé nous empêche souvent de rechercher les objets, qui pourroient nous plaire davantage.

Un Goth se trompe, par exemple, lorsqu'il regarde l'architecture de son pays comme la plus parfaite, & qu'en conséquence de quelques idées fondées sur un

principe

principe d'inimitié, il conçoit pour les édifices Romains une aversion qui le porte à les démolir, comme l'ont pratiqué quelques-uns de nos *Réformés*, pour n'avoir pas été en état de distinguer les idées du culte, de la forme des édifices où on l'exerçoit. C'est néanmoins cette Beauté réelle fondée sur le mélange de l'Uniformité avec la variété qui plaît à ce Goth; car les colonnes Gothiques sont exactement semblables, non seulement dans leurs profils qui forment des Losanges, mais encore dans leurs hauteurs & dans leurs ornemens. Les Indiens observent de même une espèce de symétrie dans leurs édifices; & la plupart des Orientaux, quoique d'un caractère fort différent du nôtre, n'ont pas des manières moins régulières que les Romains. Les écrans de la Chine nous fournissent l'idée d'une difformité,

dont la Nature est extrêmement avare. Les figures qu'ils représentent manquent de cette *Beauté* qui résulte de la juste proportion des parties, & de leur conformité aux loix de la Nature, quoique chacune d'elles prise séparément ne soit pas dépourvûë d'une espèce de *Beauté* & d'*Uniformité*. Cette manière de diversifier les attitudes du corps humain ne sçauroit manquer de plaire par sa *variété*; puisqu'elle approche toujours quelque peu de la figure humaine.

L'Histoire nous plaît par le même motif.

VI. Il est une autre espèce de *Beauté*, dont il eût peut-être été à propos de faire mention plus haut, mais qui pourra cependant trouver place ici, parce qu'elle plaît généralement à tous les hommes. On conçoit que c'est de la *Beauté* de

l'Histoire dont je veux parler. Il n'y a personne qui ne s'ennuye à parcourir une collection de Gazettes, quoiqu'elles rapportent peut-être les mêmes événemens qu'un Historien. Ainsi le plaisir que procure l'étude de l'Histoire & de la Poësie, n'est fondé vraisemblablement que sur la peinture exacte des mœurs & des caractères. Quoi de plus intéressant en effet, que de découvrir les causes secrètes d'une infinité d'actions incompatibles en apparence, de démêler un intérêt d'Etat ou un mystère de Politique, dont l'exécution dépend d'un grand nombre d'événemens, de circonstances & de manœuvres opposées? Or cela réduit le tout à une unité de Dessein, ainsi qu'on peut l'observer dans les Fables, dont on se sert pour amuser les enfans, qui sans cela leur paroîtroient tout-à-fait insipides.

VII. On conviendra fans doute de ce que je viens de dire, si l'on se fouvient dans toutes les recherches qu'on fait fur l'universalité du sentiment de la *Beauté*,

» Que celle d'un objet peut être réelle,

» fans être cependant excessive, & qu'il

» y a une infinité de formes, qui peu-

» vent toutes avoir quelque utilité,

» quoique toutes différentes les unes des

» autres. « Ainsi les hommes peuvent avoir différentes idées de la *Beauté*, & regarder cependant l'*Uniformité* comme le fondement universel de l'approbation qu'ils donnent à une forme en tant que *Belle*. C'est ce qui arrive dans l'Architecture, le Jardinage, l'Habillement, les Équipages, les Ameublemens, même chez les peuples les moins policés, qui ne laissent pas de goûter l'*Uniformité* par le seul plaisir qu'ils trouvent à la contempler.

*Différentes opinions touchant nos
Sentimens.*

VIII. Il ne fera pas inutile de remarquer ici la différence qui regne entre les opinions qu'on a touchant nos Sentimens intérieurs & extérieurs, même dans des cas absolument semblables. Rien n'est plus ordinaire à ceux qui rejettent avec *M. Locke* les idées innées, que d'alléguer, » Que le plaisir que nous goûtons à la vûe » de la *Beauté* & de l'*Ordre*, n'a d'autre » principe que l'*Utilité*, la *Coutume* ou » l'*Éducation*, « fans qu'ils apportent d'autres preuves de leur sentiment, que la variété des idées qu'on remarque parmi les hommes; d'où ils concluent, » Que nos » idées ne naissent point de la *Faculté* » naturelle d'appercevoir, ou du *Sentiment* » qui est en nous. « Tous conviennent

néanmoins que nos *Sentimens* sont naturels, & que quoique le plaisir ou la douleur qui accompagnent les Sensations, puissent être augmentés ou diminués par la *Coutume* ou l'*Éducation*, & contrebalancés par l'intérêt, ils ne laissent pas de précéder effectivement la *Coutume*, l'*Habitude*, l'*Éducation* ou les vûes intéressées que nous pouvons avoir. Or il est certain que les diverses idées qu'on se forme de leurs objets sont pour le moins aussi nombreuse que les objets en qui cette *Beauté* se rencontre. On peut ajoûter qu'il est extrêmement difficile, peut-être même impossible, de ramener les idées ou les goûts qui dépendent des *Sentimens extérieurs*, à quelque Principe général, ou de trouver une règle, par le moyen de laquelle on puisse convenir de ce qui est agréable ou désagréable. Cependant tout

le monde demeure d'accord, » Que c'est
 » en cela que consistent les Facultés d'ap-
 » percevoir, que la Nature a mises en
 » nous. «

Cause de cette différence.

IX. Cette diversité de jugemens ne vient que de ce que nous manquons de noms pour désigner les *Sentimens intérieurs*, quoique nous en ayons pour distinguer les *extérieurs*; ce qui nous fait regarder ceux-ci comme plus réels & plus naturels que les autres. On a donné au Sentiment que nous avons de l'Harmonie, le nom de délicatesse d'oreille; & nous sommes naturellement portés à le regarder comme une Perception naturelle, ou comme un Sens tout-à-fait distinct de celui de l'Ouïe. Or il est certain, » Que la
 » Perception de la *Beauté* dépend aussi

» nécessairement de la présence des objets
 » réguliers, que celle de l'Harmonie de
 » la production de certains Sons, «

*Un Sentiment intérieur ne présuppose point
 d'idées innées.*

X. On observera une fois pour toutes, que le *Sentiment intérieur* ne présuppose pas plus une *idée innée*, ou un Principe de connoissance, que celui qui est extérieur. Ils sont tous deux des Facultés naturelles d'appercevoir, ou des *Déterminations* de l'esprit à recevoir nécessairement certaines idées à la vûe des objets. *Le Sentiment intérieur est une Faculté passive de recevoir les idées de la Beauté à la vûe des objets dans lesquels l'Uniformité se trouve jointe à la Variété.* Cela ne doit point paroître plus étrange que ce qui arrive tous les jours à l'égard de l'esprit ; car on voit qu'il est

toujours déterminé à recevoir l'idée de la douceur, lorsque des particules de pareille forme viennent à s'insinuer dans les pores de la langue, ou à avoir l'idée du Son, à l'occasion de certaines ondulations de l'air. L'un ne paroît pas avoir plus de connexion avec son idée que l'autre ; & la même Faculté peut aussi bien être la première occasion des idées que la dernière.

Les Associations causent la diversité des goûts.

XI. L'Association d'idées dont on a parlé plus haut * est la première cause de la Variété qu'on remarque dans le Sentiment que nous avons de la Beauté, ainsi que dans les autres *Sentimens extérieurs*. C'est par elle que des objets qui sont beaux en effet, plaisent moins que d'autres qui ont une laideur marquée,

* Voyez Art. 3. de cette Section.

mais sous des conceptions différentes de celles de la *Beauté* ou de la *Laideur*. Voici quelques exemples de ces sortes d'*Affociations*. La beauté des arbres, la fraîcheur de leur ombre, & la commodité qu'ils offrent pour se cacher, ont rendu les bois & les forêts la retraite ordinaire de ceux qui aiment la solitude, surtout des Religieux, des Mélancholiques & des Amoureux. On ne voit pas néanmoins que les idées qui accompagnent ces dispositions d'esprit, soient tellement jointes avec ces objets extérieurs, qu'elles reviennent toujours avec eux. L'obscurité de ces sortes de lieux parut si favorable aux Prêtres du Paganisme pour cacher leurs fourberies, qu'ils en firent le théâtre des scènes qu'ils croyoient propres à abuser le peuple; & delà vient que l'idée que nous en avons ne se présente jamais à nous, sans celle

de quelque Divinité. Les idées que nous avons de nos Eglises présentent des idées semblables, parce qu'elles sont perpétuellement destinées à des exercices religieux. L'obscurité qui régne dans les édifices Gothiques, & à laquelle Milton * donne l'épithète de *Religieuse*, est également associée avec une idée étrangère. On sçait aussi que toutes les circonstances de tems, de lieu &c, qui se sont présentées à nous toutes ensemble, lorsque nous étions affectés de quelque passion violente, sont tellement liées, que l'une ne sçauroit jamais revenir sans l'autre; & c'est ce qui cause souvent le plaisir, la douleur, l'amour & l'aversion que nous ressentons à la vûe de certains objets qui par eux-mêmes nous eussent été indifférens. Mais ce *Consentement* ou ce *Dégoût*

* Milton, *il Penseroso*.

est tout-à-fait distinct des idées que nous avons de la *Beauté*, & n'a rien de commun avec elles.

D'où naît la différence du plaisir que cause la Musique.

XII. Plusieurs personnes trouvent dans la Musique un plaisir absolument différent de celui qui naît de l'Harmonie, & qui est occasionné par les passions agréables qu'elle excite. On ne peut nier que les passions n'influent considérablement sur la voix, & n'y causent beaucoup de variété. Ainsi lorsque l'oreille apperçoit quelque ressemblance entre l'air qu'on chante ou qu'on joue sur les instrumens, soit dans la mesure, la modulation, ou quelque'autre circonstance, & le son qu'a la voix humaine affectée par quelque passion, nous en sommes sensiblement touchés, & nous devenons mélancholiques,

joyeux, sérieux, pensifs, &c. par une espèce de *Sympathie* ou de *Contagion*. On remarque une semblable connexion entre l'air & les paroles qui expriment une passion à laquelle nous trouvons qu'elles conviennent : aussi ces deux choses ne manquent-elles jamais de revenir ensemble, quoique nos *Sens* ne soient affectés que par l'une d'elles.

Il n'est donc pas étonnant, vû cette variété d'idées agréables ou désagréables, qui peuvent accompagner les formes corporelles, ou les airs de Musique, suivant la disposition où l'on se trouve, & les passions dont on est affecté ; il n'est pas étonnant, dis-je, que les hommes ne goûtent pas toujours également les mêmes objets, quoique le Sentiment qu'ils ont de la Beauté & de l'Harmonie, soit exactement le même ; car un grand nombre

d'autres idées peuvent plaire ou déplaire, suivant le tempérament des personnes, & les circonstances passées. On sçait à quel point un desert plaît à une personne qui y a passé sa jeunesse, & combien le plus beau séjour est capable de déplaire à celui qui n'y a trouvé que des sujets de chagrin. Ceci peut nous servir dans plusieurs cas à rendre raison de la diversité des goûts qu'on remarque parmi les hommes, sans nier l'*Uniformité* du Sentiment intérieur que nous avons de la Beauté.

XIII. La *Grandeur* & la *Nouveauté* sont deux idées différentes de la *Beauté*, qui nous rendent souvent les objets recommandables. Je n'en toucherai point ici les raisons, parce qu'elles sont étrangères à mon sujet. Voyez *Le Spectateur* N^o. 412.

SECTION VII.

Du pouvoir que la Coutume, l'Éducation & l'Exemple ont sur nos Sentimens intérieurs.

I. **B**IEN des gens prétendent que la Coutume, l'Éducation & l'Exemple font la cause du goût que nous avons pour ce qui est beau, & contribuent plus que toute autre chose à nous faire approuver & choisir certain genre de vie préférablement à tout autre relativement à la morale: mais je vais montrer qu'il y a dans nous une Faculté naturelle d'appercevoir, ou un Sentiment de Beauté antérieur à la Coutume, l'Éducation ou l'Exemple.

La Coutume ne donne aucun Sentiment nouveau.

II. Voyons d'abord comment la Coutume influë sur les actions. Elle dispose

l'esprit & le corps à exécuter aisément les choses qui ont été souvent répétées : mais elle ne nous les fait jamais concevoir sous une idée différente de celle sous laquelle nous avons été capables de les envisager la première fois, ni appercevoir d'une nouvelle manière. Nous sommes naturellement susceptibles de terreur & de crainte à la vûe de quelque objet puissant. La Coutume peut très-bien attacher l'idée d'une crainte religieuse à certains édifices : mais elle ne fera jamais recevoir ces fortes d'idées à un Être naturellement incapable de crainte ; tellement que si nous n'étions capables d'appercevoir, ou de nous former une idée des actions, qu'autant qu'elles nous sont avantageuses ou defavantageuses, la *Coutume* nous rendroit seulement plus disposés à découvrir l'utilité ou le dommage qui en résulte.

Quant

Quant au plaisir que nous goûtons à la vûe des objets extérieurs ; lorsque le sang ou les esprits circulent rapidement, ou fermentent d'une manière conforme à l'œconomie animale, à l'aide des remèdes ou de la nourriture qu'on prend, ou que les glandes se déchargent de ce qu'elles contiennent, il est certain que pour entretenir le corps en bon état, nous prenons goût à des mets, qui par eux-mêmes n'ont rien d'agréable, supposé qu'ils fassent rentrer le corps dans cet état de plaisir auquel il est accoûtumé. La Coutume peut encore altérer le corps de façon que ce qui lui causoit des Sensations incommodes, cesse de lui nuire, ou réveille en lui une idée agréable du même Sentiment : mais elle ne sçauroit jamais nous donner l'idée d'un Sentiment différent de ceux qui l'ont précédée : jamais, par exemple, elle ne fera aimer à

un aveugle les objets à cause de leur couleur, ni à un homme qui n'a point de goût, les mets à cause de leur délicatesse, quoiqu'ils puissent rechercher les uns & les autres, à cause de leur vertu corroborative ou réjouissante. Si nos Glandes & les parties voisines étoient privées de Sentiment, nous n'appercevriens jamais le plaisir qui résulte de certains mouvemens du sang ; & jamais la *Coutume* ne nous feroit trouver agréables les liqueurs & les remèdes qui irritent ou qui enyvrent, s'ils n'étoient pas tels au goût. De même, si nous n'avions point un Sentiment naturel de la *Beauté* qui résulte de l'*Uniformité*, la *Coutume* ne nous eût jamais fait imaginer de la *Beauté* dans les objets ; comme elle ne nous eût jamais fait goûter les charmes de l'Harmonie, si nous eussions été sans oreilles. Lorsque ces *Sentimens* se trouvent naturellement en

nous, la *Coutume* peut nous rendre capables de porter nos vûes plus loin, & d'avoir des idées plus complexes de la *Beauté* des Corps, ou de l'*Harmonie* des Sons, en augmentant notre attention, & la Faculté d'appercevoir qui est en nous. Mais quelque pouvoir qu'ait la *Coutume* d'augmenter la Faculté que nous avons de recevoir & de comparer les idées complexes, elle paroît plus capable d'affoiblir que de fortifier les idées que nous avons de la *Beauté*, ou les impressions agréables que les objets réguliers font sur nos Sens. Seroit-il possible autrement qu'une personne fortît en plein air par un beau soleil, ou pendant une nuit fort claire, sans éprouver ces transports, dans lesquels Milton nous dépeint nos premiers parens * au moment de leur création ?

* Voyez le *Paradis perdu*, Liv. 3.

La *Coutume* peut aussi nous aider à découvrir plus aisément l'usage d'une machine composée, & nous en faire connoître l'utilité : mais elle ne sçauroit jamais nous la faire imaginer comme *Belle*, si nous n'avions aucun sentiment naturel de la *Beauté*. Nous pouvons de même avec son secours découvrir avec plus de facilité la vérité des Théorèmes composés : mais nous éprouvons que leur *Beauté* nous frappe aussi vivement dès la première fois, qu'après les avoir examinés avec plus d'attention. Elle nous rend aussi plus capables de retenir & de comparer les idées complexes, & par conséquent de discerner certaine *Uniformité* plus compliquée qui échappe à ceux qui ne sont point encore versés dans aucun art : mais tout cela suppose un *Sentiment naturel de Beauté* fondé sur l'*Uniformité*. Car si les formes n'avoient rien de capable

de flatter nos Sens , la répétition d'idées indifférentes à l'égard du plaisir ou de la douleur , de la beauté ou de la laideur , ne nous les eût jamais renduës agréables ni désagréables.

Non plus que l'Éducation.

III. L'effet de l'Éducation est de nous attacher à un grand nombre d'opinions spéculatives, quelquefois vraies, quelquefois fausses, & de nous faire souvent regarder des objets qui n'ont aucune qualité réelle , comme la cause du plaisir ou de la douleur que nous ressentons par l'entremise des Sens. Elle est cause encore que certaines Associations d'idées qui ont été produites volontairement ou par hazard , ne peuvent s'effacer qu'avec la plus grande peine. C'est à elle qu'on doit attribuer l'antipathie que quelques personnes ont pour

l'obscurité, pour certains mets, & pour certaines actions indifférentes; ainsi que la sympathie mal fondée qu'on remarque dans quelques autres: mais dans ces exemples, l'Éducation ne nous fait jamais concevoir dans les objets des qualités, que nos Sens sont naturellement incapables d'apercevoir. On sçait ce que c'est que le mal de cœur; & l'on peut s'imaginer mal à propos que des mets fort salutaires sont capables de le causer: nous recevons aussi par la vûe & par l'odorat des idées désagréables de la nourriture des porcs, ainsi que de leurs étables; & il peut arriver que ces idées reviennent malgré nous lorsque nous sommes à table. Mais on n'a jamais vû un aveugle né aimer ou haïr un objet à cause de sa couleur. Il peut avoir entendu mépriser une couleur & la concevoir comme une Qualité sensible tout à

fait différente des autres Sens : mais c'est tout. De même, un homme qui naturellement n'a aucun goût, ne sçauroit recevoir l'idée de ce Sens par le secours de l'Éducation, ni être séduit par la délicatesse des mets. Si nous n'avions aucun Sentiment naturel de la *Beauté* & de l'*Harmonie*, nous ne pourrions jamais nous laisser prévenir en faveur des objets ou des sons, en qui ces qualités se trouvent. L'Éducation qu'un Goth a reçue, peut bien lui persuader que l'Architecture de son pays est la plus parfaite ; & la haine qu'il a conçue contre les Romains, lui faire de même attacher quelques idées désagréables à leurs édifices, & l'exciter à les démolir : mais jamais il n'eût été sujet à de pareils préjugés, s'il n'avoit eu aucun Sentiment de la *Beauté*. Un aveugle a-t-il jamais raisonné sur la préférence que mérite le *Pourpre* ou l'*Écarlate*?

A-t-on jamais vû que l'Éducation l'ait prévenu en faveur de l'une ou de l'autre de ces couleurs ?

Il s'ensuit donc de ce qu'on vient de dire, que l'Éducation & la Coutume peuvent influencer sur nos *Sentimens intérieurs*, lorsqu'elles les précèdent, en augmentant la capacité que notre esprit a de réunir & de comparer les parties des compositions complexes. Dans ce cas, si des objets extrêmement beaux s'offrent à notre vûe, nous ressentons un plaisir supérieur à celui que les ouvrages ordinaires excitent en nous : mais tout cela suppose que le *Sentiment* que nous avons de la *Beauté*, est naturel. La connoissance de l'Anatomie, l'étude de la Nature, une observation exacte de l'air du visage, & des attitudes du corps qui accompagnent les *Sentimens*, les *Actions* & les *Passions*, peuvent nous

mettre en état de juger de la justesse d'une imitation : mais si nous n'avions aucun *Sentiment naturel* de la Beauté qui s'y trouve, nous n'en serions pas plus touchés que de l'arrangement d'une centaine de cailloux jettés au hazard. Les observât-on aussi souvent qu'il est possible, on ne s'apercevrait jamais que leur *Beauté* augmentât.

Comment on se défait des Préjugés.

IV. Il ne fera pas inutile de montrer ici comment on se défait des *Préjugés* de l'*Éducation*. Lorsque ces *Préjugés* naissent d'une association d'idées qui n'ont aucune connexion naturelle, on doit s'accoutumer à envisager ces objets, ou à en faire usage, après les avoir détachés de l'idée désagréable qu'on y a attachée. Par-là on réussira enfin à rompre cette liaison irrégulière d'idées, surtout s'il est possible de leur en

substituer d'agréables. Par exemple, on se défait des opinions superstitieuses, en fréquentant des personnes recommandables par leur vertu, ou en observant le mépris qu'elles en font. Que si ce Préjugé est fondé sur la crainte ou sur l'opinion qu'on a de quelque mal naturel, qu'on regarde comme inséparable d'un objet ou d'une action, il s'évanouira facilement après quelques essais qu'on aura faits de cet objet, sans en recevoir de dommage. C'est ce qui arrive à l'égard de certains mets. Lors au contraire que ce mal ne se représente point à nous comme une suite inséparable de l'objet dont nous appréhendons d'user, on vient à bout de se défaire du Préjugé dont on est esclave, par de fréquens raisonnemens avec soi-même, ou par une suite d'épreuves innocentes; comme il arrive à l'égard de la crainte qu'on a des Esprits

dans l'obscurité & dans les cimetières. Que si on se représente ce mal comme ne devant arriver que long-tems après, ou dans une autre vie, il est plus difficile de bannir le Préjugé, & l'on n'en vient à bout qu'avec le tems, parce que les essais ne sçauroient avoir lieu. Tels sont les Préjugés superstitieux dont on est imbu à l'égard de certaines actions, qu'on croit offenser la Divinité. Aussi est-il très-difficile de s'en défaire.

L'Exemple n'occasionne point de Sentiment intérieur.

V. L'Exemple paroît opérer de la manière suivante. Nous sçavons par notre propre expérience, que le plaisir ou notre utilité particulière ont beaucoup de part à nos actions; & jugeant des autres par nous-mêmes, nous concluons qu'il doit se rencontrer quelque *Perfection*

dans les objets qu'ils recherchent, & quelque mauvaise qualité dans ceux qu'ils évitent. L'exemple des autres peut aussi servir à faire cesser la crainte du mal qui nous inspire de l'aversion pour certains objets: mais cela suppose des qualités capables d'être aperçues par nos Sens; car l'Exemple n'engagera jamais un aveugle ou un sourd à rechercher les objets à cause de leur couleur ou de leur son: jamais il ne nous les feroit aimer à cause de leur *Beauté* ou de leur *Harmonie*, si nous n'avions aucun sentiment de ces deux Qualités.

L'Exemple peut nous porter à conclure sans réflexion, que nos Compatriotes ont atteint la perfection dans leurs Ouvrages; ou qu'il y a moins de *Beauté* dans l'ordonnance des Édifices & des Tableaux des autres Nations, en sorte que nous nous contentions d'ouvrages fort imparfaits. La

crainte que nous avons de passer pour des gens dépourvûs de goût & de génie, nous fait souvent approuver les Ouvrages des Artistes qui ont le plus de réputation dans notre pays ; ce qui détourne ceux qui ont beaucoup de talent, ou un sentiment délicat d'aspirer à la perfection. L'Exemple est cause aussi que des personnes qui n'ont aucun goût, prétendent avoir une Perception plus vive de la *Beauté*, qu'ils ne l'ont en effet : mais tout cela suppose une Faculté naturelle de recevoir les idées de la *Beauté* & de l'*Harmonie*. Tout le pouvoir de l'Exemple se réduit à engager les hommes à rechercher par une idée implicite certains objets en vûe de quelque perfection qu'ils se sçavent incapables de connoître, ou qui est peut-être différente de l'idée, qu'en ont ceux qui sont plus en état de juger de ces sortes de matières.

SECTION VIII.

De l'utilité des Sentimens intérieurs pour la conduite de la vie ; & de leurs Causes finales.

Utilité des Sentimens intérieurs.

I. **L**Es personnes occupées regarderont peut-être ce que je viens de dire comme des rêveries d'une imagination échauffée, dignes du mépris de quiconque aspire à des biens solides & indépendans des caprices de l'esprit humain : mais la moindre réflexion suffira pour les convaincre, » Que les plaisirs que nous » goûtons par le canal des *Sens intérieurs*, » sont aussi naturels, aussi réels & aussi » satisfaisans qu'aucun plaisir sensible que » ce puisse être ; & que ce n'est que dans

» la vûe de les obtenir , que nous recher-
 » chons l'autorité & les richesses. « Car
 en quoi ces dernières nous font-elles avan-
 tageufes ? Comment nous rendent-elles
 heureux & contens de notre fort ? Si ce
 n'est en procurant du plaisir à nos *Sens* ,
 ou aux *Facultés* par le secours defquelles
 nous goûtons ce plaisir. N'y a-t-il que
 les *Sens extérieurs* qui méritent ce titre ?
 Non fans doute. Tout le monde fçait
 qu'un bien médiocre ou une autorité
 bornée , procurent plus de plaisir à nos
Sens extérieurs , que nous ne pouvons en
 goûter , & que la *Difette* aiguife fou-
 vent ces *Perceptions* beaucoup plus que
 l'abondance , qui émouffe ce defir fi né-
 cessaire dans la jouiffance des plaisirs.
 C'est donc avec beaucoup de raifon ,
 que le Poëte confeille de préparer nous-
 mêmes nos ragoûts en aiguifant notre

appétit par la sueur & le travail :

. *Tu pulmentaria quære*
*Sudando **

En un mot , le seul avantage qu'une fortune considérable a sur des biens médiocres , les bons offices & les bonnes œuvres mis à part , c'est de nous procurer les plaisirs qui résultent de la *Beauté* , de l'*Ordre* & de l'*Harmonie*.

Il est vrai que les plaisirs que nos *Sens intérieurs* goûtent dans la contemplation des Ouvrages de la Nature sont à la portée de tout le monde , & que les personnes les plus pauvres & les plus abjectes jouissent

* *Horat. Lib. 2. Sat. 2. v. 20.* La bouillie faisoit les délices des premiers Romains ; & après que leur goût eut changé , ils conserverent encore son nom dans ceux qu'ils donnerent à leurs meilleures sauces & à leurs plus excellens ragoûts , qu'ils appellerent *pulmenta* & *pulmentaria* , du mot *puls* , *pultis* , qui signifie de la bouillie.

aussi

aussi librement de ces objets à cet égard ; que ceux qui sont dans la plus grande opulence. La propriété même ne sert de rien par rapport à la jouissance de leur Beauté, puisque d'autres personnes que le Propriétaire ont souvent la liberté d'en jouir. Mais il est d'autres objets de ces *Sens intérieurs*, dont on ne peut jouir aussi souvent qu'on le desire, qu'avec le secours des *Richesses* & de l'*Autorité*. De ce nombre sont l'*Architecture*, la *Musique*, le *Jardinage*, la *Peinture*, l'*Habillement*, les *Équipages*, les *Meubles*, dont on ne jouit jamais pleinement, qu'à la faveur de la propriété. Il arrive même souvent que certaines *idées confuses* nous portent à rechercher la propriété de plusieurs objets dont nous sommes les maîtres de jouir sans son secours. Ce sont là les *derniers motifs* qui nous font ambitionner les richesses superflues lorsque

nous ne nous proposons aucune action vertueuse dans cette recherche.

Ce que je viens de dire est confirmé par la conduite des plus grands ennemis de ces *Sens*. Ils ne se voient pas plutôt au-dessus de leurs pareils, ou débarrassés de l'*Avarice* & de l'*Ambition*, qu'ils reprennent leur naturel, & qu'ils aspirent à faire régner la *Beauté* & l'*Ordre* dans leurs *Maisons*, leurs *Jardins*, leurs *Habillemens*, leur *Table* & leurs *Équipages*. Ils ne sont même satisfaits que lorsqu'ils y ont réussi ; & s'ils veulent nous ouvrir leur cœur, on trouvera que tous leurs vœux, soit pour eux-mêmes ou pour leur postérité, se terminent à la *Régularité*, à la *Décence* & à la *Beauté* que leur imagination leur représente toujours comme le fruit de leur travail. On peut trouver à la vérité quelques personnes plongées dans une extrême misère, qui n'aiment autre chose que

l'argent, & dont toutes les pensées ne tendent qu'à amasser du bien : mais on auroit tort d'inférer de cet exemple, que tous les autres hommes ayent les mêmes sentimens.

Si l'on examine la conduite de ceux qu'on croit le plus livrés aux plaisirs des Sens, on s'appercevra qu'ils emploient la plus grande partie de leurs revenus à se procurer d'autres Sensations que celles qui flattent le goût : telles sont celles qui résultent d'une nombreuse suite de domestiques, de la régularité des appartemens, & d'une vaisselle somptueuse. On doit encore supposer qu'ils en destinent une partie à obliger leurs Amis, à gagner les Étrangers & à entretenir des Parasites. On en trouveroit peu, qui se contentassent de jouir des mêmes Sensations dans une chaumière, où ils ne seroient servis qu'en vaisselle de terre. En un mot, plus on considère la nature de

ces *Sensations internes*, plus on s'apperçoit
 » Qu'elles agissent sur nous avec beaucoup
 » plus de force, soit pour nous causer du
 » plaisir ou de l'inquiétude, que tous nos
 » Sens extérieurs pris ensemble. α

Cause finale des Sentimens intérieurs.

II. A l'égard des *Causes finales* de ce *Sentiment intérieur*, il est inutile de rechercher,
 » Si un Etre tout puissant, doué d'une in-
 » telligence infinie, trouve quelque excel-
 » lence réelle dans la régularité des formes,
 » dans l'uniformité à agir par des loix gé-
 » nérales, & dans la connoissance des Théo-
 » rêmes. α On ne peut répondre pertinem-
 ment à ces questions. Nous n'examinerons
 point non plus, » Si les autres animaux
 » sont capables ou non, de discerner l'*Uni-*
 » *formité* & la *Régularité* des objets qui
 » échappent à nos observations; & si leurs

» Sens ne font point tellement conformés,
» qu'ils apperçoivent la *Beauté* des objets,
» que les nôtres ne peuvent ni examiner,
» ni comparer en conséquence du même
» principe. « Nous nous bornerons aux
sujets qui sont à notre portée ; & nous nous
contenterons pour le présent de recher-
cher » les raisons qui peuvent avoir obligé
» l'Auteur de la Nature à établir une telle
» connexion entre les objets réguliers &
» le plaisir qui accompagne la Perception
» que nous en avons ; ainsi que celles qui
» peuvent l'avoir porté à créer l'univers
» avec la Régularité & l'Uniformité que
» nous découvrons dans toutes ses parties. »

On doit observer que les formes & les
mouvemens de tous les grands corps qui
existent dans l'univers, ont une *Beauté*
réelle ; & que si nous étions placés dans
quelque Planette , nous ne manquerions

pas de découvrir dans leur mouvement apparent de la *Régularité* & de l'*Uniformité*, & par conséquent de la *Beauté*. Or en supposant que les Sens de leurs habitans sont proportionnés à leur demeure, & les objets qui s'offrent à leur vûe semblables aux nôtres, on a tout lieu de présumer que les Perceptions qu'ils reçoivent ont aussi le même principe que les nôtres. On peut renfermer dans les Propositions suivantes la résolution des Questions qu'on vient de proposer.

1°. Il est certain que les connoissances fondées sur des Théorèmes universels, & les opérations qui émanent des Causes générales, conviennent extrêmement à des Etres, dont le pouvoir & l'intelligence sont limités, puisque par là on évite les distractions inséparables de la multiplicité des Propositions, ainsi que la peine & la fatigue

dont l'action est toujours suivie. De-là vient que la raison ne manque jamais d'approuver ces fortes de méthodes, indépendamment du Sentiment de la Beauté, lorsqu'on réfléchit sur l'utilité qui en résulte.

2°. Les objets que l'esprit contemple, & dans lesquels l'Uniformité se trouve jointe à la Variété, sont beaucoup plus aisés à comprendre & à retenir que ceux qui sont irréguliers, parce que l'observation exacte d'une ou deux de leurs parties conduit souvent à la connoissance du tout. C'est ainsi, qu'à l'aide d'une colonne ou deux, y compris l'arc & la corniche, on peut se former une idée distincte de tout un édifice, lorsqu'on sçait de quel Ordre il est composé, & quelle est sa longueur & sa hauteur. Pour avoir la solidité d'un Corps régulier, il suffit de connoître un de ses côtés, & un de ses angles; de mesurer un

des côtés d'un Quarré, pour avoir sa surface entière. On connoît de même la surface d'un Cercle par l'étenduë du rayon ; celle d'un Ovale par celle de ses deux diamètres ; enfin celle de la Parabole par celle d'une Ordonnée & d'une Abfciffe ; & ainsi des autres figures qui ont quelque régularité. Au contraire, il faut considérer une infinité de parties, pour se former l'idée d'une figure irrégulière, pour en donner une idée distincte, ou pour nous mettre en état de la retenir. C'est ce qui arrive à l'égard des rochers informes, des pierres brutes, & des masses disposées sans ordre, lors même que le nombre de leurs parties sensibles est beaucoup moindre que dans les *figures régulières*. Car ces sortes d'objets irréguliers distrayent l'esprit par leur variété, puisque chaque partie sensible produit en nous une idée différente.

3°. Il fuit de ces deux Propositions,
 » Que les Etres dont le pouvoir & l'intel-
 » ligençe font limités, doivent pour leur
 » propre intérêt agir par les moyens les
 » plus simples, inventer des Théorèmes
 » généraux, & observer les objets régu-
 » liers, supposé qu'ils soient auffi utiles
 » que les irréguliers, afin d'éviter la peine
 » qu'ils auroient à produire chaque effet
 » par une opération féparée, à rechercher
 » une nouvelle vérité par une voie nou-
 » velle, & à attacher une infinité d'idées
 » différentes aux objets irréguliers. α

4°. Mais cette vûe d'intérêt à part, il ne paroît pas y avoir de connexion nécessaire & antécédente à l'institution de l'Auteur de la Nature, entre les Formes régulières, les Actes & les Théorèmes, & le plaisir sensible qui résulte de leur contemplation, lors même que nous n'avons aucun égard

à l'utilité, dont on a parlé dans la première Proposition. Dieu pourroit même nous avoir formés de façon, que nous ne reçussions aucun plaisir immédiat d'un pareil objet, ou que nous en goûtassions à la vûe d'un tout à fait contraire. C'est ce dont la Beauté des différens animaux nous fournit un exemple assez sensible. Il n'est personne qui ne prenne quelque plaisir à les voir : mais nous sommes bien plus touchés des beautés particulières de notre espèce que de celles d'une espèce différente incapable d'exciter en nous aucun desir. Il est donc vraisemblable que le *Plaisir* n'est point une suite nécessaire de la forme même ; car si cela étoit, il devrait également affecter l'imagination de toutes les autres espèces. On peut croire au contraire qu'il dépend d'une *Constitution* volontaire, dont le but a été de conferyer la *Régularité* de l'univers,

laquelle vraisemblablement n'est point l'effet de la Nécessité, mais du choix dans l'Agent suprême, qui a constitué nos Sens.

Prouvée par la bonté de la Divinité.

5°. On peut conclure de ce qui précède,
 » Qu'en supposant assez de bonté dans la
 » Divinité, pour avoir attaché un plaisir
 » sensible à certains actes, ou à certaines
 » contemplations, indépendamment de
 » l'utilité qu'on espère d'en recevoir, il y
 » a une nécessité morale fondée sur cette
 » même Bonté, que le Sentiment intérieur
 » des hommes, soit constitué de façon
 » qu'ils trouvent du plaisir dans l'union de
 » l'Uniformité & de la Variété. « Si cela
 n'étoit point, si les objets irréguliers, les
 vérités & les actes particuliers nous étoient
 agréables, outre le travail inutile dans le-
 quel cet arrangement nous jetteroit, tous

les Agents raisonnables feroient fans cesse mécontens d'eux-mêmes, puisque la raison & l'intérêt nous conduiroient à des Causes générales simples, qu'un Sentiment contraire de Beauté nous feroit désapprouver. Nous regarderions les Théorèmes généraux comme le moyen le plus sûr d'acquérir une connoissance plus étendue de ce qui peut nous être utile ; tandis qu'un Sentiment contraire nous engageroit dans la recherche des Vérités particulières. La pensée & la réflexion nous feroient estimer les objets dans lesquels l'Uniformité se trouve jointe à la Variété, en même tems que cet instinct pervers nous jetteroit dans la confusion, qui résulte d'une trop grande variété. Delà il s'enfuit, » Qu'il est de la » bonté que nous supposons dans l'Etre sur- » prême, d'avoir constitué nos Sens inté- » rieurs, de façon qu'ils trouvent du plaisir

» dans la contemplation des objets, dont
 » un esprit fini peut retenir commodément
 » l'idée sans la moindre distraction; dans
 » les actes les plus efficaces & les plus
 » abondans en effets utiles; & dans les
 » Théorèmes qui donnent le plus d'éten-
 » due à notre esprit. «

*Raisons qui ont porté l'Auteur de la Nature
 à agir par des Loix générales.*

III. On demandera peut-être quelle rai-
 son a pû porter la Divinité, que la diversité
 d'actes ne sçauroit ni distraire ni fatiguer,
 à choisir les opérations qui s'exécutent par
 les voies les plus simples & par les loix
 générales, préférablement à toute autre, &
 à répandre l'Uniformité, la Proportion &
 la Symétrie dans toutes les parties de la
 Nature que nos Sens peuvent découvrir?
 Peut être y a-t-il dans cette manière d'agir

& dans ces formes, quelque excellence réelle qui nous est inconnuë : mais on peut avancer avec quelque fondement que la même bonté, qui pour les raisons qu'on a déjà alléguées, a porté le Créateur à constituer le Sentiment que nous avons de la Beauté, tel qu'il est, l'a aussi engagé à orner le Théâtre sur lequel nous vivons d'une façon qui nous fût agréable, & la partie qui est exposée aux observations des hommes d'une manière propre à flatter leurs Sens ; surtout si nous supposons qu'il a eu dessein de se faire connoître par sa sagesse & par sa bonté, autant que par sa puissance. Par là, il leur a donné par toute la terre des preuves de son intelligence, de sa sagesse, de sa bonté & de ses desseins, fort supérieures à celles qu'ils auroient pû tirer de la raison, du conseil & de la bonté des Créatures avec lesquelles ils vivent ;

& inspiré en même tems par cet arrangement une pleine persuasion des qualités, dont ils ont besoin pour leurs affaires communes.

Quant aux Opérations de la Divinité par des *Loix générales*, il en est une autre raison fondée sur un Sentiment supérieur à ceux dont on a déjà parlé, même à celui de la Vertu ou de la Beauté de l'action, qui est le fondement de notre plus grand bonheur. Car s'il n'y avoit aucune Loi générale dans la Nature, il n'y auroit ni prudence, ni dessein dans l'homme : on ne pourroit attendre aucun effet des Causes ; on ne pourroit former aucun plan de conduite, ni rien exécuter avec ordre. Si donc suivant la constitution de notre Nature, notre plus grand bonheur dépend de nos actions, ainsi qu'il est facile de le prouver ; „ L'Univers doit être gouverné,

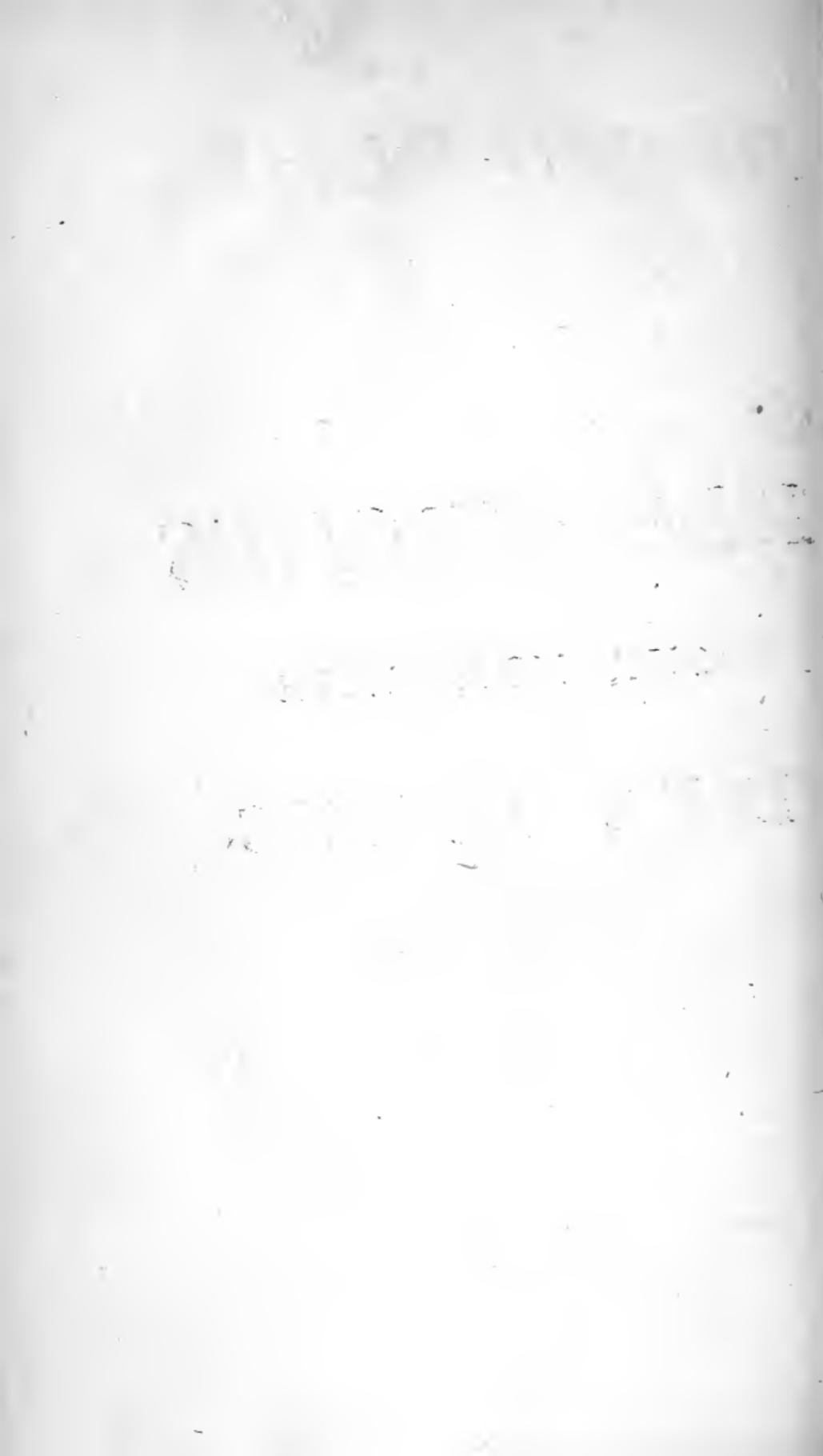
» non par des *Volontés particulières*, mais
 » par des *Loix générales*, sur lesquelles nous
 » puissions fonder notre attente, & former
 » un plan de conduite. « Au reste, quoi-
 que pour l'ordinaire rien ne soit capable
 d'interrompre ces *Loix générales*, si la
 Divinité suspendoit leurs effets toutes les
 fois qu'il seroit nécessaire de prévenir quel-
 que mal particulier, ce seroit le moyen de
 surféoir cette prudence & cette circonf-
 pection que les hommes doivent apporter
 dans leur conduite, puisqu'un Esprit su-
 périeur les déchargeroit du soin de veiller
 sur leurs actions.

Fin de la première Partie.

RECHERCHES

SUR L'ORIGINE

DES IDÉES.



RECHERCHES

SUR L'ORIGINE

DES IDÉES

Que nous avons de la Beauté & de la Vertu.

EN DEUX TRAITÉS :

LE PREMIER, *Sur la Beauté, l'Ordre, l'Harmonie
& le Dessin* ; LE SECOND, *Sur le Bien &
le Mal Physique & Moral.*

Traduit sur la Quatrième Edition Angloise.

T O M E I I.



A. AMSTERDAM.

M. DCC. XLIX.

CONFIDENTIAL

TABLE DES MATIERES.

SECONDE PARTIE.

TRAITÉ SECOND.

DU Bien & du Mal, Moral ;
Page I.

SECTION I.

*Du Sens Moral , par lequel on
apperçoit la vertu & le vice , &
on les approuve ou désapprouve
dans les autres.* p. 12.

SEC. II. *Du motif immédiat des
actions vertueuses ,* p. 52.

SEC. III. *Le sentiment de la vertu,
& les différentes opinions qu'on
en a , n'ont qu'un même principe.
On enseigne le moyen d'apprécier
la Bonté morale des actions.* p. 121.

SEC. IV. *Tous les hommes approu-
vent les actions morales sur ce
fondement général. Origine de
leurs différentes opinions touchant
les Estres moraux.* p. 191.

SEC. V. *Autre preuve que nous sommes naturellement disposés à pratiquer la Vertu. On décrit plus au long les différentes espèces de Bienveillance qui sont en nous. Aussi bien que les divers motifs interressés qui nous y portent ; sçavoir , l'honneur , la honte & la pitié.* p. 230.

SEC. VI. *De l'importance du Sens moral pour le bonheur présent des hommes , & de son influence sur leurs affaires.* p. 282.

SEC. VII. *De quelques idées morales complexes , relatives à l'obligation & au droit parfait, imparfait , externe , aliénable & inaliénable , déduites du Sens moral.* p. 329.



RECHERCHES

SUR L'ORIGINE

DE NOS IDEES.

II. TRAITÉ.

Du Bien & du Mal moral.

INTRODUCTION.



N'entend ici par Bonté morale l'idée de quelque qualité, qui en nous faisant approuver une action, nous porte en même tems à desirer le bonheur de celui qui l'a faite. Le terme

A

2 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

de Mal moral désigne au contraire l'idée d'une qualité opposée, qui nous force à condamner ou désapprouver toute action dans laquelle elle se rencontre. L'Approbatation & le Mépris font vraisemblablement des idées simples, dont il est impossible de donner une explication plus ample. Contentons-nous pour le présent de ces définitions imparfaites, jusqu'à ce que nous soyons assurés que ces idées existent réellement en nous, & que nous ayons découvert le principe sur lequel est fondée cette différence des actions, en tant que moralement bonnes ou mauvaises.

Ces définitions paroissent contenir une différence universellement reconnüe entre le Bien & le Mal moral, & le Bien & le Mal naturel. Tous ceux qui parlent du *Bien moral*, conviennent qu'il procure l'approbatation & la bienveillance de tout le monde.

à ceux qui le possèdent ; au lieu qu'il n'en est pas de même du *Bien naturel*. C'est surtout dans ces fortes d'occasions que les hommes doivent consulter leur propre conscience. L'inclination qu'on a pour ceux en qui l'on reconnoît de l'honneur, de la bonne foi, de la générosité ou de l'humanité, est fort différente de celle qu'on ressent pour ceux qui sont en possession des biens naturels, tels que sont les maisons, les terres, les jardins, les vignobles, la santé, la force, la sagesse, &c. On se sent nécessairement forcé à aimer & à approuver ceux qui possèdent ces qualités rares dont j'ai parlé. Au contraire la possession des biens naturels que je viens d'indiquer, ne sert assez souvent qu'à attirer à ceux qui en sont les maîtres la haine & l'envie des autres hommes, dont ils croient mériter par là l'approbation &

4 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

l'attachement. De même, toute qualité moralement mauvaise, comme la trahison, la cruauté & l'ingratitude, nous fait haïr & mépriser ceux en qui nous l'apercevons; au lieu que nous avons ordinairement de l'estime, de l'amour, ou de la compassion pour la plupart des personnes, que nous voyons exposées à des maux naturels, tels que la douleur, la pauvreté, la faim, la maladie, la mort, &c.

La première question à ce sujet consiste à sçavoir d'où naissent les différentes idées qu'on a des actions.

Comme nous employerons souvent dans la suite les termes d'*intérêt*, d'*avantage* & de *Bien naturel*, il est à propos d'en fixer ici les idées. Le plaisir qui accompagne en général les Perceptions sensibles, nous présente la première idée du *Bien naturel*, ou du *Bonheur*; & l'on donne l'épithète

de *Bons* à tous les objets qui sont propres à exciter en nous ce plaisir. Ceux qui peuvent nous en procurer d'autres agréables, sont appellés *avantageux* ; & nous recherchons les uns & les autres ou par *intérêt*, ou par *amour propre*.

Le sentiment que nous avons du *Plaisir* est antérieur à ce qu'on appelle *avantage* ou *intérêt* ; il est même le fondement de l'un & de l'autre. Nous n'appercevons point le plaisir dans les objets, parce que notre intérêt nous y porte : mais les objets ou les actions nous paroissent *avantageuses*, & nous les recherchons par intérêt, à cause du *Plaisir* qui nous en revient. La Perception que nous avons du plaisir est absolument nécessaire ; & nous ne trouvons *avantageux* ou *naturellement bon*, que ce qui est capable de nous procurer ce plaisir, soit *médiatement*, soit *immédiatement*.

6 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

On dit qu'on recherche par *amour propre* les objets que le Sentiment ou la Raison nous a fait trouver *immédiatement* ou *médiatement avantageux*, ou propres à nous procurer du plaisir, lorsque dans nos recherches nous nous proposons pour but le plaisir que ces objets ont le pouvoir d'exciter en nous. Par exemple, nous découvrons par les Sens la *bonté immédiate* des viandes, des liqueurs, de l'harmonie, d'une belle perspective, d'un tableau, d'une statuë, &c, & par la *Raison*, celle des *Richesses* & de l'*Autorité*: c'est-à-dire, que la Raison nous apprend qu'elles sont propres à nous procurer les objets dont nous recevons un plaisir immédiat. Ainsi nous recherchons ces deux sortes de biens naturels par *intérêt* & par *amour propre*.

*Opinions touchant le sentiment que nous avons
du Bien & du Mal moral.*

La plûpart des Moralistes modernes avancent comme une doctrine incontestable, » Que toutes les Qualités morales » ont un rapport nécessaire à la volonté d'un Supérieur assez puissant pour » nous rendre heureux ou malheureux. « Et comme toutes les Loix ont pour base l'espérance des *récompenses* ou la crainte des *châtimens* qui nous portent à l'obéissance par des motifs d'intérêt, ils supposent, » Que c'est ainsi que les Loix permettent certaines actions, comme *médiatement* bonnes ou *avantageuses*, & en » défendent quelques autres comme absolument mauvaises. « Ils disent, il est vrai, » Que par la Loi un Législateur » bienfaisant ne constitue point d'actions

8 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

» avantageuses à l'Agent, mais seulement
» celles qui par leur nature tendent au
» bien naturel du Tout, ou qui du moins
» ne font point incompatibles avec lui. «
Ainsi, selon eux, nous louons la vertu
des autres, à cause qu'elle contribue en
quelque sorte à notre bonheur, soit par
elle-même ou par cette considération gé-
nérale. Que l'obéissance qu'on rend au
Législateur, est en général avantageuse
au Tout, & à nous-mêmes en particulier.
De même, & par des raisons contraires,
nous condamnons, disent-ils, le vice d'au-
trui, c'est-à-dire, l'action que la Loi dé-
fend, parce qu'elle nous cause en quelque
sorte du dommage. Ils soutiennent encore,
» Que nous n'obéissons aux Loix que par
» des motifs intéressés, c'est-à-dire, dans
» la vûe d'obtenir le *Bien naturel* qui résulte
» de l'action prescrite, ou la récompense

» que la Loi promet ; ou pour éviter le
» Mal naturel qui est la fuite de notre
» désobéissance , ou pour le moins les
» peines que la Loi inflige. «

Quelques autres Moralistes supposent
» Une bonté naturelle immédiate dans les
» actions appellées vertueuses, c'est-à-dire,
» que nous sommes déterminés à apper-
» cevoir quelque *Beauté* dans les actions
» des autres , & à aimer ceux qui les
» font , sans aucun égard à l'utilité qui
» peut nous en revenir : Que nous goûtons
» un plaisir secret à faire des actions ver-
» tueuses , lors même que nous n'espérons
» en retirer aucun avantage. « Mais ils
avancent en même tems , » Que nous
» sommes excités à ces sortes d'actions ,
» lors même que nous recherchons des
» tableaux , des statues , des paysages ,
» par l'amour propre qui nous y porte ;

» c'est-à-dire, dans la vûe d'obtenir le
 » plaisir qui naît de la réflexion que nous
 » faisons sur ces actions, ou tel autre
 » avantage futur. « J'examinerai dans les
 Sections suivantes tout ce qui concerne
 cette matière ; & peut-être prouverai-je
 par de bonnes raisons,

1°. Que les hommes trouvent une *Bonté*
immédiate en quelques actions ; ou que par
 un Sentiment supérieur, auquel je donne
 le nom de Moral, nous approuvons les
 actions de nos semblables, & sommes dé-
 terminés à aimer ceux qui les font en vûe
 de la perfection qu'elles leur procurent :
 que nous avons une semblable Perception
 en réfléchissant sur nos propres actions,
 sans aucun égard à l'avantage naturel qui
 nous en revient.

2°. Je prouverai peut-être encore que
 l'*affection*, le *desir* ou l'*intention*, qui fait

approuver les actions produites par ce motif, est indépendante de ce plaisir sensible qui peut nous en revenir, des récompenses que les Loix ont établies, ou de tel autre *Bien naturel* qui peut résulter de l'action vertueuse, & qu'elle est au contraire fondée sur un principe tout-à-fait différent de l'amour propre ou du desir de notre utilité particulière.



SECTION I.

*Du Sentiment moral, par lequel on apperçoit
la Vertu & le Vice, & on les approuve
ou désapprouve dans les autres.*

*Différentes idées du Bien naturel & du Bien
moral.*

I. IL ne fera pas difficile de se convaincre que les Perceptions du Bien & du Mal moral, sont tout-à-fait différentes de celles du Bien naturel, si l'on réfléchit sur les différentes manières dont ces objets nous affectent. Si le Sentiment que nous avons du *Bien* n'étoit absolument distinct de l'avantage ou de l'intérêt qui résulte des Sens extérieurs & des Perceptions de la Beauté & de l'Harmonie, nous aurions les mêmes sentimens & les mêmes

affections pour un champ fertile, ou pour une maison commode, que pour un ami généreux, ou telle autre personne d'un caractère noble, puisque l'un & l'autre nous font également avantageux. Nous n'admirerions & n'aimerions pas plus une personne qui a vécu dans un pays ou dans un siècle éloigné du nôtre, & dont l'influence ne sçauroit s'étendre jusqu'à nous, que nous aimons les montagnes du Perou, tant que nous ne sommes point intéressés dans le commerce d'Espagne. Nous aurions les mêmes sentimens & la même inclination pour les Etres inanimés que pour ceux qui sont raisonnables; au lieu que nous éprouvons tout le contraire. Pourquoi chérir en effet des Etres sans vie, qui n'ont & ne peuvent avoir aucune bonne intention, ni pour nous, ni pour aucune autre personne? Leur nature, il

est vrai , les rend propres à notre usage : mais cela se fait sans qu'ils le sçachent & sans qu'ils aient dessein de contribuer en rien à notre utilité. Il n'en est pas de même des Agents raisonnables ; ils travaillent pour l'intérêt & pour le bonheur des autres Etres avec lesquels ils sont liés.

Nous sommes donc convaincus de la différence qui se trouve entre cette *Approbation* ou Perception de l'*Excellence morale* que nous attribuons par un esprit de *Bienveillance* à ceux en qui nous croyons l'appercevoir ; & l'opinion de la *Bonté naturelle* qui nous porte à desirer l'objet qui la possède. Or d'où peut venir cette différence , si l'approbation que nous donnons à ce qui est bon, & si le sentiment que nous en avons n'est fondé que sur l'avantage que nous espérons en tirer ? Les objets

inanimés ne nous font-ils pas aussi avantageux que les personnes de qui nous recevons tous les jours des preuves de leur amitié & de leur bienveillance par leurs bons offices ? Les estimerons-nous les uns & les autres par un esprit de tendresse, ou seulement en vûe de l'utilité qui peut nous en revenir ? Non sans doute ; & voici pourquoi. » C'est que dans l'affec-
 » tion que nous ressentons pour les Etres
 » raisonnables, nous avons une Percep-
 » tion distincte de la *Beauté* ou de l'*Excel-*
 » *lence*, qui nous porte à admirer & à ai-
 » mer ces sortes de caractères & de per-
 » sonnes. α

Dans les Actions qui nous concernent.

Supposons que nous tirions les mêmes services de deux hommes, dont l'un agit par inclination pour nous, & dans la vûe

de nous rendre parfaitement heureux ; l'autre , par des motifs intéressés ou par contrainte. Il est certain que dans ce cas ils nous sont tous deux également utiles : cependant nous ne pouvons nous empêcher d'avoir pour l'un & pour l'autre des sentimens fort différens. Il faut donc que nous ayons d'autres Perceptions des *Actions morales* que celles qui sont fondées sur l'intérêt. Or on peut donner à cette faculté de recevoir ces sortes de Perceptions, le nom de *SENTIMENT MORAL*, puisqu'il est conforme à la définition que nous avons apportée de cette faculté, sçavoir , que c'est *une Détermination de l'esprit à recevoir toutes sortes d'idées à l'occasion des objets qui se présentent à nous, entièrement indépendante de notre volonté.* *

* Voyez la Préface.

Du Mal naturel & du Mal moral.

On peut encore prouver ce que je viens de dire par les idées que nous avons du *Mal* qu'un *Agent raisonnable* nous fait à dessein. Le sentiment qu'on a du *Bien* & du *Mal naturel*, devroit nous faire recevoir un *affront*, un *soufflet*, une *injure* de la part d'un *Voisin*, une *friponnerie* de la part d'un *Associé* ou d'un *Dépositaire*, avec le même sang-froid & la même tranquillité que le mal que nous cause la chute d'une *tuile*, d'une *poutre* ou une *tempête*, & exciter en nous les mêmes affections & les mêmes sentimens dans l'une & dans l'autre occasion. L'*infamie*, la *trahison* & la *cruauté* devroient faire la même impression sur nous que la *broüine*, le *serein* ou une *inondation*. Mais je suis persuadé qu'on se sent affecté très-différemment dans ces sortes

d'occasions, quoique le mal qui en revient soit égal. Au reste, les actions les plus indifférentes peuvent exciter la colère & l'indignation la plus forte, lorsqu'elles partent d'une haine impuissante ou d'un mépris. Au contraire, l'intervention des idées morales suffit pour nous empêcher de condamner l'Agent, ou de regarder comme moralement mauvaise l'action qui nous cause le *mal naturel* le plus grand. C'est ainsi que l'opinion qu'on a de la *justice* d'une sentence, bannit toute idée de *Mal moral* dans son exécution, aussi bien que la haine qu'on pourroit avoir pour le Magistrat qui est la cause immédiate de nos souffrances.

Dans les Actions qui concernent les autres.

II. On remarque, il est vrai, dans les sentimens que nous avons des actions qui

nous affectent, un mélange des idées du *Bien naturel* & du *Bien moral*, qu'on ne peut séparer qu'à l'aide de quelque attention. Mais lorsqu'on réfléchit sur les actions qui ne concernent que le prochain, on n'apperçoit pas que les *idées morales* se trouvent mêlées avec celles du *Bien* ou du *Mal naturel*. En effet, on doit observer que les Sens, par le canal desquels nous goûtons du plaisir dans les objets naturels, & qui nous les font regarder comme avantageux, ne sçauroient jamais exciter en nous aucun desir du *Bien public*, mais seulement de celui qui nous concerne & qui nous est particulier. Ils ne peuvent de même nous faire approuver une action purement à cause qu'elle contribue au bonheur des autres. Cependant il suffit qu'une action parte d'un principe d'*amour*, d'*humanité*, de *reconnoissance*, de *compassion*.

& d'un desir de procurer le bonheur & la satisfaction d'autrui, pour que nous l'admirions, & que nous estimions celui qui l'a faite, quand même elle se feroit passée dans un pays ou dans un siècle fort éloigné de celui où nous vivons. Au contraire, une action qui procède d'une mauvaise volonté, d'un desir de rendre les autres malheureux, sans qu'il en revienne aucun avantage considérable au Public, ou qui vient d'ingratitude, excite en nous de l'horreur & de l'aversiion pour celui qui en est l'Auteur.

J'avoue que nous n'approuvons ordinairement les actions des autres que dans la supposition qu'elles tendent au Bien naturel du genre humain ou de quelque une de ses parties. Mais d'où naît cette liaison secrète entre chaque particulier & le genre humain ? Comment mon intérêt,

propre se trouve-t-il lié avec celui de ses parties les plus éloignées ? Car je ne puis m'empêcher d'admirer les actions qui témoignent de la bonne volonté pour elles, & d'aimer leur Auteur. D'où procède cet amour, cette compassion, cette indignation, cette haine que l'on conçoit pour des caractères feints & imaginaires, malgré l'éloignement des siècles & des pays, selon qu'ils paroissent *bienfaisans*, *fidèles*, *compatissans*, ou d'une disposition opposée ? Si la *Beauté* des actions qui partent d'un principe de bienveillance n'est fondée sur aucun *Sentiment moral* ; si l'approbation que nous leur donnons ne procède que d'un principe d'intérêt,

*Quel intérêt commun partage Hécube
& nous * ?*

* *What's Hecuba to us, or vice to Hecuba.*
Tragédie de Hamlet.

Les Idées morales n'ont point l'intérêt pour principe.

III. Quelques-uns de ceux qui ont le plus raffiné sur l'*Amour propre*, diront peut-être que nous n'approuvons ou blâmons les *Caractères* dont on vient de parler, qu'à proportion de l'utilité ou du dommage que nous concevons qui eût pû nous en revenir, s'ils avoient existé de notre tems. Mais il n'est pas difficile de réfuter ce sentiment, si l'on considère qu'en n'attachant aucune idée de *Bonté morale* à l'*humanité*, à la *pitié*, à la *bonne-foi*, ce même *Amour propre* joint au sentiment que nous avons du *Bien naturel*, devrait toujours nous déterminer pour le parti victorieux & nous faire admirer & aimer les *Tyrans* & les *Traîtres* dont les entreprises ont un heureux succès. Pourquoi n'aimons-nous

point le *Sinon* ou le *Pyrrhus* de l'*Eneïde*? Le caractère de ces deux personnages n'eût pas manqué de nous être infiniment avantageux, si nous avions été du nombre des Grecs. Pourquoi sommes-nous touchés du sort de *Priam*, de *Polites*, de *Choræbe* ou d'*Énée*? L'économie d'un Avare n'est-elle pas aussi avantageuse à son héritier, que la *générosité* d'un homme de mérite à son ami? Ne peut-on pas aussi aisément se regarder comme l'héritier d'un Avare, que comme le favori d'un Héros? Pourquoi donc ne les approuvons-nous pas également l'un & l'autre? C'est que nous avons un *Sentiment secret* qui détermine notre approbation indépendamment de notre intérêt personnel. Sans cela nous rangerions toujours du côté que la Fortune favorise, sans aucun égard pour la Vertu, & sans nous intéresser pour elle.

Supposons quelque grand *Ravage* occasionné par un pur hazard, sans que la mauvaise volonté ni la négligence y aient eu la moindre part. Cet accident eût pû nous être aussi défavantageux que s'il fût parti d'une *Cruauté* ou d'une *Malice* marquée. Cependant on ne sçauroit dire qu'on ait la même idée de l'une & de l'autre, ni les mêmes sentimens pour ceux qui en sont les Auteurs. De même une *Simplicité* indolente & facile qui expose un homme riche à devenir la proie des fripons, peut être aussi avantageuse que la *Générosité* la plus prudente ; cependant on a des sentimens beaucoup plus nobles de ce dernier caractère que de l'autre.

Examinons encore s'il est possible d'approuver les actions défavantageuses, & d'y trouver une *Bonté morale*. Supposons ce qui est peut être déjà arrivé, que quelques

Artisans industrieux persécutés dans leur patrie, viennent chercher un azile dans la nôtre, & y apportent avec eux des Arts & des Manufactures capables de faire subsister un million de pauvres, d'enrichir le Public, & de nous rendre formidables à nos voisins. Supposons encore que chez une Nation peu éloignée de la nôtre, quelques Magistrats courageux remplis d'amour pour leur patrie, & touchés de compassion pour leurs concitoyens qu'ils voyoient opprimer, tant à l'égard du corps que de l'ame, par un Tyran & une Inquisition encore plus tyrannique, soutiennent avec un courage & une activité infatigable, toujours dirigée par le zèle pour le bien public, une guerre longue & périlleuse contre ces deux Tyrans, & fondent une République pleine de gens industrieux, qui deviennent nos rivaux, tant à l'égard

du commerce que de la puissance. Il est aisé d'appercevoir qui des uns & des autres nous a procuré le plus d'avantage. Cependant il suffit de consulter sa conscience pour convenir qu'on a une idée beaucoup plus avantageuse de ces Magistrats zélés, dont l'amour pour la patrie a si souvent été nuisible à nos intérêts, que de ces Réfugiés, dont l'industrie a enrichi notre Nation. On trouvera, je pense, que cette estime a un autre principe que l'intérêt; & on n'aura pas de peine à deviner la raison pour laquelle la mémoire de nos Artisans est si obscurcie parmi nous, tandis que celle de nos Rivaux s'est acquis l'immortalité.

*L'Amour propre n'est point le principe
de notre Approbation.*

IV. Quelques *Moralistes* qui aiment

mieux donner toutes sortes de formes différentes à l'*Amour propre*, que d'admettre aucun autre principe d'approbation que l'*intérêt*, diront peut être, » Que ce qui » sert à une partie sans nuire à l'autre, est » avantageux au *Tout*, & qu'ainsi il en » résulte quelque avantage pour chaque » individu ; que les actions qui tendent » au *Bien du Tout*, quand elles sont générales, assurent de plus en plus le bonheur » de chaque *Particulier*; & que par conséquent on peut approuver ces sortes d'actions, sur l'opinion qu'elles tournent » enfin à notre propre avantage. «

Nous dispenserons ces sortes de personnes de nous prouver par des conséquences tirées de leur principe, & par l'influence que les actions qui nous ont précédés, ont dans certains cas particuliers, que nous tirons quelque avantage

dans notre siècle du zèle , par exemple , avec lequel *Oreste* vengea la mort de son pere par celle du traître *Égisthe* , ou du dévouement généreux de *Codrus* & des *Decius*. En supposant même que leur système eût quelque fondement , il en résulteroit seulement qu'après une mûre délibération & de longs raisonnemens , nous avons lieu de regarder certaines actions comme avantageuses , dès qu'elles méritent l'approbation de tous ceux qui en entendent parler ; & cela sous une conception tout-à-fait différente.

Supposons que quelqu'un de nos Voyageurs trouve un trésor dans la Grèce ; on ne peut nier que l'action de l'Avare qui l'a caché , ne soit beaucoup plus utile à ce Voyageur que celles de *Codrus* ou d'*Oreste* ; car l'avantage qu'il peut retirer des actions de ces derniers est bien peu

considérable , vû les siècles qui se sont écoulés depuis ces événemens , & le nombre infini de peuples qui y ont eu part. Cet Avare doit certainement paroître un Héros en fait de *Vertu* au Voyageur dont nous parlons ; car l'*intérêt personnel* ne nous fait estimer les hommes , qu'à proportion du *bien* que nous en recevons ; & ne nous donne des idées avantageuses de l'*utilité publique* , que selon la part qui nous en revient. Est-il nécessaire d'être aussi capable de réflexion que *Cumberland* ou *Pufendorf* , pour admirer la *Générosité* , la *Bonne-foi* , l'*Humanité* & la *Reconnoissance* ; ou de raisonner aussi solidement qu'ils peuvent le faire , pour sentir ce que la *Cruauté* , la *Trahison* & l'*Ingratitude* ont de mauvais ? Les Vertus dont je parle n'excitent-elles pas notre *admiration* , notre *amour* & une secrète

envie de les imiter , dès que nous les appercevons, sans qu'il soit besoin d'une plus ample réflexion ; & les qualités opposées notre mépris & notre haine ? Les hommes seroient en vérité fort à plaindre , si le sentiment qu'on a de la Vertu avoit aussi peu d'étendue , que notre capacité pour ces fortes d'idées Métaphysiques.

Le Sentiment moral ne peut être altéré.

V. Le Sentiment moral que nous avons de nos actions , ou de celles des autres a cela de commun avec nos autres Sens , que quoique le desir d'acquérir la vertu puisse être contrebalancé par l'intérêt , le Sentiment ou la Perception de sa Beauté ne sçauroit l'être ; ce qui ne seroit certainement pas, si nous ne l'approuvions

qu'en vûe de l'avantage qui peut nous en revenir. Voyons quelle est son influence sur nos actions & sur celles des autres.

Dans le jugement que nous portons de nos propres actions.

Un avare méprisera une branche du Commerce , quelque'avantageuse qu'elle puisse être au Public , s'il n'en espère aucun profit ; dira-t-on pour cela qu'il méprise l'intérêt ? Qu'on propose un gain suffisant : il fera le premier à y prendre part , & à être pleinement satisfait de sa conduite. Qu'y a-t-il là de commun avec le *Sentiment* que nous avons des *Actions morales* ? Que quelqu'un nous conseille de tromper un Mineur ou un Orphelin , ou de payer d'ingratitude un homme qui nous a comblé de bienfaits ; nous ne pouvons nous empêcher de le regarder avec

horreur. Qu'on nous assure que cette conduite nous fera avantageuse, qu'on nous propose même une récompense; le Sentiment que nous avons de ces actions n'en fera point altéré. Il est vrai que ces motifs peuvent nous engager à les faire: mais ils n'ont pas plus le pouvoir de nous porter à les approuver qu'un Médecin en a de nous faire trouver du goût à un breuvage désagréable, lors même que nous nous efforçons de le prendre dans la vûe de recouvrer la santé.

Si nous n'avions aucune autre idée des Actions que celle qui résulte des avantages ou des incommodités qui y sont attachées, se détermineroit-on à une action dans l'esperance d'en retirer quelque avantage, tandis qu'on est intimement persuadé qu'elle est mauvaise, comme cela n'arrive que trop souvent dans les affaires humaines?

humaines ? Seroit-on obligé d'ufer de tant d'artifices , pour engager un homme à abandonner uu parti ruiné ? Faudroit-il employer la torture pour le forcer à révéler le secret de ses amis ? Est-il si difficile de convaincre l'entendement , si tant est que ce soit la seule Faculté à laquelle on ait à faire , qu'il est vraisemblablement plus avantageux de nous assurer d'un bien présent , & d'éviter un malheur qui nous menace en nous attachant au parti qui domine , que de fonder la possibilité éloignée d'un bien futur sur une Révolution souvent peu probable , quelquefois impossible ? De même lorsque les hommes sont pleinement convaincus de l'avantage qui leur revient d'une action , approuvent-ils toujours leur propre conduite ? Combien de fois leur arrive-t-il de détester la vie dont ils jouissent , & de rougir de l'avoir

conservée par des actions aussi honteuses à leurs yeux, qu'à ceux des personnes qui en ont profité!

Que si quelqu'un est satisfait de sa conduite dans un pareil cas, sur quoi sa satisfaction peut-elle être fondée? Comment peut-il approuver son action, ou la justifier aux yeux d'autrui? Ce ne sera jamais en réfléchissant sur l'avantage qui lui en revient, & en l'alléguant comme un motif capable de la rendre excusable. Ce sera en prouvant qu'elle est fondée sur les principes moraux de son parti. Car quel est celui qui en manque? C'est ainsi que les hommes approuvent leurs actions sous quelque apparence de Bonté morale tout-à-fait distincte de l'utilité qui en résulte.

*Ce Sentiment moral n'est point fondé sur
la Religion.*

On dira peut-être, » Que les Actions
» qu'on appelle bonnes ou vertueuses ont
» cet avantage sur toutes les autres que
» nous espérons d'en être récompensés par
» la Divinité ; & que c'est sur ce principe
» qu'est fondée l'approbation que nous
» leur donnons, & le motif intéressé qui
» nous porte à les faire. « Nous examine-
rons cette objection dans la suite * : il suf-
fit d'observer pour le présent qu'un grand
nombre de personnes ont des idées fort
relevées de l'honneur, de la bonne-foi, de
la générosité & de la justice, sans con-
noître la Divinité, & sans attendre aucune
récompense de sa part ; comme elles abhor-
rent la trahison, la cruauté & l'injustice,

* Voyez. Section II. Art. 7.

fans aucun égard au châtement dont elles peuvent être suivies.

Au reste, quoique ces récompenses & ces châtimens puissent me faire regarder une action comme avantageuse ou nuisible, il ne s'enfuit pas que ce même motif doive me porter à approuver & à aimer celui qui en a fait une semblable, puisque le mérite qui lui en revient ne sçauroit rejaillir sur moi. Ces actions, il est vrai, sont avantageuses à celui qui les fait : mais cet avantage n'a rien de commun avec le mien ; & l'Amour propre ne sçauroit jamais me les faire approuver en tant qu'utiles à d'autres qu'à moi, ou me porter à aimer par ce principe ceux qui en sont les Auteurs.

Le Sentiment moral que nous avons des actions des autres ne peut être altéré.

Il me reste à examiner » Si le Sentiment

» que nous avons de la bonté ou de la
» méchanceté morale des actions d'au-
» trui, peut être contrebalancé ou altéré
» par des vûes intéressées. « Je dis que je
puis bien souhaiter qu'un autre fasse une
action que j'abhorre comme moralement
mauvaise, si elle m'est utile. Il peut en-
core très-bien arriver que l'intérêt con-
trebalance le desir que j'ai qu'un autre soit
vertueux : mais aucun intérêt personnel ne
me fera jamais approuver comme morale-
ment bonne, une action qui, sans ce mo-
tif, m'eût paru moralement mauvaise ; si
en appreciant tous ses effets elle me paroît
être aussi avantageuse au Tout, sans qu'elle
le soit pour moi, qu'elle l'étoit dans le tems
que j'espérois en tirer quelque avantage.
Notre intérêt ou dommage personnel n'in-
fluë pas plus sur le Sentiment que nous
avons du Bien & du Mal moral, & n'a pas

plus de force pour nous faire trouver une action bonne ou mauvaise, que l'avantage ou le désavantage d'un tiers. Il s'ensuit donc que ce Sentiment ne sçauroit être contrebalancé par l'intérêt. Ce seroit une entreprise ridicule de vouloir engager un homme par des récompenses ou par des menaces, à approuver une action directement contraire à ses Notions morales. On peut bien par ce moyen l'obliger à dissimuler ses Sentimens : mais c'est tout.

VI. Un Auteur moderne très-ingénieux * prétend, » Que les Législateurs » n'estiment point sincèrement les actions » pareilles à celles de Regulus ou de Décius : mais qu'ayant observé que les hommes qui ont de pareils sentimens sont » extrêmement propres pour la défense

* Voyez la Fable des Abeilles, pag. 34. & 36. de la troisième Édition Angloise.

des États, ils tâchent par des panégyriques & des statues d'en exciter de pareils dans les autres Citoyens. « Mais voyons d'abord, si un Traître qui nous vend sa patrie, ne nous est pas souvent aussi utile qu'un Héros qui la défend au péril de ses jours. Cependant on aime la trahison, & l'on hait le Traître. On peut de même louer un Ennemi généreux dans le tems même qu'il nous cause tout le mal possible. Peut-on dire que ces sentimens ne partent que de vûes intéressées? Sur ce principe, à quoi servent les statues ou les panégyriques? Les hommes, dit-on, sont avides de louanges: ils feront des actions qu'ils croiront propres à leur en procurer. Chez des hommes qui n'ont d'autre idée du Bien que l'intérêt personnel, les louanges ne sont autre chose que l'opinion qu'une Nation ou un Parti ont d'un

homme, qu'ils jugent pouvoir leur être utile. Ni Regulus, ni Codrus, ni Décius ne tirèrent aucun avantage des actions qui furent si utiles à leur patrie, & ne purent par conséquent les admirer, quelques louanges que ceux qui en profiterent leur donnassent. Regulus ou Caton étoient donc incapables de louer ou d'aimer un Héros qui eût fait une action vertueuse dont ils n'eussent tiré aucun honneur ni aucun avantage. Ils devoient même regarder leurs propres actions comme un moyen d'acquérir de l'honneur, sans y rien trouver d'ailleurs qui pût les flatter. Qui pouvoit porter Caton ou Décius à rechercher la louange, si elle ne consistoit que dans l'opinion que les autres avoient que ces hommes étoient utiles à l'État, & s'ils ne trouvoient rien de beau dans leur propre conduite? Il s'en faut beaucoup

que cela s'accorde avec ce que la dernière considération nous apprend de ces sortes de caractères.

» Mais, ajoûte cet Auteur*, ces Chefs
 » artificieux ont fait croire aux hommes,
 » au moyen de leurs Statues & de leurs
 » Panégyriques, qu'il y avoit un zèle
 » pour le bien public, excellent par lui-
 » même; & par-là ils les ont engagés à
 » l'admirer dans les autres, & à l'imiter
 » eux-mêmes aux dépens de leur propre
 » intérêt. « Tant il lui semble aisé de ne
 point juger des autres par soi-même ! Une
 personne tout-à-fait intéressée regardera
 tous les autres hommes comme parfaite-
 ment zélés pour le bien public. Celui
 qui ne connoît rien de bon que ce qui
 lui est utile, se laissera persuader d'ad-
 mettre de la bonté dans ce qui lui est

* Voyez le passage cité.

nuisible & avantageux à autrui ; & cela au point de n'approuver une action qu'autant qu'elle est convaincuë, que cette action procède d'un zèle désintéressé pour le bonheur d'autrui ! Il paroît en effet que c'est-là le fruit que les Panégyriques & les Statues devoient produire.

*Nil intra est oleam , nil extrà est in
nuce duri. **

Rien n'est plus aisé que d'avancer une opinion : mais c'est à notre conscience seule qu'il appartient de décider, » Si » certaines actions morales ne paroissent » pas aimables dès la première vûe à ceux » même qui n'y ont aucun intérêt : si » nous n'aimons & n'approuvons pas avec » la sincérité la plus parfaite un ami ou un » compatriote généreux , dont les actions

* Horat. Ep. 1. lib. 2.

« le comblent d'honneur fans nous procurer aucun avantage. « Il est vrai que les actions que nous louons sont utiles au genre humain , quoique nous n'en retirions souvent aucune utilité. Il seroit peut-être de l'intérêt de notre espèce , que tous les hommes s'accordassent à ne faire que de pareilles actions , afin que chacun y trouvât son compte : mais cela prouve seulement que la raison & la réflexion peuvent nous faire approuver par un motif intéressé les actions que le Sentiment moral qui est en nous , nous porte à admirer dès la première vûe , indépendamment de cet intérêt. D'ailleurs ce Sentiment peut opérer , lors même que nous ne sommes point parties intéressées. Nous pouvons approuver la justice d'une Sentence qui nous condamne. Un traître prêt à subir le supplice que mérite son crime ,

peut louer la vigilance avec laquelle Cicéron découvrit les conspirateurs , quoique c'eût été un avantage pour lui qu'il n'y eût jamais eu au monde un homme doué d'une pareille sagacité. On dira peut-être qu'il n'approuve une semblable conduite que parce qu'elle est utile au bien public : mais cette raillerie est digne de celui qui n'a d'autre idée du bien que son intérêt personnel. Un tel homme ne fait aucun cas du zèle qu'on a pour le bien public ; & s'il le desire , ce n'est qu'autant qu'il y trouve son compte ; ce qui ne sçauroit être dans le cas dont il s'agit.

Ni par la Coutume ni par l'Éducation.

VII. Puisqu'il résulte de ce qu'on vient de dire que l'idée favorable que nous nous formons des actions , est tout-à-fait

indépendante de l'utilité qui peut nous en revenir, on est en droit de conclure,
» Que cette Perception du Bien moral
» n'est point occasionnée par la Coutume,
» l'Éducation, l'Exemple ou l'Étude; «
ces choses ne sçauroient nous donner de nouvelles idées. Elles peuvent bien nous faire appercevoir un avantage particulier dans des actions dont l'utilité nous étoit d'abord inconnuë; ou nous les faire regarder comme nuisibles, soit par raison, ou par préjugé, quoique nous ne les ayons point trouvées telles dès la première vûe: mais elles ne peuvent jamais nous faire envisager une action comme louable ou blâmable sans aucun égard à notre intérêt personnel.

VIII. » Il faut donc que l'Auteur de
» la Nature, qui nous a rendus capables
» de recevoir de la part des objets par le

» canal des Sens extérieurs des idées agréables ou désagréables, selon qu'ils nous
» font utiles ou nuisibles, & de goûter le
» plaisir de la Beauté & de l'Harmonie,
» qui résulte de l'Uniformité de ces objets,
» pour nous porter à l'acquisition des
» Sciences & nous récompenser pour
» cela, ou pour être une preuve de sa
» *Bonté*, de même que l'Uniformité en
» est une de son *Existence*, soit que nous
» y trouvions de la Beauté ou non : il
» faut, dis-je, qu'il nous ait donné un
» Sentiment moral capable de diriger nos
» actions, & de nous procurer des plaisirs
» infiniment plus nobles ; de sorte que
» lorsque nous ne nous proposons que le
» bonheur des autres, nous avançons le
» nôtre sans le sçavoir. «

Ce Sentiment moral ne présuppose aucune Idée ou Proposition innée.

Ce *Sentiment moral*, non plus que les autres Sens, ne présuppose ni idée innée, ni connoissance, ni proposition pratique. On n'entend par là qu'une *Détermination de l'esprit à recevoir les idées simples de louange ou de blâme à l'occasion des actions dont il est témoin, antérieure à toute idée d'utilité ou de dommage qui peut nous en revenir.* Tel est le plaisir que nous recevons de la Régularité d'un objet ou de l'Harmonie d'un Concert, sans avoir aucune connoissance des Mathématiques, & sans entrevoir dans cet objet ou dans cette composition aucune utilité différente du plaisir qu'elle nous procure.

Un exemple mettra le Lecteur plus en état d'appercevoir la différence qu'il y a

entre les *Perceptions morales* & les autres espèces de *Perceptions*. Lorsque nous goûtons un fruit délicieux, cet acte est suivi d'un plaisir sensible : mais lorsqu'un autre le goûte, nous concluons ou jugeons seulement qu'il ressent le même plaisir ; de sorte que faisant abstraction de la bonne ou mauvaise volonté que nous pouvons avoir pour lui, le plaisir qu'il ressent nous est tout-à-fait indifférent, & n'excite en nous aucun nouveau Sentiment, ni aucune affection nouvelle. Lors au contraire que nous sommes d'un tempéramment à faire des actions vertueuses, nous ne goûtons pas toujours le plaisir qui en résulte, & ce n'est pas dans la seule vûe de nous procurer du plaisir que nous les faisons, ainsi qu'on le verra plus bas. Ce n'est que par des actes réfléchis sur notre tempéramment & sur notre conduite que nous goûtons

goûtons le plaisir qui accompagne la Vertu. De même lorsque nous estimons un homme vertueux, nous ne sommes pas toujours nécessités à croire qu'il trouve du plaisir à l'être, quoique nous soyons persuadés qu'il peut en goûter par *réflexion*. D'ailleurs la connoissance que nous avons de ses dispositions vertueuses, excite en nous des sentimens d'estime, d'approbation ou d'admiration, & nous porte de bonne volonté pour lui. La qualité que nous approuvons par un Sentiment moral, est conçue résider dans la personne à qui nous accordons notre estime; & nous la regardons comme une perfection & une dignité en elle. Nous n'avons garde de penser que l'approbation que nous donnons à la vertu d'un autre, soit capable de le rendre ou heureux, ou vertueux, ou digne de louange, quoi

qu'elle soit accompagnée de quelque plaisir. La vertu n'est donc appelée *aimable*, que parce qu'elle attire l'amour & la bienveillance de ceux qui l'apperçoivent, & non point parce que l'Agent vertueux apperçoit l'utilité qui lui en revient, ou desiré de la posséder dans cette vûe. Si l'on donne à un tempéramment vertueux le nom de *Bon* ou de *Béatifique*, ce n'est point à cause du plaisir que la vertu procure à l'Agent, moins encore à cause de celui qu'elle excite dans la personne qui le contemple: c'est parce que tout homme est persuadé que la réflexion faite par l'Agent vertueux sur son propre tempéramment lui procure les plaisirs les plus sensibles. La qualité qu'on admire est regardée comme la perfection de l'Agent, & comme tout-à-fait distincte du plaisir que lui ou l'Approbateur en retire, quoi qu'elle

soit une source infaillible de plaisir pour le premier. La Perception de l'Approbateur, quoi qu'accompagnée de plaisir, représente une chose absolument distincte de ce plaisir; de même que la Perception des *Objets curieux* est suivie de plaisir, quoi qu'elle représente une chose tout-à-fait différente. Ce que je viens de dire servira à prévenir toutes les chicanes qu'on pourroit faire sur ce sujet.



SECTION II.

Du Motif immédiat des Actions vertueuses.

Le Naturel.

ON comprendra beaucoup mieux les *Motifs* ou les *Causes immédiates* des actions humaines, lorsqu'on sera instruit de la nature des *Passions* & des *Affections*. Je me contenterai pour le présent de rechercher le principe des actions qu'on appelle *Vertueuses*, autant qu'il est nécessaire pour établir le fondement général du *Sentiment moral*.

Les Affections sont les vrais motifs des Actions.

I. Toute action que nous concevons comme *moralement bonne* ou *mauvaise*, est

toujours supposée produite par quelque Affection envers les *Êtres sensitifs* ; & tout ce qu'on appelle *Vertu* ou *Vice*, émane d'une pareille Affection ou de quelque *Action* faite en conséquence. Peut-être suffit-il aussi pour qu'une action ou une omission paroisse *vicieuse*, qu'elle parte d'un défaut d'affection envers les *Êtres raisonnables* qu'on suppose exister dans les caractères qui passent pour moralement bons. Toutes les Actions qu'on regarde comme religieuses dans quelque pays que ce soit, sont estimées émaner de quelque sentiment envers la *Divinité* ; & nous supposons toujours que ce qu'on appelle *Vertu sociale*, a pour principe l'amour de nos semblables. Car tout le monde convient, » Que tout mouvement ex-
» térieur qui n'est accompagné d'aucun
» sentiment affectueux envers Dieu ou le

§4 RECHERCHES SUR L'ORIGINE

» Prochain , ou qui est indépendant de
» l'affection qu'on doit avoir pour l'un
» & pour l'autre , ne fçauroit être ni
» moralement bon ni moralement mau-
» vais. «

Qu'on demande, par exemple, à l'Her-
mite le plus sobre , si la *Tempérance* peut
être moralement bonne par elle-même ,
& en supposant qu'elle ne parte point d'un
motif d'obéissance aux ordres de la Divi-
nité, ou qu'elle ne nous rende pas plus
disposés à la piété, plus propres au ser-
vice du genre humain, ou à la recherche
de la Vérité, que la Gourmandise : il ré-
pondra certainement, qu'en ces cas elle
ne fçauroit être un *Bien moral* , quoi
qu'elle puisse être naturellement bonne
& avantageuse à la santé. Le *Courage*
proprement dit, ou le mépris des dan-
gers, n'est qu'une vertu d'insensé, lorsqu'il

ne sert ni à défendre l'innocent, ni à réparer le tort qu'on nous fait, soit dans notre personne, soit dans nos biens. Si on admire quelquefois cette espèce de Courage, ce n'est que relativement à la bonne intention de celui qui le met en usage, ou parce qu'on le regarde comme une disposition naturelle qui peut avoir son utilité. La *Prudence* ne passeroit jamais pour une vertu, si elle ne favorisoit que notre intérêt personnel ; & si la *Justice* ou l'observation exacte de l'égalité ne tendoit au bonheur des hommes, à conserver leurs droits, & à assurer la paix parmi eux, elle seroit une Qualité beaucoup plus convenable à la balance son attribut ordinaire, qu'à un Être raisonnable. Les quatre Qualités qu'on appelle communement *Vertus cardinales*, n'ont reçu ce nom que parce que ce sont des dispositions

absolument nécessaires pour procurer le bien public, & qu'elles marquent une inclination bienfaisante envers les Êtres raisonnables ; sans cela elles ne feroient point des vertus.

Affections désintéressées.

II. Au reste, si je viens une fois à bout de prouver qu'aucune des affections que nous approuvons comme vertueuses, ne part ni d'amour propre, ni du desir de notre intérêt particulier ; puisqu'il n'y a de vertu que dans ces fortes d'affections ou dans les actions qui en résultent, il s'ensuivra nécessairement, „ Que la Vertu „ émane de toute autre affection que l'a- „ mour propre ou le desir de notre intérêt „ personnel ; & que là où ce dernier porte „ à la même action, on n'approuve seule- „ ment que le principe qui est parfaite- „ ment désintéressé. “

Amour de bienveillance, & Haine de mépris.

Les affections les plus importantes dans la Morale, sont celles à qui l'on donne les noms d'Amour & de Haine. Il est inutile d'avertir le Lecteur, que sous le nom d'Amour, je n'entends point comprendre celui qui régné entre les deux sexes, qui, lorsqu'il n'est accompagné d'aucune autre affection, n'est qu'un desir du plaisir, qui ne fut jamais regardé comme une vertu. On divise l'Amour que nous portons aux Êtres raisonnables, en Amour de *Complaisance* ou d'*Estime*, & en Amour de *Bienveillance*; de même qu'on distingue la Haine en Haine de *Dédain* ou de *Mépris*, & en Haine de *Malice*. On entend par *Complaisance*, l'estime que nous faisons d'une personne par un Sentiment moral. C'est plutôt une Perception qu'une

affection, quoique l'affection de Bienveillance en soit ordinairement la suite. La *Bienveillance* est une affection qui nous porte à desirer le bonheur de notre prochain. On donne aux affections opposées le nom de *Mépris* & de *Malice*. Nous allons examiner si elles sont soumises ou non à l'influence de l'intérêt personnel.

Ces deux Affections sont entièrement désintéressées.

La Complaisance, l'Estime & la Bonne volonté paroissent désintéressées du premier coup d'œil : il en est de même du Mépris ou du Dédain. Ces Affections sont excitées par quelques Qualités morales, bonnes ou mauvaises que nous découvrons dans les objets, & que notre naturel nous porte à approuver ou désapprouver relativement au Sentiment moral, dont on a

parlé plus haut *. Qu'on propose à un homme les plus grandes récompenses, qu'on le menace des châtimens les plus terribles, pour l'engager à accorder son estime à un inconnu, ou à une personne dont il a éprouvé la cruauté, la trahison & l'ingratitude : peut-être pourra-t-on l'obliger par là à lui rendre des devoirs ou des services extérieurs, & à dissimuler ses sentimens ; mais on n'obtiendra jamais de lui une estime réelle. Il en est de même du mépris ; aucun motif intéressé ne sçauroit le contrebalancer. Offrez-lui au contraire un homme généreux, bienfaisant, fidelle & humain : il ne pourra s'empêcher de lui accorder son estime & sa bienveillance en quelque partie du monde qu'il existe. On peut bien nous engager par des présens à travailler à la ruine d'un tel

* Voyez Section I.

homme ; il peut même arriver qu'un motif d'intérêt nous excite à traverser ses vûes & ses desseins : mais il ne nous portera jamais à le blâmer tant que nous aurons la même idée de son caractère & de ses intentions. Je dis plus, nous trouverons en consultant notre cœur, que c'est avec la plus grande peine que nous nous déterminons à lui nuire par un motif intéressé, & que nous ne lui faisons du mal qu'avec la dernière répugnance, à moins que nous ne nous soyons aveuglés sur son compte.

Bienveillance désintéressée.

III. Quant à l'amour de Bienveillance, son nom seul exclut toute vûe d'intérêt personnel. Celui-là ne mérite point le titre de *Bienfaisant*, qui ne fait du bien que dans la seule vûe de son propre intérêt, & dont les actions ne sont point dirigées par

l'unique motif de procurer le bien de son prochain. La véritable *Bienveillance* est parfaitement désintéressée; & les actions les plus utiles perdent ce titre glorieux, dès qu'elles ne partent que d'un principe d'amour propre ou d'avantage particulier. Jamais action ne fut plus avantageuse que la découverte du *feu* & du *fer*: cependant elle ne sçauroit mériter le nom de *Bienfaisante*, si elle a été fortuite, ou si en s'y appliquant, celui qui en est l'auteur ne s'est proposé que sa propre utilité. Partout où l'on suppose de la *Bienveillance*, on l'imagine désintéressée & uniquement empressée à procurer le bonheur des autres. Pour sentir de la *Bienveillance* pour un Être sensible, il suffit de considérer qu'il ne possède aucune qualité nuisible. La *Reconnoissance* naît des bienfaits que nous avons reçus, ou qui ont été répandus sur

ceux que nous aimons par un principe de bonne volonté. La *Complaisance* n'est qu'une Perception du Sentiment moral. La Reconnoissance renferme quelque *Complaisance* ; & celle-ci produit toujours une *Bienveillance* supérieure à celle que nous avons pour des caractères indifférens , dont les intérêts ne font point opposés aux nôtres.

*L'Amour propre est inséparable
de la Bienveillance.*

Il est à propos d'observer ici, que comme tous les hommes ont de l'*Amour propre* & de la *Bienveillance* , ces deux principes peuvent concourir conjointement à nous exciter à la même action ; & pour lors on doit les considérer comme deux Puissances qui mettent le même corps en mouvement. Tantôt elles agissent de concert : tantôt

elles demeurent en équilibre ; quelquefois aussi elles sont opposées l'une à l'autre. Si donc un homme a un degré de Bienveillance assez fort pour produire une action sans aucune vûe d'intérêt, & s'il a aussi son intérêt en vûe en même tems que le bien public, l'un de ces deux motifs n'ôte rien à la bonté de son action. Supposons, par exemple, un homme assez *Bienveillant* pour agir sans aucune vûe intéressée. Si l'on suppose encore qu'il n'eût point contribué avec autant de zèle au bien public, si son intérêt personnel ne l'y eût engagé, en déduisant l'effet qui résulte de l'Amour propre, on pourroit proportionner sa *Bienveillance* à la partie du *bien*, qui n'a point été fait purement par ce principe. Lorsque la *Bienveillance* nuit à celui en qui elle agit, alors l'*Amour propre* lui est opposé ; & l'on proportionne

la première à la somme du Bien ajoutée à la résistance de l'*Amour propre* qu'elle a surmontée. Il est impossible de connoître dans une infinité de cas, jusqu'à quel point les hommes sont soumis à l'influence de l'un ou de l'autre de ces deux principes : mais il n'en est pas moins certain que c'est là la vraie manière de supputer la *Bienveillance* des actions.

La Bienveillance est désintéressée.

IV. On propose deux façons de déduire la *Bienveillance* de l'*Amour propre*. L'une est de supposer, » Que nous sommes les maîtres d'exciter en nous cette affection, » toutes les fois que nous croyons qu'il est » de notre intérêt de l'avoir, soit à cause du » plaisir dont elle est immédiatement suivie, soit à cause de la Réflexion agréable » qu'elle nous fournit, ou enfin à cause » des

des avantages qu'elle peut nous procurer de la part de Dieu ou de nos semblables. L'autre systême n'admet point en nous cette faculté de nous donner à notre choix tel desir ou telle affection qu'il nous plaît : mais il suppose , que nôtre esprit est déterminé par sa nature à desirer tout ce qu'il croit pouvoir contribuer à son bonheur ; que la vûe de la félicité d'autrui est dans plusieurs cas une occasion nécessaire de plaisir pour nous , de même que le malheur des autres devient une source de chagrin pour celui qui en est témoin ; & qu'à peine avons nous observé cette connexion , que nous commençons à desirer le bonheur de nos semblables comme l'unique moyen de nous procurer celui qui résulte de la contemplation de leur état. « On prétend , Qu'il est impossible de souhaiter le bonheur

» d'autrui, ou de prendre part à quelque
 » événement que ce soit, sans le conce-
 » voir comme un moyen propre à contri-
 » buer à notre plaisir ou à notre honneur. «
 On convient aussi, » Que ce desir ne dé-
 » pend point directement de notre volon-
 » té; mais de la réflexion que nous faisons
 » que cet objet ou cet événement contri-
 » buera à notre bonheur. «

Réfutation du premier Sentiment.

Il suffit pour appercevoir la fausseté du premier Sentiment, de considérer qu'il ne dépend point directement de nous d'avoir de la Bienveillance, ou telle autre affection pareille; car si cela étoit, on pourroit gagner notre affection, & nous la faire accorder indifféremment à toutes sortes d'objets, même à ceux qui la méritent le moins. Nous pourrions de même sous

l'espoir de quelque récompense exciter de la jalousie, de la crainte, de l'amour & de la haine envers telle personne qu'il nous plairoit ; de même que nous engageons un homme par l'appas du gain à faire certaines actions, ou à dissimuler ses passions : mais on sentira l'impossibilité de cette supposition pour peu qu'on fasse usage de sa raison. Il faut pourtant avouer que la vûe de certains avantages auxquels nous croyons pouvoir prétendre, suffit pour fixer notre attention sur les qualités de l'objet qui en est la cause ou l'occasion nécessaire ; de sorte que notre affection naisse infailliblement à la vûe de ces Qualités. Par exemple, l'espoir de quelqu'avantage peut exciter indirectement notre affection : mais au moins est-il nécessaire que l'objet possède les qualités dont on vient de parler ; sans cela, il n'y a ni volonté, ni

desir qui puisse faire naître en nous une Affection semblable.

Il est même absolument faux que le desir que nous avons du bonheur de nos semblables, & que nous approuvons comme vertueux, naisse du plaisir que nous espérons recevoir de nôtre affection. Il est évident au contraire que la Bienveillance n'est pas toujours accompagnée de plaisir, & que dans plusieurs occasions elle est jointe à beaucoup de chagrins, lorsque l'objet qui l'excite est dans la peine. Le desir en général est plutôt incommode qu'agréable. Il est vrai que toutes les Passions & les Affections se justifient ; & que tant qu'elles durent, on s'imagine, comme dit Mallebranche, être dans l'état le plus parfait par rapport aux choses que l'on sent, enforte que l'on blâme ceux qui sont autrement affectés

dans la même occasion. C'est ainsi qu'une personne chagrine, colére, jalouse & sensible approuve sa passion selon les circonstances : mais il ne s'en suit pas de là que le chagrin, la colére, la jalousie ou la pitié soient des passions agréables, & qu'on s'y livre à cause du plaisir dont elles sont accompagnées. Voici ce qui se passe en nous à ce sujet. Dans les occasions qui font naître ces passions, la constitution de notre nature est telle qu'elle nous détermine à être ainsi affectés, & à approuver notre affection, du moins comme innocente. Tout desir est ordinairement accompagné d'une certaine inquiétude qui sert à fixer notre attention, & à nous faire persister dans ce même desir : mais ce dernier ne cesse point par l'absence de la douleur qui l'accompagne ; il faut quelque autre événement pour le calmer.

Rarement faisons nous attention à la douleur dont il est suivi, si ce n'est dans le cas où elle est extrêmement violente. Notre desir & notre affection ne se bornent point au plaisir qui les suit; encore moins est-il en notre pouvoir de les exciter dans la vûe de nous procurer ce plaisir.

On peut conclure encore de la réflexion précédente, que nous n'excitons point en nous cette Bienveillance que nous approuvons comme vertueuse, dans la vûe des plaisirs qui résultent du témoignage de notre conscience. Si ces sortes d'affections dépendoient absolument de notre volonté, nous pourrions les faire naître par la vûe d'un intérêt équivalent à cette approbation intérieure, comme par l'espoir des richesses ou des plaisirs sensuels qui font tant d'impression sur certains sujets. Cependant on convient généralement que

cette disposition qui nous porte à faire du bien à nos semblables, ne mérite point le titre de vertueuse, quand elle est fondée sur de pareils motifs : à plus forte raison a-t-on tort de croire que celle à qui on a accordé ce nom, parte d'un principe aussi intéressé.

On se convaincra beaucoup mieux de cette vérité, si l'on fait réflexion que nous souhaitons souvent le bonheur de notre prochain, indépendamment du plaisir que nous goûtons à être vertueux. Souvent même ce desir est beaucoup plus fort là où nous imaginons moins de vertu, par exemple, dans l'affection que nous avons naturellement pour nos proches, & dans la reconnaissance que nous conservons envers un bienfaiteur. J'avoue qu'on ne sçauroit renoncer à l'une ou à l'autre sans être extrêmement vicieux : mais il est toujours

vrai de dire que ces Affections n'ont par elles-mêmes aucun degré de bonté fort considérable. Il est encore aisé de s'apercevoir que ces Desirs & ces Affections ne dépendent aucunement de nôtre choix, & ne partent d'aucun principe intéressé.

Si donc la volonté n'a aucune influence sur nos Affections, lors même qu'il s'agit de notre intérêt, à plus forte raison doit-elle moins en avoir quand il n'est question que des récompenses ou des châtimens éternels. Les premiers motifs ne diffèrent de ceux-ci, que relativement à l'extension & à la durée. S'il étoit vrai que nos Affections dépendissent directement de notre volonté, la même considération devoit nous irriter contre les personnes les plus innocentes & les plus vertueuses, nous rendre jaloux de ceux qui ont le plus

d'affection & de fidélité pour nous, ou nous faire regarder d'un œil chagrin la prospérité de nos amis ; ce qui est absolument impossible. Il est certain que la vûe de l'avenir doit agir sur nous d'une manière beaucoup plus indirecte, en fixant notre attention aux qualités des objets qui sont naturellement capables d'exciter les Affections requises, qu'aucune autre considération que ce puisse être *.

* Ces différens motifs intéressés que quelques-uns regardent comme la source de notre Bienveillance, agissent sur nous de plusieurs manières. La vûe d'un avantage que nous espérons retirer de ceux avec qui-nous vivons, est à la vérité un motif capable de nous porter immédiatement aux Actions qui peuvent nous procurer cet avantage : mais jamais elle ne fera naître en nous le desir du bonheur d'autrui. La volonté qui nous détermine aux actions extérieures que nous jugeons pouvoir procurer le bonheur de nos semblables, ne peut être vertueuse qu'autant qu'elle est jointe avec un desir sincère de leur félicité ; autrement il y auroit de la vertu à faire une bonne action par un motif intéressé. La vûe

Il faut cependant convenir que ceux qui font du bien aux hommes dans la vûe

des récompenses que nous espérons de la Divinité, celle des plaisirs qui résultent du témoignage de notre conscience, ou de l'affection même, peuvent bien nous porter à desirer la possession de ce Sentiment de Bienveillance; de sorte qu'en supposant qu'il dépende de nous d'avoir telle Affection qu'il nous plaît, ce motif ne sçauroit manquer de nous faire choisir celles qui partent d'un principe de Bienveillance: mais ces vûes ne feront jamais un motif capable de nous faire souhaiter par Amour propre le bonheur des autres. Car le caractère de l'Amour propre est de nous porter à desirer ce que nous jugeons pouvoir contribuer à notre utilité particulière. L'acquisition de ce bien personnel dépend de la possession de ces Affections, & non du bonheur actuel de nos semblables. Car le plaisir qui résulte du témoignage de notre conscience & de l'espoir des récompenses éternelles, n'est point attaché au bonheur ni au malheur d'autrui, mais seulement à la bonté de nos Affections. Puis donc que ces Affections ne dépendent ni de notre volonté, ni de notre choix, il s'ensuit qu'elles ne peuvent être excitées par la vûe des récompenses futures, ni par le plaisir que nous recevons du témoignage de notre conscience.

des récompenses futures , agissent ordinairement par un principe vertueux de Bienveillance , parce que , comme je le dirai dans la suite , cette Affection est naturelle à l'homme , & produit toujours son effet ; à moins que quelque intérêt apparent ne s'y oppose , ou que celui-ci ne soit contrebalancé par un intérêt plus considérable. Les hommes qui n'ignorent point cette vérité , approuvent généralement tous les bons offices qui partent de ce desir des récompenses éternelles : mais une preuve que cette approbation n'est fondée que sur la persuasion où l'on est du désintéressement de l'Agent , c'est que non-seulement on désapprouve l'obéissance renduë à une Divinité malfaisante , soit en commettant quelque crime , ou en observant certaines cérémonies ridicules dans la seule vûe d'en recevoir quelques récompenses , ou

d'éviter certains châtimens , mais même celle que l'on rend à l'Être suprême par les mêmes motifs , sans avoir d'ailleurs aucun Sentiment d'amour ou de reconnaissance pour lui , & sans être touché du bonheur ou du malheur des hommes qu'autant qu'on y est intéressé. On voit manifestement que sous l'empire d'une Divinité malfaisante , un changement dans les circonstances extérieures qui concernent l'intérêt , sans aucun changement dans la disposition de l'Agent , seroit une source de cruauté & d'inhumanité. Je montrerai cependant plus bas que la gratitude envers la Divinité est parfaitement désintéressée. De là vient qu'on peut approuver cette Affection lorsqu'elle est suivie de quelque acte , quoique l'Agent n'ait aucun autre sentiment de Bienveillance ; mais ce cas est extrêmement rare. Lors au

contraire qu'un homme n'agit que pour obéir à la Loi, on ne doit attendre d'autre Affection ni d'autre Bienveillance de sa part, que celle qu'on a lieu de se promettre de celui qui ne se charge de la curatelle d'une personne qu'il regarde comme tout-à-fait indifférente, que parce que la Loi l'y oblige. Ce dernier agit de façon à ne point nuire aux intérêts qui lui sont confiés, mais sans se mettre en peine du succès de son entreprise, ni du bonheur de la personne pour laquelle il travaille, qu'autant qu'il y est obligé: aussi trouve-t-il peu d'approbateurs.

Réfutation de la seconde Opinion.

V. La seconde opinion a quelque chose de plus plausible. Ceux qui la soutiennent avouent que la Bienveillance n'est point une Affection que la volonté produise en vue de quelqu'avantage particulier; mais

ils prétendent que le desir du bonheur de nos semblables n'est en nous qu'une fuite de la réflexion que nous faisons sur la nécessité dont il est , pour nous procurer certaines Sensations agréables qui naissent de la connoissance de leur état ; & que c'est par ce motif que nous abhorrons la misère où ils sont réduits. La connexion qui se trouve , disent-ils , entre la félicité de notre prochain , & le plaisir qui nous en revient , paroît surtout entre les amis , les parens , les enfans & les personnes d'une vertu éminente : mais cette Bienveillance émane aussi directement de l'Amour propre , qu'aucune autre Affection que ce puisse être.

Si le Sentiment de Bienveillance qui nous porte à desirer le bonheur de notre prochain n'avoit d'autre principe que le plaisir dont on vient de parler , il s'ensuivroit qu'on devroit également l'approuver

lorsqu'il sert à nous procurer des richesses ou des plaisirs sensuels. Qu'un homme gage sur la prospérité prochaine d'une personne assez véridique pour avouer son bonheur ou son infortune, pourratt-on regarder les vœux qu'il fera pour elle dans la vûe de gagner sa gageure, comme émanés d'un principe vertueux ? non sans doute. En quoi donc ce Desir diffère-t-il de l'autre, si ce n'est que l'un est fondé sur l'espérance d'un plaisir, & l'autre sur celle d'un plaisir différent ? Car en augmentant ou en diminuant la gageure, on peut rendre dans ce cas l'intérêt plus ou moins grand que dans l'autre.

Cette vérité deviendra beaucoup plus sensible à ceux qui prendront la peine de réfléchir sur ce qui se passe dans leur esprit. Plusieurs personnes n'ont jamais senti cette connexion : il est même très-rare que

nous ayons ce plaisir en vûe dans les services que nous rendons à notre prochain par un principe de générosité. J'avoue que nous goûtons du plaisir à voir les autres heureux : mais dans le tems même que nous travaillons à leur bonheur, nous n'aspirons pas toujours à la possession de ce plaisir ; nous sentons souvent la douleur dont notre compassion est suivie. Or si notre bonheur se bornoit uniquement à nous en délivrer, si Dieu nous offroit, ou d'effacer entièrement de notre esprit l'idée de la personne qui souffre, ou de détruire la connexion dont on vient de parler, enforte que nous trouvassions du plaisir dans sa misère, ou enfin de la tirer de son état malheureux, nous choisirions également la première offre comme la seconde, puisque l'une & l'autre nous délivreroit également de cette douleur ; ce
qui,

qui, selon ce systême, est l'unique but que nous nous proposons. Au contraire, nous éprouvons souvent en nous-mêmes que nôtre desir ne se borne point à la cessation de la douleur que nous ressentons ; car si cela étoit, nous fuirions l'objet qui nous afflige, ou nous bannirions son idée de nôtre souvenir comme l'unique moyen de faire cesser cette douleur, ce que nous faisons rarement. Je dis plus : nous recherchons souvent avec empressement ces fortes d'objets ; & par là nous nous exposons volontairement à la douleur que leur vûe nous cause, à moins que notre inclination ne soit vaincuë par la réflexion que nous faisons sur l'impossibilité où nous sommes de les secourir, par quelque vûe intéressée, ou par la crainte du danger.

Supposons, pour rendre la chose plus sensible, que Dieu déclare à un honnête homme qu'il va l'anéantir dans l'instant, & qu'en même tems il lui promette de rendre ses enfans, ses amis & ses compatriotes heureux ou malheureux, selon qu'il le jugera à propos, sans cependant qu'il puisse avoir aucun sentiment de leur état. Croit-on que cet homme qui ne voit rien à craindre ni à espérer pour l'avenir, fût plus indifférent pour eux, dans ce moment, qu'il l'a jamais été dans tout le cours de sa vie *? N'est-ce pas une opinion communément reçue parmi les hommes, que

* *Ista commendatio puerorum, memoria & caritas amicitiae, summorum Officiorum in extremo spiritu conservatio, indicat innatam esse homini probitatem gratuitam, non invitam voluptatibus, nec praemiorum mercedibus evocatam. Cicero, de Finibus, lib. 2. cap. 31.*

la mort nous ôte entièrement la connoissance de ce qui se passe sur la terre ? Pourquoi donc à l'heure de la mort nous intéressons-nous si fort pour nos parens, nos amis, nos compatriotes ? A-t-on jamais vû quelqu'un desirer un bien dont il sçait ne devoir jouir que quelques minutes, avec autant d'ardeur que s'il comptoit le posséder pendant des années entières ? Evaluë-t-on ainsi le produit des rentes constituées ?

J'ai peine à comprendre comment on peut douter du défintéressement avec lequel nous desirons le bonheur de nos semblables. Peut-être ce doute est-il une fuite des définitions que quelques sçavans hommes ont données des idées simples. Le *desir*, selon eux, n'est qu'une inquiétude qu'on ressent pour l'absence d'une chose qui donneroit du plaisir si elle étoit présente ;

au lieu que le *desir* est aussi distingué de l'*inquiétude* que la *volonté* l'est du Sentiment. Ne disent-ils pas souvent que nous *desirons* d'être délivrés de nôtre *inquiétude* ? Le *desir* est donc absolument différent de cette dernière Affection, quoiqu'il soit toujours accompagné d'un sentiment d'*inquiétude*. C'est ainsi que l'idée de la *couleur* est toujours accompagnée de celle de l'*étenduë*, quoique ces deux idées soient très-distinctes. Au reste, je ne vois pas plus d'impossibilité à desirer le bonheur de notre prochain, indépendamment de toute vûe intéressée, qu'à desirer le nôtre propre, sans avoir égard au bien qui peut nous revenir. On dira peut-être que nous ne desirons d'être heureux que dans la vûe d'être délivrés de l'*inquiétude* inséparable de notre mauvaise fortune : mais au moins fera-t-il toujours vrai de dire que

ce *desir* de nous soustraire à l'inquiétude qui nous accable , est un *dernier desir* : d'où il s'ensuivra que nous pouvons en avoir une infinité d'autres semblables.

On demandera s'il est possible qu'un Être soit touché de l'absence d'une chose qui ne lui cause aucune *inquiétude* ? Peut-être est-il donné à quelques naturels privilégiés d'avoir des desirs exemts d'une semblable passion : mais supposé que nous ne soyons point de ce nombre , nous pourrions être inquiets tant que l'événement que nous desirons sera douteux , & cependant ne point le desirer dans la vûe d'être délivrés de notre inquiétude. Je dis plus, s'il étoit vrai que nous ne desirassions cet événement que dans cette vûe , nous ne pourrions jamais la faire naître par nôtre desir. Nous pouvons de même être charmés d'un événement que nous avons

desiré , sans cependant l'avoir souhaité dans la vûe de goûter ce plaisir. C'est ce qui arrive à l'égard de ceux pour lesquels nous avons de l'aversion.

VI. Mais, dira-t-on , si nôtre Bienveillance n'est excitée par aucun des motifs dont on vient de parler , si les actions vertueuses n'ont d'autre principe que le desir de rendre les hommes heureux , à quoi sert le *Sentiment moral* qui est en nous , ou ce plaisir que nous goûtons à les voir dans la prospérité ? A quoi bon l'ordre de la Nature , par lequel la vertu est ordinairement accompagnée des avantages temporels ? Pourquoi proposer des récompenses éternelles ? J'ai déjà répondu en partie à ces questions. J'ajôte ici que ces motifs servent à nous porter à la *Bienveillance* , & par conséquent à fixer nôtre attention aux qualités des objets qui

peuvent l'exciter ; à contrebalancer tous les motifs contraires, ainsi que le penchant que nous avons pour le vice. Je trouve d'ailleurs qu'il est beaucoup plus digne de l'Être suprême, de rendre heureuses les personnes qui aiment la vertu , au moyen de l'ordre qu'il a établi dans la Nature, indépendamment des vûes qu'on peut avoir d'obtenir cette félicité par la pratique des vertus. Les bonnes actions tendent au Bien public ; il convient donc d'y porter les hommes par tous les motifs possibles, & d'exciter ceux qui ont quelque bonne volonté à y contribuer avec plus d'ardeur qu'ils ne feroient sans ces motifs ; comme il est à propos d'engager du moins ceux qui n'ont qu'une étincelle de vertu , aux actes extérieurs de Bienveillance , & à fuir le vice *.

* On observera que les différentes récompenses

*L'homme ne ſçauroit être méchant
de ſang-froid.*

VII. L'homme paroît être incapable de haïr par un principe de malice, &

propofées dans l'Évangile, pour nous porter aux bonnes œuvres, ne doivent point être regardées immédiatement comme l'unique motif capable de nous exciter à la vertu, ou à nous faire approuver les actions dont elle ſeule eſt la ſource. Nous avons les promeſſes de la vie préſente, ainſi que celles de la vie future : cependant les premières n'ont jamais paſſé pour un principe vertueux. On allégué quelques Textes pour réfuter ce ſyſtème des Affections déſintéreſſées que nous prétendons être l'unique principe vertueux. Tel eſt celui de la première Epître aux Corinthiens, ch. xv. v. 32. qui ne ſignifie autre choſe, ſinon

» Que ſi les morts ne reſſuſcitoient point, ſi
» Jeſus-Chriſt lui-même n'étoit pas reſſuſcité,
» ſi la Religion qu'il a prêchée n'étoit qu'une
» impoſture, c'eût été une grande folie à l'Apô-
» tre de s'expoſer aux perſécutions. « Ce n'eſt pas que la vûe des récompensés éternelles fût le ſeul motif qui le portât à la vertu, ou que la diſpoſition d'eſprit qui lui faiſoit endurer les

indépendamment de tout intérêt, ou de souhaiter le malheur de son prochain de

persécutions, n'eût d'autre principe que l'espérance de la vie future.

Le second Texte sur lequel on insiste, est tiré du ch. xj. v. 6. de l'Épître aux Hébreux » Or, » dit l'Apôtre, on ne peut lui être agréable sans » la Foi ; car il faut que celui qui vient à Dieu, » croie que Dieu est, & qu'il est le Rémunérateur » de ceux qui le cherchent. « Cela veut dire qu'on ne sçauroit faire aucun acte agréable à Dieu lorsqu'on nie son existence & sa bonté ; ce qui est évident par lui-même. Peut-être aussi l'Apôtre conseille-t-il en cet endroit, » d'em- » brasser la vraie Religion, & d'y demeurer attaché malgré les plus cruelles persécutions ; ce » qu'il est impossible de faire si l'on n'y est encouragé par l'espoir des récompenses éternelles. « Au reste, il ne s'ensuit point de ce Passage, que l'intérêt soit le seul motif qui nous porte aux actions vertueuses, ou que nous n'approuvions une action que parce qu'elle a été faite en vûe de quelque récompense.

Le troisième Passage qu'on allégué avec le plus de chaleur, & avec le moins de fondement, suppose que je l'aye rendu exactement, est celui du ch. xij. v. 2. de la même Épître. Le voici :

fang-froid lorsqu'il n'en a rien à craindre ;
ni pour sa vie, ni pour ses biens. Quant

» Regardant à Jesus, le Chef & le Consummateur
 » de la Foi, lequel au lieu de la joie dont il
 » jouissoit, a souffert la croix, ayant méprisé la
 » honte, & s'est assis à la droite du Trône de
 » Dieu. « Ce qui signifie, » Que Jesus-Christ a
 » enduré patiemment ses souffrances dans la vûe
 » des plaisirs éternels ; « non que cette vûe fût
 l'unique motif de ces actions, ou qu'elles ne
 méritassent d'être estimées que parce qu'elles
 étoient dirigées par ce motif. Au reste, on peut
 prendre par Métonymie cette joie pour son
 objet ; je veux dire, le salut du genre humain.
 Je ne parle point d'une autre version connue
 depuis longtems des Critiques, dont quelques-
 uns prétendent que *ἀντὶ* est rarement employé
 pour la cause finale, & que dans ce Texte,
 comme dans les autres sur lesquels on est en
 débat avec les Sociniens, il doit être tra-
 duit par *au lieu de* ; & cela étant on peut
 rendre ce verset de la maniere suivante :
 » Qui au lieu de cette joie dont il étoit le
 » maître de jouir, comme s'il se fût soumis à
 » la croix dès le commencement «. Il n'y a
 rien à reprendre dans cette traduction, sinon
 que l'Antithèse entre les souffrances que nous

à cette haine qui nous porte à traverser ceux dont les intérêts sont opposés aux

endurons dans la foi des récompenses éternelles, & celles qu'il a supportées par le même motif, n'y est pas si bien conservée; comme si de pareilles Figures étoient nécessaires à la perfection de l'Écriture. Car le sens de ce Texte tend à faire voir comment les souffrances du Sauveur devinrent méritoires par le choix qu'il en fit, préférablement au bonheur dont il jouissoit auparavant. Cet endroit de Saint Paul a rapport aux versets 6. & 7. du second Chapitre de l'Épître aux Philippiens, que je rapporterai, pour épargner au Lecteur la peine de les chercher.

» Cependant il s'est anéanti lui-même, ayant
 » pris la forme de serviteur, fait à la ressemblance des hommes.

» Et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, & a été obéissant jusqu'à la mort, & à la mort même de la croix «.

Ceux qui quelquefois ont assisté aux exhortations Chrétiennes, doivent s'être aperçus que l'Amour désintéressé & les motifs de Bienveillance y sont plus souvent recommandés qu'aucun autre.

Il résulte de ce qu'on vient de dire, que les

nôtres, elle est l'effet de l'*Amour propre*, & non d'une *Malice désintéressée*. Une passion qui nous faïfit, peut nous donner quelques fausses idées de nos semblables, & nous les faire regarder pour quelque tems comme absolument méchans. Nous pouvons même, tandis que cette pensée subsiste, laisser échapper quelques marques d'une *malice désintéressée* : mais à peine réfléchissons-nous sur l'homme, à peine nous formons-nous une idée de sa nature que nôtre passion cesse ; & nôtre *Amour propre* qui se réveille, nous porte alors à traverser nos adversaires en vûe seulement des avantages qui peuvent nous en revenir.

hommes ont un desir tout-à-fait désintéressé de la félicité de leur prochain ; & que le *Sentiment moral* qui est en nous, ne nous fait approuver les actions comme vertueuses, que lorsqu'elles sont produites, du moins en partie, par un semblable desir.

Tout le monde est aujourd'hui charmé de la destruction de nos Pirates ; cependant s'il arrivoit que plusieurs de ces misérables fussent jettés dans quelque isle déserte , & qu'on nous assurât qu'ils doivent y demeurer éternellement , enforte qu'ils ne pussent plus nuire au genre humain ; si nous considérons de sang-froid que ces malheureux sont capables de connoissance , & susceptibles de conseil ; qu'ils peuvent vivre heureux & contents , ou être plongés dans la misère , le chagrin & la peine ; qu'il n'est pas impossible qu'ils rentrent sous les loix de l'Amour , de l'Humanité & de l'Amitié , & qu'ils deviennent des amis , des citoyens & des parens affectionnés , & capables de tous les sentimens propres à ces relations. Si nous nous demandions alors à nous-mêmes , depuis que l'amour propre ou

l'intérêt que nous prenons à la sûreté des honnêtes gens, ne nous portent plus à desirer la ruine de ces Corfaires, & que nous cessons de les regarder sous les idées que le ressentiment des injures que nous ou nos amis en ont reçues nous suggéroit; c'est-à-dire, comme tout-à-fait incapables d'aucune bonne *Qualité morale*; si, dis-je, nous nous demandions lequel nous aimerions le mieux, ou qu'il leur arrivât le même sort qu'à l'armée de Cadmus, je veux dire, qu'ils s'entretuassent les uns les autres; ou qu'ils souffrissent les supplices les plus cruels; ou qu'ils prissent les Sentimens naturels à l'homme; qu'ils devinssent bienfaisans, compatissans & humains; qu'il établissent des loix, des réglemens & des gouvernemens entr'eux; qu'ils réglassent la propriété des biens, qu'ils formassent une heureuse & honnête société

à l'aide des mariages, qu'ils s'unissent par les liaisons les plus douces, & qu'ils prissent entr'eux les noms tendres & chers de pere, de fils, de frere; je suis persuadé, dis-je, qu'il n'y a point d'homme qui ne préférât de les voir dans ce dernier état, plutôt que dans l'autre, malgré l'horreur que nous inspirent pour eux notre intérêt personnel, le desir du bien public, & celui de nos amis qui sont exposés à leur furie. Or cela prouve évidemment que nous sommes incapables d'une malice désintéressée, ou de souhaiter de propos délibéré le malheur de qui que ce soit, à moins que nôtre intérêt ne nous y porte, ou que le sujet pour qui nous avons de l'averfion, ne nous paroisse absolument

Relations dear, and all the Charities

Of father, son and Brother :

Milton, Par Lost. l. IV. v. 756.

mauvais dans un *Sens moral* ; ce qui arrive quelquefois à l'égard de nos ennemis , lorsque nous sommes transportés de quelque passion , quoiqu'un Être de cette nature ne se soit peut-être jamais rencontré parmi les ouvrages du Créateur.

Les autres Affections sont également désintéressées.

VIII. Après avoir prouvé que l'*Amour propre* ni l'*intérêt* ne sont point la source de notre *Estime* ni de nôtre *Bienveillance* , il me reste à examiner si quelques autres Affections vertueuses , telles que la crainte & le respect qui proviennent d'une appréhension de bonté , de puissance & de justice , naissent ou non de l'*Amour propre*. Car il est impossible de concevoir quelque vertu dans la crainte servile qu'inspireroit un Être malfaisant assez puissant

puissant pour nous nuire. C'est-là le plus bas degré de l'Amour propre. Les argumens qu'on a employés pour prouver que la véritable *Estime* est parfaitement défintéressée, servent également à nous convaincre que ce *Respect* l'est aussi; car il naît évidemment de la connoissance que nous avons des *bonnes qualités* du sujet & de l'amour qu'elles excitent en nous; ce qui nous fait craindre de l'offenser. S'il étoit en nôtre pouvoir de respecter un *Être* par ce seul motif, que notre intérêt le demande, un *Tiers* pourroit de même nous porter à révéler un *Être impuissant & injuste*, ce qui est tout-à-fait ridicule. On peut en dire autant des autres passions qui passent pour vertueuses.

Objections.

IX. Il se présente une objection contre

G

ce que j'ai dit plus haut, que la véritable *Bienveillance* est entièrement défintéressée, laquelle est fondée sur ce qu'on remarque tous les jours, » Que rien n'excite » plus efficacement nôtre amour envers » les Êtres raisonnables, que la *Bienveil-* » *lance* qu'ils nous témoignent ; ce qui » donne lieu de présumer que nôtre amour » pour les hommes, comme pour les Êtres » irraisonnables, est effectivement inté- » ressé. « Examinons avec attention ce qui se passe en nous-mêmes. Aimons-nous la personne bienfaisante par cette seule raison que nôtre intérêt le demande, ou bien parce que ce n'est qu'en l'aimant que nous pouvons mériter ses bontés ? Si cela étoit, nous pourrions également aimer quelque personne que ce fût, même dans le dessein d'obtenir les bonnes grâces d'un Tiers, ou être engagés par ce dernier à aimer le

plus malhonnête homme de tout nôtre cœur, comme on peut nous porter à certains devoirs extérieurs par l'appas des récompenses, ce qui est manifestement impossible. Au reste, nôtre *Bienveillance* n'est-elle pas plutôt l'effet de la *Générosité*, qu'un moyen de s'en rendre digne ? Les démonstrations extérieures d'amitié, la soumission & la dissimulation peuvent précéder une opinion de *Générosité* : mais le véritable Amour la suppose toujours, & naît nécessairement de la considération des bienfaits que nous avons reçus par le passé, lors même que nous ne comptons plus en recevoir.

Peut-on dire qu'on n'aime une personne *Bienfaisante* que comme on aime un champ ou un jardin à cause des avantages qu'on en retire ? Si cela étoit, on devrait cesser d'aimer celle qui s'est ruinée à

force de nous obliger, dès-là qu'elle n'est plus en état de nous faire du bien. C'est ainsi que nous cessons d'aimer un objet inanimé qui nous devient inutile, à moins qu'une *Prosopopée* poétique ne l'anime, & n'excite en nous une reconnoissance imaginaire; ce qui n'est pas rare. La libéralité doit donc augmenter nôtre *Bienveillance*, en même tems qu'elle excite nôtre *Complaisance*, qui est toujours accompagnée d'un plus grand degré de *Bienveillance*; & de-là vient que nous aimons ceux mêmes qui font du bien à d'autres qu'à nous.

Ce qui nous touche le plus dans les bienfaits que nous recevons nous-mêmes, c'est leur valeur & les circonstances de l'action qui prouvent la générosité du Bienfaiteur; & la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait

regarder sa générosité comme beaucoup mieux employée, quand elle s'étend sur nous, que lorsqu'elle ne se fait sentir qu'aux autres dont nous avons peut-être une idée moins avantageuse : mais il suffit pour réfuter cette objection, de remarquer que la *Libéralité* du *Bienfaiteur*, lorsqu'on la croit moralement mauvaise ou extorquée par force, ou accordée par quelque vûe intéressée, n'est jamais suivie d'un véritable Sentiment de bienveillance. Elle peut même exciter nôtre indignation, si nous soupçonnons que cet amour est dissimulé, ou ne tend qu'à nous engager dans quelque démarche honteuse; au lieu que la *Générosité* qui part d'un fond de prudence, est toujours estimée, & attire à son Auteur l'amour de tous ceux qui en ont connoissance.

La Vertu est désintéressée.

Puis donc que la *Bienveillance* n'est produite ni par l'Amour propre, ni par aucune vûe intéressée, & que toute *Vertu* émane de ce principe, ou de telle autre affection également désintéressée, il s'ensuit qu'il doit y avoir quelque autre Affection différente de l'*Amour propre* & de l'*intérêt* qui nous porte aux actions qu'on appelle vertueuses.

Si nos désirs se bornoient uniquement à nôtre utilité personnelle, il s'ensuivroit que tout Etre raisonnable n'agiroit qu'en vûe de son propre avantage; de sorte qu'on ne devroit lui donner le titre de Bienfaisant, que parce qu'il n'agit que dans cette vûe; & sur ce systême, nous ne devrions admettre dans la Nature aucun Etre Bienfaisant, ou qui agisse dans la

vûe de rendre les autres heureux. Si l'amour qu'on a pour le bien public, non plus que le zèle qui nous anime à procurer l'avantage d'autrui, ne partent point d'un sentiment supérieur, d'où naît cette croyance générale, „ Que Dieu „ recompensera les personnes vertueu- „ ses ? “ Dira-t-on qu'il importe à la Divinité, que nous pratiquions la vertu ? Ce sentiment paroîtroit sans doute extrêmement absurde à tous ceux qui espèrent en sa bonté & en sa miséricorde. Que si ces fortes de Dispositions se rencontrent dans la Divinité, qu'elle impossibilité y a-t-il, que les Créatures possèdent aussi quelque étincelle de cet Amour pour le public ? Pourquoi supposer, qu'elles n'agissent que par *Amour propre* ?

En un mot, en n'admettant d'autre

principe des actions humaines que l'*Amour propre*, je ne vois pas sur quoi l'on feroit fondé à attendre des Bienfaits ou des récompenses de la part de Dieu ou des hommes au de-là de ce qu'exige l'intérêt du Bienfaiteur. Il feroit ridicule d'espérer des Bienfaits d'un Etre, dont les intérêts font tout-à-fait indépendans des nôtres. Qui pourroit engager la Divinité à récompenser la Vertu, puisque selon ce système, elle n'est autre chose, que l'art de ménager nos intérêts de la manière la plus convenable, sans préjudicier au bien public, & qu'on agit de même à l'égard du vice, quoique d'une manière, qui vraisemblablement ne doit pas si bien réussir, & qui est toujours contraire au bonheur du tout. Mais comment Dieu s'intéresse-t-il pour ce tout, si chaque Etre n'agit que par *Amour propre*? Sur quel

fondement croyons-nous que Dieu est bon, dans le sens que tout Chrétien l'entend, c'est-à-dire, soigneux du bonheur de ses Créatures ? Pourquoi le malheur des hommes ne lui cause-t-il pas autant de plaisir, que leur félicité ? Comment pourroit-on blamer un tel Etre, s'il travailloit à les rendre misérables ? Sur quoi nos espérances seroient-elles fondées ? On admettroit aussitôt le *mauvais Principe des Manichéens*, que le bon, s'il étoit vrai qu'il n'y eût aucune excellence dans l'Amour parfaitement désintéressé, & que tous les Etres en général agissent en vûe de leur propre utilité, si ce n'est qu'on suppose, que la Divinité tire avantage du bonheur de ses Créatures.

Quel est le vrai principe de la Vertu.

X. Après avoir détruit ces faux principes des actions vertueuses, il me reste

à établir celui que je crois le véritable ;
 ſçavoir , *une certaine Détermination naturelle*
à procurer le bonheur d'autrui , ou un in-
ſtinét antérieur à tout motif intéreſſé , qui
nous porte à aimer nos ſemblables : de même
que le ſentiment moral , dont on a parlé
*plus haut ** , nous porte à approuver les
 actions , qui partent de cet Amour. Ce
Déſintéreſſement paroîtra ſans doute étrange
 à ceux qui ont appris dans les écoles
 & dans les Auteurs ſyſtematiques , à re-
 garder l'*Amour propre* comme l'unique
 ſource des actions humaines : mais con-
 ſidérons-le dans ſes eſpèces les plus ſim-
 ples & les plus fortes , & après en avoir
 compris la poſſibilité dans ces exemples ,
 il nous fera facile d'en connoître toute
 l'étenduë.

* Voyez Section I.

Affection naturelle.

Un Payfan qui a de la probité , dira qu'il aime fes enfans , & qu'il travaille à les conferver & à les rendre heureux , indépendemment des avantages qui peuvent lui en revenir. Mais , difent quelques-uns de nos Philofophes , „ Un père „ trouve du plaisir dans la félicité de fes „ enfans , & ne les voit malheureux , „ qu'avec une peine extrême ; auffi n'est- „ ce que pour éviter l'une , & pour fe „ procurer l'autre , qu'il s'efforce de les „ mettre dans un état , qui ne leur laiffe „ plus rien à défirer ; ce qui part toujours „ d'un principe intéreffé. “ Pour répondre à cette objection , fupposons plusieurs Marchandsaffociés , dont un foit employé au dehors à ménager les intérêts de fa

Compagnie. Il est certain, que tous participent à sa prospérité, de même qu'à son infortune, & que la première leur donne autant de joie, que la seconde leur cause de chagrin. Or peut-on dire, que cette Affection est la même, que celle qui attache les pères à leurs enfans ? Non sans doute, je ne pense pas qu'aucun père soit de ce sentiment. Dans le cas dont on vient de parler, les intérêts sont évidemment unis : mais quelle liaison d'intérêt y a-t-il entre un père & ses enfans ? Les sensations de ceux-ci sont-elles capables de procurer du plaisir ou de la douleur à celui-là ? Un père ressent-il la faim, la soif, ou la maladie, dont son fils est attaqué ? Il est certain que non. Ce n'est que par un désir naturel de sa félicité, & par une aversion naturelle pour sa misère, qu'il prend part à ses joies & à ses

peines. Ce Desir est donc antécédent à toute liaison intéressée ; & il en est la cause plutôt que l'effet. Il doit donc être parfaitement désintéressé. Non , dit un autre Sophiste : „ Les enfans font partie de nous-mêmes ; & l'amour qu'on leur porte , réjaillit sur nous. “ L'admirable réponse ! poussons - là aussi loin qu'elle peut aller. Comment nos enfans font-ils partie de nous-même ? Ce n'est certainement pas comme un bras , ou une jambe ; nous ignorons absolument leurs sensations ; “ Mais leurs corps , dit-on , „ ont été formés du nôtre “. On peut en dire autant d'une mouche ou d'un ver , qui s'engendrent de notre sang ou de nos humeurs. Ces insectes ne nous font - ils pas fort chers ? C'est certainement par quelque autre endroit , que nos enfans font partie de nous mêmes ; & ce n'est

que l'Affection naturelle que nous avons pour eux, qui peut produire cet effet. C'est elle qui les rend parties de nous-mêmes; & elle est absolument indépendante de ce qu'ils étoient auparavant. Certes on ne fçauroit concevoir de Métaphore plus admirable. Sur ce principe; toutes les fois que nous remarquons entre les hommes une Détermination, qui les porte à s'aimer mutuellement; nous devrions regarder chaque individu comme une partie d'un grand Tout, ou systême, au bien duquel il s'intéresse comme membre.

Un autre Auteur pense que tout ce que je viens de dire peut se déduire aisément de l'*Amour propre*. » Les enfans, selon lui, » sont non-seulement engendrés de nos » corps; ils nous ressemblent encore par » le corps & par l'ame; & ce n'est que » nôtre propre ressemblance que nous

» aimons en eux. « Cela est admirablement bien dit. Mais qu'est-ce que la *Ressemblance* ? ce n'est point une *identité individuelle* : mais seulement un Être compris sous une idée générale ou spécifique. C'est par-là que nous ressemblons aux enfans des autres hommes, & qu'un homme ressemble à un autre à quelques égards. L'homme ressemble de même en quelque chose à un Ange, & en quelque chose à la Brute. Tout homme est donc naturellement disposé à aimer son *semblable*, à souhaiter du bien, non-seulement à son individu, mais à tout autre Être raisonnable ou sensible ; & cette disposition est plus forte là où il se rencontre plus de ressemblance dans les qualités les plus nobles. Si c'est-là ce qu'on nomme *Amour propre*, les *Mytiques* les plus raffinés ne peuvent souhaiter un principe

plus défintéressé ; car loin de se borner à l'individu , il passe jusqu'au bonheur des autres , & peut s'étendre à tout , puisque tous les hommes se ressemblent par quelque'endroit. Rien ne sçauroit être plus avantageux ni plus généreux qu'un Amour propre de cette espece.

On dira peut-être , „ que les *Parents* re-
 „ tirent toujours du plaisir , souvent de
 „ l'honneur , quelquefois même des avan-
 „ tages effectifs de la sagesse & de la prof-
 „ périté de leurs enfans ; & que c'est de-
 „ là que part la sollicitude qu'ils ont pour
 „ eux. „ Mais je répondrai , comme j'ai
 déjà fait plus haut , que tous ces motifs
 cessent à l'approche de la mort , & que
 cependant cette affection est aussi forte
 alors que jamais. Que les *Parents* fondent
 leur cœur , & qu'ils jugent si ces vûes
 sont les seuls principes de leur affection
 pour

pour ceux de leurs enfans qui font les plus infirmes , & dont ils ont le moins à espérer.

Un Auteur moderne observe *, » Que
 » les parens n'ont qu'une Affection très-
 » foible pour leurs enfans jusqu'à ce qu'ils
 » commencent à raisonner & à être ca-
 » pables de sentiment. « Les meres pré-
 tendent au contraire en sentir une très-
 forte dès le moment que ces enfans naif-
 sent. Je voudrois cependant pour mieux
 ruiner cette hypothèse, que ce qu'il avance
 fût vrai en tout , ainsi qu'il l'est en partie,
 quoique certains parens ayent de l'affec-
 tion pour des enfans idiots. L'*intelligence*
 & l'*Affection* que nous remarquons dans
 nos enfans , & qui les font paroître des
Êtres pensans , peuvent augmenter l'amour

* Voyez la Fable des Abeilles , pag. 68. de
 la troisième Édition Angl.

que nous leur portons indépendamment de toute vûe d'intérêt. Une preuve que cette augmentation d'amour n'est point fondée sur l'utilité que nous espérons retirer de leurs connoissances ou de leur affection, c'est que nous travaillons sans cesse pour eux, sans aucune espérance d'être dédommagés de nos dépenses, ou d'être récompensés des peines que nous avons prises, si ce n'est dans le cas d'une extrême nécessité. Puis donc que par la constitution même de nôtre nature, la vûe d'une *Capacité morale* peut augmenter nôtre amour, sans que notre intérêt y ait part; ne peut-il pas se faire également que dans les cas où nous ne sommes point liés par les nœuds du sang, ce même principe produise un degré d'amour plus foible, qui s'étende à tout le genre humain?

Les Affections qu'on a pour le Public, sont également naturelles.

XI. On ne doutera point de la vérité de ce que je viens de dire, si l'on fait attention à quelques autres liaisons plus éloignées. Que des voisins dont nous n'avons reçu aucun bon office, unis entr'eux par les liens de l'amitié, du sang & de la société, travaillent à s'entrefecourir les uns les autres avec toute forte d'affection & d'honnêteté: je demande, s'il est possible de ne pas mieux aimer les voir dans la prospérité, en supposant que leurs intérêts n'ayent rien d'incompatible avec les nôtres, que dans la désolation & la misere? Voilà un nouveau lien de *Bienveillance* moins fort, & pourtant beaucoup plus étendu que celui dont on vient de parler. Supposons encore qu'un Négociant

abandonne sa patrie dans le dessein de ne plus y retourner, & se transporte avec toute sa famille dans une région éloignée, sans aucun autre motif que celui du Commerce, & sans avoir reçu la moindre injure de ses Concitoyens : je demande, si tout séparé qu'il est d'intérêts avec sa Nation, cet homme n'aimera pas mieux la voir heureuse, que livrée à la tyrannie ou à quelque Puissance étrangère, qui emploie tous les moyens possibles pour la ruiner ? La réponse qu'il feroit à cette question, est une preuve sensible que sa *Bienveillance* va beaucoup plus loin qu'on ne le supposoit d'abord, & qu'elle s'étend non seulement à ses amis & à ses parens, mais encore à tous les membres de sa Nation. Qu'un homme de jugement, débarrassé du tumulte des affaires, lise une *Histoire* qui l'instruit du gouvernement

d'une Nation étrangère infiniment différente de la sienne , & dont les Loix ne tendent qu'au bien public : il se sentira porté d'inclinations pour les peuples qui la composent ; il travaillera à corriger & à rectifier certains points de leurs constitutions qui semblent s'éloigner des vûes du Législateur, & qui peuvent devenir nuisibles à leurs intérêts ; il s'affligera des malheurs qui leur arriveront, & s'intéressera en véritable ami à leurs différentes fortunes. Or n'est-ce pas là une preuve que la *Bienveillance* s'étend à tout le genre humain, lorsqu'elle n'est point contrebalancée par des motifs intéressés, ni par l'Amour propre. Si nous entendions parler de quelques Êtres raisonnables susceptibles d'Affections morales, faisant leur demeure dans les Planettes les plus éloignées de notre Globe, nôtre affection s'étendrait

jusqu'à eux ; & nous desirerions avec ardeur de les voir heureux. Or une preuve que ces différentes Affections plus ou moins étenduës sont parfaitement désintéressées & indépendantes de la félicité dont nous jouissons à la vûe du bonheur des autres Êtres, c'est qu'elle subsiste à l'instant même de nôtre mort, ainsi qu'on l'a observé dans le quatrième Article de cette Section.

De l'Amour qu'on a pour sa Nation.

XII. Je n'ai garde d'oublier ici le principe de cet Amour, que nous avons pour notre Patrie, & auquel on donne le titre de *National*. Il suffit d'avoir vécu pendant un tems considérable dans un pays, pour avoir distinctement remarqué les diverses Affections, dont l'homme est capable. On a connu une infinité de caractères

aimables ; on se rappelle les liaisons , les amitiés, les alliances qu'on a contractées , les Affections naturelles & les sentimens d'humanité, dont on a ressenti les influences. Le *Sentiment moral* qui est en nous , nous porte à approuver ces Dispositions aimables dans ceux en qui elles sont le plus marqués ; & la *Bienveillance* nous fait prendre part aux intérêts de ceux qui les possèdent. Lorsque nous les appercevons aussi distinctement dans un autre pays , nous commençons à l'aimer d'un *Amour National* , sans que nôtre patrie ait d'autre préférence dans nôtre esprit , que celle qui résulte de l'Association des idées agréables , que nous avons eüe dans nôtre jeunesse , avec celles des édifices , des campagnes & des bois , où nous les avons reçüs. On voit par-là , comment la *Tyrannie* , l'*Esprit de parti* , le *Mépris de*

la justice, la Corruption des mœurs, en un mot tout ce qui occasionne la misère des Sujets, est capable de détruire cet Amour National, & la tendresse qu'on a pour son pays.

Pourquoi les Affections naturelles ne se manifestent pas toujours.

On observera, que si cette Affection naturelle ne se manifeste pas toujours entre les *Collatéraux*, c'est que dans plusieurs cas ces *inclinations naturelles* sont surmontées par l'*Amour propre*, & par l'opposition que nous trouvons à nos intérêts. Ces cas exceptés, on s'apperçoit que tous les hommes sont soumis à leurs influences, quoique les uns en soient touchés plus fortement que les autres, selon que les Relations qui subsistent entr'eux, sont plus ou moins éloignées, & suivant que

ce sentiment naturel de *Bienveillance* est accompagné d'*Estime*, de *Gratitude*, de *Compassion*, ou de telle autre *Affection* semblable, ou affoibli par le *Dégoût*, la *Colère* ou l'*Envie*.

SECTION III.

Le Sentiment de la Vertu, & les différentes Opinions qu'on en a, n'ont qu'un même principe.

Moyen d'apprécier la Moralité des actions.

Il n'y a point de Vertu sans Bienveillance.

I. **S**I l'on examine toutes les actions, qui passent généralement pour *louables*, & si l'on recherche les principes qui les font estimer, on trouvera que l'approbation qu'on leur donne, n'est qu'une

suite de la persuasion où l'on est, qu'elles partent d'un fond de *Bienveillance* & de bonne volonté, indépendamment de l'intérêt que celui qui les approuve peut y prendre. Il suffit donc pour faire regarder les différentes *Affections* qui nous portent à procurer le bonheur des autres, & toutes les Actions qui en découlent, comme *moralement bonnes*, que la *Bienveillance* qu'elles marquent pour les uns, ne soit point contrebalancée par le dommage que les autres en reçoivent. On ne trouve même une Action louable, qu'autant qu'on l'imagine produite par un principe de *Bienveillance*; & l'on n'estime les talents & les Dispositions d'un homme, quelque heureuses qu'elles soient, qu'à proportion de la bonne volonté qu'on remarque en lui, & du bien qu'elles peuvent produire. Bien plus, les Actions les plus

utiles ne fçauroient nous paroître avoir une *Beauté morale*, si, comme on l'a observé ailleurs*, elles ne partent d'aucun principe de *Bienveillance*; au lieu qu'une tentative faite par un principe d'amitié, ou de bonne volonté pour le bien public, n'eut-elle aucun succès, nous paroîtra toujours aussi louable qu'aucune de celles qui ont le mieux réuffi, pourvû qu'elle émane d'une *Bienveillance* aussi forte.

De la Religion:

II. De-là vient que les Affections qui nous portent à faire du bien à ceux, de qui nous avons reçu quelque bienfait, paroissent louables, & leurs contraires

* Voyez Part. I. Sect. II. Art. 3. Part. II. Article 9.

odieuses, indépendamment de l'utilité ou du dommage, qui peuvent leur revenir. C'est ainsi qu'un *Amour* & une *Gratitude* sincère pour un Bienfaiteur, un *Empressement obligant* à suivre ses volontés, quelque peine qu'on y trouve, un *penchant véritable* à s'accommoder à ses désirs, & le *contentement* que l'on goûte à demeurer dans l'état où il nous a placés, sont les plus fortes marques de *Bienveillance* qu'on puisse lui donner; aussi doivent-elles paroître extrêmement *agréables*. C'est en cela seul, que consiste la *Dévotion*, ou le culte qu'on est capable de rendre à la Divinité, en vûe des bienfaits qu'on en reçoit.

Il y a dans la constitution de nôtre nature une circonstance extrêmement propre à exciter la *Bienveillance*, & dont il est

à propos de dire un mot en passant. C'est que comme tout *Bienfait* excite nécessairement de la reconnoissance dans celui qui l'a reçu ; de même les marques de cette Gratitude , même de la part du plus vil des hommes , procurent un plaisir extrêmement sensible au Bienfaiteur. Il n'est point d'homme , quelque pauvre & quelque misérable qu'il soit , dont les louanges ne causent quelque forte de plaisir ; & dont on n'aime mieux être aimé que haï , supposé pourtant , que cet amour ne parte point d'une conformité de vices & de bassesses. La personne la plus abjecte à qui nous aurons rendu un bon office , peut par l'Amour & la reconnoissance qu'elle en témoigne , contribuer considérablement à notre félicité , dans le tems même qu'elle est hors d'état de nous payer

de retour, & que nous n'espérons rien d'elle ; car, comme dit Milton *, » Un
 » esprit reconnoissant peut convenir
 » d'un bienfait, fans l'augmenter, il
 » s'acquitte par son aveu, en même
 » tems qu'il se reconnoît redevable «.
 On ne peut douter que les exercices de la Religion n'ayent extrêmement varié selon les siècles & les Nations, & que l'*Education* ne puisse persuader aux hommes, que certaines actions plaisent à la Divinité, & que d'autres lui sont en horreur : mais toujours est-il vrai de dire, que lorsque les hommes approuvent un

* *A grateful Mind.*

By owing owes not, but still pays at once

Indebted and discharg'd

Par. Lost. L. IV. v. 55.

cultè extérieur, ce n'est que dans la persuasion où ils sont qu'il procède de l'Amour qu'on a pour la *Divinité*, ou de quelque autre sentiment avec lequel cet amour est nécessairement lié, tel que le *Respect*, le *Repentir* ou la *Douleur* de l'avoir offensée. Il résulte de-là que l'*Amour* est le principe général de toute l'*Excellence morale* qu'on croit appercevoir, même dans les Cultes les plus fanatiques, qui aient jamais existé dans le monde. Car quant à ceux qui n'ont été institués, que pour appaiser un Etre malfaisant, il n'est point d'homme qui y attache aucune *Vertu* ou excellence réelle, & qui ne les regarde comme un moyen honteux d'éviter un grand mal. Or comme les hommes ont une infinité d'opinions touchant ce qui est agréable à la *Divinité*, il s'ensuit nécessairement, „ Que leur

„ culte & leur approbation doivent infi-
 „ niment varier , quoique l'Amour soit
 „ toujours regardé comme le principe de
 „ la *Bonté morale* des Actions “.

Des Vertus sociales.

III. Il suffit au reste pour se convaincre que la *Bienveillance* est l'unique fondement de l'*Excellence* des *Vertus Sociales*, d'observer, que malgré la diversité des sentimens qui régnerent à ce sujet dans les différentes Sectes , toutes conviennent unanimement , que l'unique moyen de décider les controverses qui s'élevent au sujet d'un culte , est d'examiner laquelle des deux conduites qui partagent les sentimens , est la plus propre à contribuer au *Bien public*. On est bientôt d'accord sur la *Moralité* , dès qu'on est convenu de l'influence naturelle de l'action sur le
 bien

bien naturel universel du *Genre humain*. Celle qui produit généralement plus de bien, passe pour *bonne*, & son opposée pour *mauvaise*; & dans ce cas même on n'a égard au *Bien* de l'*Agent*, & à celui des personnes chargées de cette recherche, qu'entant qu'ils font partie du grand *système*.

Dans les derniers débats qui se font élevés parmi nous touchant l'*Obéissance passive*, & le droit de *Résistance* dans la défense des *Privilèges*, la question parmi les gens sensés se reduisoit à sçavoir, „ Si une „ *soumission universelle* cause de plus grands „ maux, qu'une *Révolte passagere*, dans „ les cas où l'on viole les *Privilèges* “; & non point, „ Si ce qui tend générale- „ ment au *Bien public naturel*, est *mora-* „ *lement Bon* “. Que si l'on alleguoit un *Commandement de Dieu* en faveur de

l'*Obéissance passive*, il n'est pas douteux, qu'il feroit pencher la balance du *Bien naturel* de son côté, & qu'il détermineroit nôtre choix par un motif d'intérêt ; ce qui n'empêcheroit pas, que le *sentiment* que nous avons de la *Bonté morale* de l'*Obéissance passive*, ne fût fondé sur quelque espèce de *Bienveillance*, telle que la *Reconnaissance* envers la *Divinité*, & la *soumission* que nous devons à ses ordres. Je doute cependant, que ceux qui croient la *Divinité Bienfaisante* osent alléguer un pareil commandement ; si ce n'est qu'ils veuillent dire que la chose commandée tend davantage au *Bien universel*, que la contraire, soit en prévenant les malheurs extérieurs d'une guerre civile, soit en accoutumant les hommes à la *Patience*, ou à quelque autre *Vertu*, qu'ils estiment nécessaire à leur bonheur éternel. Sans cela,

L'Obéissance passive peut bien être regardée, comme un moyen honteux d'éviter un plus grand malheur, mais non pas comme une vertu *moralemēt* louable par elle-même.

Ne nous arrêtons point ici aux disputes des Sçavans, sur lesquelles la *Coutume* & l'*Education* ont beaucoup d'influence; & contentons-nous d'examiner par quel principe on est porté dans le cours ordinaire de la vie à approuver ou blâmer, à condamner ou excuser les actions dont on est témoin. Il n'y a personne généralement parlant, qui n'ait honte d'appeller une action du nom de *juste*, parce qu'elle tend à son avantage, ou à celui de l'Agent; ou de la qualifier d'*injuste*, parce que ni elle, ni l'Agent n'en retirent aucune utilité. Le *Blâme* & la *Censure* supposent toujours une

inclination à nuire au Public , ou un principe de malice dans l'Agent , au moins un mépris du bonheur des autres , une inhumanité de tempérament , ou un Amour propre qui rend celui en qui il domine , absolument insensible aux maux de son prochain ; d'où il suit , que nous blâmons & censurons une action indépendamment de la part que nous pouvons y prendre. Les justifications les plus fortes & les plus persuasives des actions , qu'une disposition au mal peut faire regarder comme mauvaises , sont tirées de ce principe , qu'elles étoient nécessaires pour un plus grand bien , par lequel le mal est contrebalancé. „ La sévérité exercée envers un petit nombre de personnes devient , dit-on , une pitié par rapport à la multitude. Les châtimens passagers sont absolument nécessaires , pour prévenir

» des maux infiniment plus durables.
 » Sans la punition de quelques Particu-
 » liers dans ces fortes d'occasions, il n'est
 » point d'honnête homme, qui fût assuré
 » de jouir tranquillement de la vie « ; &
 » ainsi du reste. Dans le cas même, où il
 » est impossible de justifier entièrement une
 » action ; il suffit pour affoiblir le crime,
 » de pouvoir alléguer, » Qu'il n'a été
 » commis que par inadvertance, sans au-
 » cune malice préméditée ; ou qu'il n'est
 » que l'effet d'un bon naturel, de l'amitié,
 » de la compassion, de l'affection & de
 » l'amour naturel qu'on a pour un Parti.«
 Ces Considérations montrent quel est
 le principe universel du Sentiment que
 nous avons du *Bien* ou du *Mal moral* ;
 c'est-à-dire, d'un côté la *Bienveillance* pour
 les autres, & de l'autre la *Malice*, ou
 même l'*Indolence* & l'*Indifférence* pour le

malheur public. Nous sommes même si éloignés de croire, que tous les hommes n'agissent que par un pur principe d'amour propre, que nous attendons généralement de ceux avec qui nous vivons quelque égard pour le Public, & que nous regardons la privation de cette qualité, non pas simplement comme l'absence d'un *Bien* ou d'une *Vertu morale*, mais comme un défaut positivement mauvais & haïssable.

Le Mal moral ne part pas toujours d'un principe de malice.

IV. Comme les contraires se connoissent mieux par les contraires, nous examinerons ici plus particulièrement le principe général du Sentiment, que nous avons du *Mal moral*. La *Malice désintéressée*, ou le desir absolu du malheur des autres,

est le comble du vice. Il n'est point d'action qui ne nous paroisse mauvaise, lorsqu'on la conçoit produite par quelque degré de cette *Affection*. Une passion violente peut bien l'exciter dans l'homme pour quelques instans; il peut même arriver, que les sentimens que nous concevons à l'égard de nos ennemis dans un premier transport de colére, nous les représentent avec ces Dispositions odieuses; mais on a lieu de douter pour les raisons alléguées plus haut *, que l'homme soit assez méchant pour désirer de sang-froid le malheur de son prochain, lors même qu'il n'a aucun intérêt à le faire.

On cite en preuve du contraire les cruautés inouïes & méditées des Nérons & des Domitiens; mais c'est peut être sans fondement. Ces sortes de Tyrans

* Voyez Sect. II. Art. 4.

n'ignorent point la haine que les gens vertueux ont pour eux ; auffi les appréhendent-ils fans cefse. Ils croyent entrevoir fous les dehors d'une Vertu , qu'ils regardent comme fauffe & apparente , tout l'artifice & toute l'ambition dont les hommes peuvent être capables ; & ils s'imaginent que le moyen le plus sûr de fe mettre à couvert de leurs attaques , & de fe rendre redoutables , c'eft d'ôter à leurs ennemis toute efpérance d'échapper , en fe montrant fans miféricorde. La réputation de vertu que ces fortes de perfonnes ont acquife , devient pour un Tyran un fujet d'envie , & un reproche tacite de fa conduite : elle affoiblit fon autorité , & lui rend ces perfonnes redoutables. Cette autorité qu'on attaque , devient l'unique objet de fa complaifance ; & pour en faire connoître toute l'étenduë , il ne craint

point de violer les droits les plus sacrés de la justice & de l'humanité. C'est ainsi que la cruauté se tourne pour lui en habitude. Il est beaucoup plus raisonnable d'attribuer l'inhumanité des Tyrans à quelqu'un de ces intérêts apparens, que de supposer en eux un principe de malice désintéressée, dont tous les autres hommes sont absolument incapables.

Caractère d'un Tyran.

Le vrai caractère d'un Tyran est d'être dans un état habituel de colère, de frayeur & de haine. Il suffit donc pour juger des motifs de ses actions & de celles de tous ceux qui lui ressemblent, de réfléchir sur les idées que nous nous formons nous-mêmes des autres hommes, lorsque nous sommes affectés de quelque une des passions, qui ont passé en habitude chez

ces hommes cruels. Tant que les impressions de l'injure que nous avons reçue subsistent, nous regardons la personne qui nous a offensés, comme absolument méchante, & comme prenant plaisir à mal faire. Nous méprisons les vertus, que nous n'eussions pas manqué de découvrir en elle dans un état plus tranquille; & nous oublions, que l'Amour propre peut avoir eu plus de part à son action, que la malice, & même qu'il est possible, qu'une inclination bienfaisante pour d'autres l'ait obligée à manquer à notre égard. Telles sont vraisemblablement les idées, qu'un Tyran se forme des autres hommes; & comme il juge d'eux par lui-même, il leur refuse les sentimens de tendresse & de bienveillance, qu'il s'est efforcé d'éteindre dans son cœur. Cette conduite n'auroit rien de déraisonnable, si les hommes

étoient en effet tels qu'il les suppose ; car nous éprouvons nous-mêmes , que nos passions sont toujours conformes aux idées , que nous nous formons des autres ; & il n'est pas étonnant , lorsque le principe en est faux , que les sentimens qui en résultent soient peu ressemblans à l'état réel de l'humanité.

Sources ordinaires du Vice.

Il paroît donc que la source la plus ordinaire des *Vices* qui regnent dans le monde , est ou un Amour propre mal entendu , dont la violence éteint tout sentiment de *Bienveillance* ; ou une Affection pour nous-mêmes ou pour quelques systèmes limités , qui bannit toute considération du Bien public ; ou enfin certaines Affections , qui naissent des idées fausses & inconsiderées qu'on se forme des

autres hommes, & auxquelles on se livre faute de *Bienveillance*. Que des personnes qui s'estimoient auparavant réciproquement, ayent des intérêts contraires; elles rabattent bientôt de la bonne opinion qu'elles avoient l'une de l'autre, parce qu'elles s'imaginent, que l'opposition qu'elles rencontrent, ne part que d'un principe de malice; sans cela il leur seroit impossible de se haïr. Deux Concurrans, par exemple, peuvent se souhaiter réciproquement la mort, comme l'unique moyen d'affurer leur prétention; quoi qu'en réfléchissant de part & d'autre sur leurs vertus, ce qui n'est point impossible dans des personnes qui ont quelque sentiment de *Bienveillance*, ils puissent étouffer la haine, que cette rivalité seroit capable de faire naître; en sorte que si l'un d'eux vient à obtenir un meilleur poste que

celui qu'ils briguoient tous deux , l'autre s'en réjouisse.

L'Amour propre est indifférent par lui-même.

V. Les actions qui n'ont d'autre principe que l'Amour propre , & qui ne marquent cependant aucun défaut de *Bienveillance* par le préjudice qu'elles causent, paroissent tenir le milieu entre la Vertu & le Vice , & n'excitent ni amour ni haine dans ceux qui en sont témoins. En effet , la raison nous prouve , non-seulement que l'Amour propre , quand il est renfermé dans certaines bornes , n'est point incompatible avec le Bien public : mais qu'il est même absolument nécessaire pour l'utilité du Genre humain que chaque homme agisse ainsi pour son avantage particulier ; & que le défaut de cet Amour propre seroit généralement pernicieux. D'où il suit que quiconque travaille pour son propre

intérêt dans la vûe cependant de concourir au Bien du Tout, ou qui tâche d'avancer sa fortune précisément pour se mettre plus en état de servir Dieu, & de faire du bien aux hommes, agit d'une manière non-seulement innocente, mais encore honorable & vertueuse ; car dans l'un & l'autre cas, la *Bienveillance* concourt avec l'*Amour propre* à le faire agir. On voit donc que le mépris de nôtre propre intérêt peut être moralement mauvais, & marquer un défaut de *Bienveillance* pour le Tout : mais lorsque l'*Amour propre* excède les bornes qu'on vient de prescrire, qu'il nous fait commettre des actions préjudiciables aux autres, ou au Tout, & qu'il éteint en nous tout Sentiment de tendresse & de bienveillance, il devient extrêmement vicieux, & mérite alors qu'on le désapprouve. Lors aussi qu'une légère injure, un ressentiment

passager ou quelque suggestion superstitieuse affoiblissent notre Bienveillance au point de nous faire regarder sans sujet tous les hommes en général, ou quelques-uns d'eux en particulier, comme absolument *Méchans*, *Malicieux* ou pires qu'ils ne sont en effet, il est impossible que ces sortes d'idées n'excitent en nous des Affections malfaisantes, ou du moins qu'elles n'affoiblissent les bonnes, & nous rendent réellement *vicieux*.

Différentes espèces de Bienveillance.

VI. Le terme de *Bienveillance* exprime en général assez bien ce principe interne qui nous rend vertueux ; & c'est dans ce sens que *Cumberland* s'en est servi dans son *Traité des Loix naturelles* : mais il est nécessaire pour entendre plus distinctement sa signification, d'observer qu'on

comprend sous ce nom plusieurs dispositions de l'ame assez différentes. Tantôt il dénote un *Amour* ou une *Affection* d'une vaste étendue pour tous les Etres capables de bonheur ou de misère ; quelquefois une *Disposition* paisible & volontaire de l'ame qui nous porte à desirer le bonheur de certains petits systêmes ou individus : c'est ce qu'on appelle *Amour de la Patrie*, *Amitié*, *Affection paternelle*, telle qu'on la remarque dans les personnes sensées qui sont en état de se gouverner elles-mêmes. Il sert enfin à marquer les différentes espèces de *Passions* particulières, telles que l'*Amour*, la *Pitié*, la *Sympathie*, &c. Nous examinerons ailleurs* plus au long cette distinction entre les mouvemens paisibles de la

*Le *Traité* auquel l'Auteur renvoie, est celui qu'il a donné sur les *Passions*, qui suivra de près celui-ci.

volonté,

volonté, les Affections, les Dispositions & Inclinations naturelles de l'ame, & les différentes Passions qui la jettent dans le trouble & la confusion.

Au reste, quoique toutes les dispositions dont on vient de parler, forment ce qu'on appelle un caractère *Bienfaisant*, elles ne laissent pas d'être très-différentes par leur nature, & d'avoir par conséquent différens degrés de *Beauté morale*. La première est sans contredit la plus estimable & la plus excellente : c'est peut-être la seule Perfection morale de quelques Génies supérieurs ; aussi une personne nous paroît-elle plus ou moins aimable, selon que cette inclination influe plus ou moins sur son esprit, non-seulement pour modérer & restreindre ses appetits inférieurs, mais encore pour surmonter ou contrebalancer ses passions les plus honnêtes. La seconde

espèce de *Bienveillance* est beaucoup plus aimable que la troisième, lorsqu'elle est assez forte pour influencer sur notre conduite. La troisième, quoique d'une dignité morale beaucoup inférieure, ne laisse pas d'avoir sa Beauté, lorsqu'elle n'est point opposée à ces principes les plus nobles. Dans ces cas-là même, quoi qu'elle ne justifie point les actions, qui sont réellement nuisibles aux plus grands systèmes, elle en diminue au moins considérablement la difformité morale. C'est ce qu'on éprouve, lorsqu'une personne a commis quelque action préjudiciable à la Société par un principe d'Amitié, d'Affection paternelle ou de Pitié.

La Bienveillance n'exclut point l'Amour-propre.

VII. Il est encore à propos d'observer que tout Agent moral peut se regarder à

juste titre comme une partie de ce *Système raisonnable*, qui peut être utile au Tout, & participer comme tel à la *Bienveillance* qu'il a pour tous les hommes en général. On peut même voir, comme on l'a dit plus haut, que la conservation du *Système général* dépend du soin innocent que chaque individu prend de lui-même ; d'où il suit que toute action qui cause plus de *Mal* à l'*Agent*, que de *Bien* aux autres, quoi qu'elle puisse marquer la force de quelque attachement particulier, ou la disposition vertueuse de l'*Agent*, a cependant pour principe la fautive opinion où l'on a été qu'elle contribuoit au *Bien public* ; de sorte que tout homme qui raisonne juste, & qui considère le Tout, n'y fera jamais porté par la simple *Bienveillance*, quelque forte qu'elle puisse être, & ne la conseillera jamais à qui que ce

soit , quoique convaincu que le dommage qu'une bonne action cause à l'*Agent* , dénote une disposition vertueuse très forte. Bien plus , si l'on proposoit quelque *Bien* à la poursuite d'un *Agent* , & qu'il se présentât un Concurrent qui l'égalât à tous égards , la *Bienveillance* la plus étendue ne devoit jamais engager un homme sage à le préférer à soi-même, lorsqu'aucun motif de reconnoissance , ou telle autre circonstance semblable , ne l'oblige point de céder à son Rival. L'homme le plus *Bienfaisant* peut sans contredit se traiter soi-même comme un tiers , qui ayant autant de mérite qu'un autre , aspireroit à la même chose. Comme dans ce cas la préférence qu'il donneroit à l'un , à l'exclusion de l'autre , ne prouveroit pas en lui une diminution de *Bienveillance* ; il peut de même se préférer à un concurrent

d'un mérite égal au sien , fans qu'on doive le taxer d'être moins Bienveillant, que de coutume.

Toutes les fois que l'égard que j'ai pour moi-même contribue autant au bien du *Tout*, que celui que j'ai pour un autre; ou que le *mal* que je reçois, égale le *bien* qui revient à un second : quoiqu'en agissant en pareil cas pour l'avantage de celui-ci, je donne des marques réelles de *Bienveillance*, cependant en me comportant d'une manière opposée par rapport à moi-même, je ne témoigne aucune mauvaise disposition, ni aucun défaut de *Bonne volonté*, puisque dans l'un & l'autre cas, l'importance du Bien qui revient au *Tout*, est exactement le même. Au reste, ce que je dis ici, n'exclut point la nécessité de la Libéralité ou des Dons gratuits, quoique dans

ces fortes d'occasions le Bienfaiteur perd ce que l'autre reçoit, puisque dans chaque cas donné, la somme du Bien qui tourne au profit de chaque personne, est en Raison composée de la quantité du Bien même, & du besoin de la personne que l'on gratifie; d'où il suit, qu'un Don peut ajouter beaucoup plus au bonheur de celui qui reçoit, qu'il n'ôte à la félicité de celui qui donne; & que les présens les plus utiles & les plus précieux sont ceux, qu'un Riche fait à un Indigent. Les présens entre égaux ne sont cependant point inutiles, parce qu'ils augmentent le bonheur de celui qui donne & de celui qui reçoit, en tant qu'ils témoignent un amour réciproque: mais ceux que les Pauvres font aux Riches, sont une vraie folie, à moins qu'ils ne servent à témoigner leur reconnoissance; car dans

ce cas ils deviennent une source de joie pour l'Auteur du présent, & pour celui à qui il s'adresse, puisque ces marques de Gratitude ne plaisent pas moins au Riche qui a de l'humanité, qu'elles donnent de plaisir au Pauvre, qui s'apperçoit qu'il les a pour agréables.

De même, lorsqu'une Action cause plus de mal à l'Agent, que de bien au Public, elle ne laisse pas de marquer une Disposition vraiment louable & vertueuse dans celui qui l'a faite, quoiqu'il soit évident, qu'il n'a agi que par une fausse idée de son devoir : mais si le mal qui en revient à l'Agent est si grand, qu'il le mette hors d'état de contribuer dans un autre tems au Bien public d'une manière plus efficace qu'il ne l'a fait par cette action, quoiqu'elle parte d'un principe vertueux, elle peut être mauvaise, en ce

qu'elle prouve qu'il a négligé un plus grand bien pour un moindre.

Comment la Bienveillance est affectée par les qualités de son objet.

VIII. Les *Qualités morales* des objets n'altèrent la Beauté ou la Différence morale des actions, qu'autant qu'elles augmentent ou diminuent la *Bienveillance* de l'action, ou le Bien qui doit en revenir au Public. La *Bienveillance*, par exemple, qu'on a pour des personnes d'un très mauvais caractère, peut être aussi louable qu'aucune autre, & même surpasser celle qu'on pourroit avoir pour des Sujets d'un mérite fort distingué, parce qu'elle doit avoir une étendue capable de surmonter le plus grand des obstacles, je veux dire, le Mal moral qu'on remarque dans l'objet. De-là vient que l'Amour pour un ennemi

injuste est regardé comme la plus éminente de toutes les vertus. Lors cependant que la *Bienveillance* qu'on a pour les méchans ne sert qu'à les affermir dans leurs mauvaises inclinations, ou les mettre en état de faire plus de mal, cette circonstance diminue & détruit la *Beauté* de l'action, elle la rend même mauvaise, en ce qu'elle marque un mépris pour le bonheur des personnes qui valent mieux qu'eux; car nôtre *Bienveillance* pour elles peut être plus avantageuse au Bien public, que celle que nous accordons à ceux qui nous plaisent. Ce cas excepté, il est certain, que cette sorte de *Bienveillance* renferme autant de *Beauté morale*, qu'aucune autre, pourvû cependant qu'elle ne diminue point celle, que nous devons avoir pour des sujets plus estimables.

Qualités qui déterminent notre choix.

Lorsqu'il s'agit de comparer les *Qualités morales* des actions, pour pouvoir choisir entre plusieurs actions proposées celle dont l'*Excellence morale* est la plus grande, le *Sentiment moral* que nous avons de la *Vertu*, nous fait connoître, que quand les degrés de bonheur que l'action doit procurer sont égaux, la *Vertu* est proportionnée au nombre des personnes, qui doivent y participer, (la *Dignité* ou l'*importance morale* des Sujets peut ici compenser le nombre) & que lorsque les *nombres* sont égaux, la *Vertu* est comme la quantité du Bonheur, ou Bien naturel, ou en Raïson composée de la quantité de Bien, & du nombre des personnes qui s'en ressentent. De même le *Mal*, ou le *Vice moral*, est comme le degré de misère, & le nombre de ceux qui souffrent. Sur

ce principe , la meilleure action est celle , qui procure un plus grand bonheur à un plus grand nombre de personnes , comme réciproquement celle-là est la plus mauvaise , qui cause le plus de misère.

Comment les conséquences affectent la Moralité des Actions.

Lors aussi que les conséquences des actions sont d'une nature mixte , c'est-à-dire , partie avantageuses & partie nuisibles , l'action est bonne , quand ses bons effets l'emportent sur les mauvais ; comme au contraire elle est mauvaise , lorsqu'elle produit des effets opposés. Dans l'un & l'autre cas , le nombre peut être compensé par l'importance morale des Caractères ou la *Dignité* des personnes , ainsi que par les degrés de bonheur , ou de misère. Car il peut y avoir du mal à

procurer à plusieurs personnes un Bien infiniment plus médiocre , que le Mal qu'on cause à un petit nombre d'autres : de même que le *Bien immense* qu'on fait à celles-ci , peut l'emporter sur le *Mal léger* que l'on cause à celles-là.

Les *Conséquences* qui affectent la Moralité des Actions , sont les effets directs & naturels , non-seulement des Actions mêmes , mais aussi de tous les *Evenemens* , qui ne fussent point arrivés dans d'autres circonstances. Car plusieurs Actions qui n'ont aucun mauvais effet immédiat & naturel , ou même qui en produisent actuellement un bon , peuvent être fort mauvaises , si un homme prévoit , qu'en cas qu'il se détermine à ces fortes d'actions , les mauvaises suites qu'aura vraisemblablement la folie des autres , l'emporteront sur le *Bien* qui en résultera , ou sur

l'inconvénient qui pourroit naître de leur omission. Dans ces sortes d'occasions, on doit supputer la Moralité de part & d'autre. Lorsque je prévois, par exemple, que par l'erreur ou la corruption des autres, mon action doit vraisemblablement occasionner une infinité de mauvaises dans des cas tout-à-fait différens, ou qu'étant bonne en elle-même, elle peut porter les hommes à en faire de très-méchantes, en conséquence de quelque fausse notion de leur Droit : chacune de ces considérations suffit pour rendre une action mauvaise, toutes les fois que les maux qu'elle doit vraisemblablement produire, l'emportent sur ceux que j'eusse causé en l'omettant.

De-là vient que la plûpart des Loix défendent certaines actions en général, quoiqu'elles puissent avoir leur utilité

dans quelques cas particuliers , parce que , vû les méprises dans lesquelles les hommes ne manqueroient pas vraisemblablement de tomber , la permission générale qu'elles accorderoient à ce fujet , feroit infiniment plus préjudiciable qu'une défense générale. Ce font là les bornes les plus justes qu'on ait pû assigner entre les bonnes & les mauvaises actions. Dans ces fortes de cas , il est de nôtre devoir d'obéir à la Loi généralement la plus utile ; ou si dans quelques occasions importantes l'infraction de la Loi a des suites moins fâcheuses que l'obéissance que nous lui rendrions , nous devons nous résoudre à supporter avec patience les peines que la Loi a imposées pour le bien public , quoiqu'une pareille défobéissance n'ait rien de criminel en elle-même.

IX. J'observerai ici, que quoique toute

inclination bienfaisante considérée par abstraction, soit approuvée du Sentiment moral, il ne s'ensuit pas que toutes les Affections ou Passions qui tendent au bien d'autrui, soient également louables ou vertueuses. Nos Affections, soit qu'elles ne regardent que nous, ou qu'elles aient le Public pour objet, sont manifestement distinctes de nos Passions. *L'Amour propre*, par exemple, est absolument différent de la *Faim*, de la *Soif*, de l'*Ambition*, de la *Convoitise* ou de la *Colère*; & la *Bienveillance* de la *Pitié*, de l'*Amour passionné*, de la *Tendresse paternelle* ou de l'*Amitié*. Au reste, toute Affection qui ne nuit à personne, est estimée vertueuse & louable, mais moins cependant que la simple *Bienveillance*. De même la bonne volonté qu'on a pour un système borné, est préférable à un attachement plus passionné :

néanmoins une Bienveillance plus étendue est infiniment plus belle & plus vertueuse ; & la plus haute perfection de la Vertu consiste dans une Bienveillance universelle pour tous les Êtres capables de Sentiment. De-là vient que nous blâmons tous les attachemens particuliers qui se trouvent incompatibles avec l'intérêt des grandes sociétés , parce qu'ils marquent quelque défaut dans ce principe plus noble qui met le comble à la Vertu*.

En quoi consiste la Vertu de la Bienveillance particulière.

X. Ces observations peuvent servir à nous faire distinguer les actions que le *Sentiment moral* nous fait regarder comme les plus vertueuses , & par conséquent comme les

* Voyez l'Essai sur les Passions, Section II. Art. 3. & les Éclaircissemens, Sect. VI. Art. 4.

plus dignes de nôtre choix. Ce sont celles qui contribuent le plus universellement au plus grand bien de tous les Êtres raisonnables auxquels notre affection peut s'étendre. Toute *Bienveillance*, fût elle partielle & bornée à un seul Être, est louable, quand elle n'est point incompatible avec le Bien du *Tout* : mais c'est une vertu d'un mérite bien mince, à moins que nôtre *Bienveillance* ne soit plutôt limitée par impuissance, que par un défaut d'Amour pour le *Tout*. Tout attachement particulier à un Parti, à une Secte, à une Faction, n'a qu'une espèce de Beauté imparfaite, lors même que le Bien du *Tout* exige un attachement singulier plus étroit, comme en fait d'Affectation naturelle, ou d'Amitié vertueuse : on en excepte cependant le cas, où certaines parties sont si nécessairement utiles au *Tout*,

que la *Bienveillance* universelle même nous oblige de travailler à leurs intérêts avec un soin & une affection toute particulière. C'est ainsi que la *Bienveillance universelle* nous porte à embrasser avec plus d'ardeur les intérêts d'une personne noble & généreuse, que la Fortune a placée dans un poste élevé, ou d'une Société, dont la Constitution ne tend qu'au Bien général. De même un homme qui se connoît en Architecture, ne pouvant soutenir la dépense d'un bâtiment complet & régulier, aime mieux s'en tenir à une décoration, qu'il peut conserver uniformément dans le Tout, que de s'attacher à embellir une partie aux dépens des autres. Il rejettera même toute profusion d'ornemens dans une partie, qui n'a aucune proportion avec le Tout, à moins que cette partie ne soit une des principales de

l'édifice, comme une façade, ou une entrée principale, dont la décoration embellit beaucoup plus l'édifice, que ne le feroit celle de toute autre partie.

Cette Constitution de nôtre sentiment, par laquelle la *Beauté morale* des Actions ou des Dispositions augmente à proportion des personnes qui en ressentent les bons effets, & qui empêche, que les actions qui émanent des attachemens naturels les plus étroits, tels que ceux qui se forment entre les deux Sexes, ou qui nous affectionnent à nos Descendans, ne paroissent aussi vertueuses, que celles d'une bonté égale, qui ont pour objet des personnes qui nous font moins attachées, n'a été préférée par l'Auteur de la Nature, que parce que » Les Affec-
» tions les plus limités opèrent beaucoup
» moins de bien, par cette raison qu'elles

» influent sur un plus petit nombre de per-
 » sonnes ; au lieu qu'une Bienveillance
 » plus étendueë , quand elle est jointe au
 » pouvoir , n'a point de bornes dans ses
 » bons effets , & ne produit jamais aucun
 » mal ; ce qu'on ne peut pas dire des
 » Passions particulieres. Aussi n'a-t-elle
 » été renduë plus aimable à nôtre *Senti-*
 » *ment* , qu'afin de nous engager à la cul-
 » tiver & à la fortifier , même à la préférer
 » aux Passions les plus affectueuses , lorf-
 » qu'elles sont opposées à un plus grand
 » bien. α

Dispositions & Capacités morales.

X. Cette première idée de la *Bonté*
morale des actions peut en fournir une
 autre de la *Bonté morale* des dispositions
naturelles ou *acquises* , qui nous portent à
 faire du bien aux autres , ou qu'on suppose

être destinées , acquises ou cultivées pour cet effet , ou qui marquent la bonté de notre tempérament , & qui l'accompagnent pour l'ordinaire. De-là vient que ces Dispositions , lorsqu'elles n'ont rien de contraire à nos opinions , nous font estimer davantage ceux qui les possèdent ; au lieu qu'elles nous les rendent infiniment haïssables , lorsque nous les croyons employées à nuire au Public. Telles sont un jugement pénétrant , une belle mémoire , une imagination vive , la patience à supporter le travail , la douleur , la faim & les veilles , le mépris des richesses & de la mort. Ces Dispositions méritent à plus juste titre le nom de *Dispositions naturelles* , que celui de *Qualités morales* ; & nous paroïssons avoir pour elle un goût naturel tout-à-fait distinct de l'Approbation morale que nous leur

donnons : mais lorsqu'on en fait un mauvais usage , nous en haïssons davantage ceux en qui elles éclatent.

*Manière d'apprécier la Moralité des Actions
selon le Sentiment qu'on en a.*

XI. Pour avoir une Règle générale , qui serve à apprécier au juste la Moralité des actions avec toutes leurs circonstances , quand il s'agit de juger des nôtres , ou de celles d'autrui , il faut observer les Propositions , ou les Axiomes qui suivent.

1°. L'importance Morale de quelque Agent que ce soit , ou la quantité de bien qu'il procure au public , est en Raïson composée de sa *Bienveillance* & de sa *Capacité*. Car il est évident , que ses bons offices dépendent de toutes deux conjointement. De même la quantité de Bien

particulier que chaque Agent se procure à lui-même, est en Raïson composée de ses *intérêts* & de son *habileté*. Je ne parle ici que des biens extérieurs de ce monde, que nous ne recherchons que par des motifs intéressés. A l'égard des biens intérieurs de l'Esprit, on les obtient beaucoup plus efficacement par la pratique des autres Affections, que par l'exercice de celles, auxquelles on donne le nom d'*intéressées*, sans en excepter celles qui nous portent à préférer l'avantage du prochain au nôtre.

2^e. A l'égard des Vertus de différens Agents, lorsque les talens sont égaux, la valeur du bien public est proportionnée à la bonté du tempérament, ou à la Bienveillance; & dans les cas où les tempéramens sont égaux, la Quantité du bien est comme les talens.

3°. La Vertu ou la Bonté du tempérament est donc précisément comme l'importance du Bien, lorsque les autres circonstances sont égales, & en raison inverse comme les Talens; c'est-à-dire, que la Vertu diminue dans chaque degré donné de Bien, à proportion de l'étenduë des Talens.

4°. Mais comme les suites naturelles de nos actions varient à l'infini; que les unes nous sont avantageuses & nuisibles au Public, d'autres nuisibles à nous-mêmes & favorables au Public, ou utiles à nous & aux autres, ou préjudiciables à tous deux; il s'ensuit, que la *Bienveillance* seule n'est pas toujours le principe des bonnes actions, ni la *Malice* seule la source du mal; (il est même rare de trouver des gens malicieux de propos délibéré) & que dans la plupart des actions on doit regarder

l'Amour propre comme une autre Puissance, qui concourt quelquefois avec la *Bienveillance*, lorsque nous sommes animés par nôtre propre intérêt ou par celui du Public, & qui lui résiste aussi quelquefois, lorsque la bonne action est difficile & pénible à exécuter, ou qu'elle a des suites fâcheuses pour l'Agent.

Nous examinerons plus à fond * ces *Motifs intéressés* : il suffit pour le présent de les désigner par le nom d'*intérêt*. Je dis donc, que lorsque celui-ci concourt avec la *Bienveillance* à quelque action susceptible d'augmentation ou de diminution, il doit produire infiniment plus de bien, que la *Bienveillance* seule, quoique secondée des mêmes talens. D'où il suit, que lorsque le degré de

* Voyez Sect. V.

Bien qui résulte d'une action faite en partie pour l'utilité de l'Agent , n'est qu'égal au degré de *Bien* produit par l'action d'un autre Agent , sur qui la *Bienveillance* a influé , la première est moins vertueuse , que la seconde , & que dans ce cas , il faut déduire l'intérêt , pour trouver le véritable effet de la *Bienveillance* ou de la *Vertu*. De même lorsque l'intérêt s'oppose à la *Bienveillance* , & que celle-ci vient néanmoins à bout de le surmonter , il faut l'ajouter au degré de *Bien* , pour augmenter la vertu de l'action , ou la force de la *Bienveillance*. J'appelle *intérêt* dans ce dernier cas , l'avantage que l'Agent eut pû trouver à ne point agir : c'est un *Motif négatif* , qui étant retranché , n'en laisse qu'un *positif*.

*L'Intention & la Prévoyance affectent
les Actions.*

Il faut observer ici , que l'avantage qu'on retire fortuitement ou naturellement d'une action, sans l'avoir prévu, n'influe aucunement sur sa *Moralité*, & ne la rend pas moins louable; de même que la *Difficulté*, ou le *Mal* auquel on ne s'est point attendu, ne rend point une bonne action plus vertueuse, puisque dans ces sortes de cas, l'Amour propre ne seconde ni ne traverse la *Bienveillance*. Je dis plus, l'intérêt n'affoiblit celle-ci, que dans le cas où l'on n'eût point entrepris l'action, ni procuré autant de bien, sans ce motif intéressé; & il ne diminue le *Vice* d'une mauvaise action, que dans celui où l'on ne l'eût point commise, ni occasionné le mal, sans le motif dont on vient de parler.

Le sixième Axiome ne regarde que les signes extérieurs par lesquels les hommes peuvent juger des actions de leurs semblables , dans l'impossibilité où ils sont de pénétrer ce qui se passe dans leurs cœurs ; car il peut souvent arriver qu'ils ayent assez de *Bienveillance* pour surmonter quelque difficulté que ce soit, & que cependant ils soient assez heureux , pour n'en rencontrer aucune. Dans ce cas, il est certain que l'Agent n'a pas moins de Vertu , quoiqu'il soit dans l'impossibilité d'en donner des preuves à ceux avec lesquels il est lié , que s'il avoit en effet surmonté les obstacles , qui ont traversé ses bonnes Actions. Ceci doit avoir lieu , même à l'égard de la Divinité , à qui rien n'est difficile.

En quoi consiste la Perfection de la Vertu.

Puis donc que lorsqu'il s'agit de juger de la bonté du Tempérament de quelque Agent que ce soit, ses Talens doivent entrer en ligne de compte, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, & que personne ne peut agir au-delà de ses talens, il s'ensuit, que la perfection de la Vertu, consiste à faire du *Bien* proportionnellement à ces mêmes Talens, & à agir de toutes nos forces pour le *Bien* public; & que dans ce cas la perfection de la Vertu est comme l'*Unité*. C'est-là l'unique source de cet orgueil, qui a fait avancer aux Stoïciens, » Que nous pouvons nous rendre semblables aux Dieux, » en menant une vie innocente, & en recherchant la Vertu de tout notre pouvoir. « Car, suivant leur principe, » Si la capacité est infinie, & que le *Bien*

» qu'elle produit ne le soit point, la Vertu
 » n'est qu'imparfaite, & le Quotient ne
 » peut jamais surpasser l'Unité.

Manière d'apprécier le Mal moral.

XII. De même le degré de méchanceté de chaque Tempérament est précisément comme la quantité du mal produit, & en raison inverse comme les talens. Il est rare cependant que les Actions vicieuses aient pour principe une intention absoluë de mal-faire, ou une malice délibérée : elles ne sont ordinairement occasionnées que par une colére subite, par l'Amour propre, par quelque Passion ou Appétit intéressé, par des Attachemens ou des Affections particulières.

Il peut cependant arriver que les mêmes motifs intéressés qui coopèrent ou qui s'opposent à la bonté du Tempérament;

coopèrent ou s'opposent de même à sa méchanceté. Ils diminuent le mal moral dans le premier cas, & prouvent dans le second une méchanceté de Tempérament d'autant plus grande, qu'elle a été capable de surmonter ces motifs intéressés.

De l'Intention & de la Prévoyance.

Il est à propos d'observer qu'on regarde non - seulement l'innocence comme l'appanage de tous les mortels, mais qu'on les suppose naturellement portés au Bien public * ; de sorte que le simple défaut de ce desir suffit pour faire regarder un Agent comme méchant. Il n'est pas même nécessaire pour rendre une action mauvaise, qu'on ait une intention directe de nuire au Public ; il suffit que cette action parte d'Amour propre, d'un mépris absolu du

* Voyez le Traité IV. § 6.

bonheur des autres, ou d'une insensibilité pour leur misère qu'on prévoie actuellement, ou qu'on a lieu de présumer.

Il faut cependant avouer que ce *Mal public*, que je n'ai pû ni prévoir, ni présumer devoir suivre de mon action, ne sçauroit la rendre criminelle ou odieuse, quoique j'eusse pû le prévoir en examinant sérieusement mes propres actions, parce que ces dernières ne prouvent formellement ni *Malice* ni défaut de *Bienveillance*: mais cela n'empêche point que la négligence que j'ai apportée à examiner les suites de mon action, ne marque un défaut de ce degré de bonne volonté qui constitue la bonté du caractère. D'où il suit que ma faute consiste proprement dans cette négligence, plutôt que dans l'Action qui est la suite de ma *bonne intention*. Cependant comme les Loix humaines

humaines ne peuvent découvrir l'*intention* ou la connoissance secrete de l'*Agent*, elles doivent juger en général de l'action même, & supposer qu'en la faisant, nous avons eu toute la connoissance que nous sommes obligés d'acquérir.

Il est encore certain que tout bon effet que je n'ai ni prévû, ni eu intention de produire, ne sçauroit rendre mon action moralement vertueuse, quoique les Loix humaines, qui ne peuvent pénétrer les intentions des hommes, ni découvrir leurs desseins cachés, récompensent avec justice les actions qui tendent au bien public, quoique l'*Agent* ne les ait faites que par des motifs intéressés, & n'y ait été porté par aucune disposition vertueuse.

Les *Crimes d'ignorance*, lorsque celle-ci est vincible & coupable, eu égard aux suites naturelles de l'action, différent de ceux

de malice , ou qui ont été commis avec une intention directement mauvaife , en ce que par la négligence qui a précédé , les premiers marquent un défaut de Bienveillance ou d'Affectiion , & les derniers des Affectiions directement mauvaifes , qui font infiniment plus odieufes.

La Moralité eft tout - à - fait diftinéte de l'intérêt.

XIII. Il fuit des raifonnemens précédens , » Que le Sentiment que nous » avons de la Bonté ou de la Beauté morale des Actions , eft tout-à-fait diftinéte » de l'avantage qui nous en revient. « Car fi l'approbation que nous leur donnons n'avoit d'autre principe que l'intérêt , nous ne ferions aucun cas de l'habileté de l'Agent , lorsqu'elles ne nous regardent

point personnellement, & nous ne les estimions qu'à proportion du bien qu'elles nous procurent. La *Capacité* ne sert qu'à marquer le degré de Bienveillance, ce qui prouve, que celle-ci est nécessairement aimable. Qui jamais a préféré une métairie inculte ou une maison incommode, sur ce qu'on lui a dit que le Fermier l'a augmentée autant qu'il l'a pû, à un logis dans lequel on trouve toutes les commodités imaginables? Cependant malgré le Sentiment que nous avons des actions qui n'ont qu'une utilité médiocre, rien ne seroit plus capable d'augmenter la beauté de ces choses, que d'alléguer,
» Que c'est tout ce que la médiocrité de
» l'Agent a pû faire pour le Public, ou
» pour son ami. «

De la Moralité des Caractères.

XIV. La *Beauté morale* des Caractères naît de leurs actions, ou du desir sincère qu'on remarque en eux de contribuer au bien public selon leur pouvoir; & nous en jugeons par leurs dispositions fixes, non point par les faillies particulières de quelques Passions auxquelles l'Amitié n'a nulle part, quoique celles-ci affoiblissent la *Beauté* des bons Caractères, de même que les mouvemens des affections bienfaisantes diminuent la laideur des mauvais. La vertu des Caractères ne consiste donc point dans quelques mouvemens accidentels de compassion, d'affection naturelle, ou de gratitude, mais dans une humanité constante, ou dans un desir sincère de procurer le bien de tous ceux dont nous pouvons avoir connoissance, dans des actes

uniformes de *Bienveillance*, ou dans la recherche exacte des moyens qui peuvent nous mettre à portée de favoriser leurs intérêts. Il est vrai que tout mouvement affectueux a quelque chose d'estimable; mais cela n'empêche point que nous ne dénommions le Caractère du principe qui domine.

L'Instinct peut être une source de vertu.

XV. Plusieurs ont peine à convenir; que la Vertu puisse avoir pour principe les Passions, les Instincts ou les Affections de toute espèce. Il est vrai, que les Passions douces & particulières n'ont qu'un degré de bonté subalterne, lors même qu'elles ne sont point opposées au Bien général. Quant aux *Déterminations* plus douces de la volonté, quelle qu'en soit l'étendue, ou aux Affections fortes, mais

tranquilles , ou à la Bienveillance , on peut en attendre de meilleurs effets. Ces dernières peuvent être auffi fort enracinées dans notre ame , & nous pouvons y être auffi naturellement difpofés , qu'aux Paſſions particulières. On dira , » Que la » Vertu ne doit avoir d'autre principe , » que la Raifon « ; comme fi la Raifon , ou la connoiffance d'une propoſition vraie , pouvoit jamais nous mettre en action , lorsqu'il ne s'offre ni fin ni but auquel nous foyons portés par defir ou par inclination.* Voyez fur ce fujet le Traité IV^e de l'Effai fur les Paſſions , Sect. I. & II.

* Les Auteurs de ce Sentiment devroient ſe ſouvenir de la Doctrine ordinaire des Ecoles , ou la mieux réfuter. Elle enſeigne , que le *πραΐσις* ſi néceſſaire dans les Actions vertueuſes eſt l'*ὄρεξις βελυτικῆ* ; & que la Vertu a non-ſeulement beſoin du *λογὸν ἀληθῆ* , mais encore de l'*ὄρεξις ὀρθῆν*. Ceux qui nient que les Affections , ou les mouvemens de la volonté ſoient les ſources

La dernière fin de l'homme, si l'on en croit la plûpart des Moralistes, n'est autre que son propre bonheur. Cependant il le recherche par instinct. Pourquoi donc un autre instinct pour le Public, ou pour le bien d'autrui, ne seroit-il pas un principe aussi capable de nous porter à la Vertu, que celui qui nous fait rechercher nôtre bonheur personnel ? Il est certain

propres de la vertu la plus éminente, sont forcés malgré eux de reconnoître dans les hommes éminemment vertueux, & même dans la Divinité, une disposition fixe & volontaire, ou une détermination constante, ou un desir d'agir conformément à la raison, ou une Affection décidée pour certaines manières d'agir. Or un adversaire de mauvaise humeur ne manquera point d'appeller ceci un Instinct, une Disposition essentielle ou naturelle de la volonté, une Détermination affectueuse vers l'objet sublime que l'entendement lui présente. Voyez Aristote, *Magn. Moral. lib. 1. c. 18. 35. & lib. 2. c. 7. & 8.* ainsi que dans plusieurs autres endroits.

qu'au lieu que nous regardons les actions intéressées des autres tout au plus avec indifférence, nous trouvons quelque chose d'aimable dans celles qui partent d'une Passion ou d'une Affection bienfaisante pour autrui, lorsqu'elles sont conduites avec prudence & avec succès, sans préjudicier au bien public. On dira peut-être, « Que les actions qui naissent de l'instinct, ne sont point l'effet de la prudence & du choix » ; mais cette objection a également lieu à l'égard de celles qui n'ont d'autre principe que l'Amour propre, puisque nous n'avons pas moins besoin de notre raison, pour procurer le bien public, que le nôtre propre. Ainsi, comme c'est par instinct, ou par une *Détermination* antérieure à la raison que nous recherchons nôtre propre bien, ou celui du Public, comme

nôtre fin, nous avons également besoin de prudence & de choix dans l'emploi des moyens qui peuvent contribuer à tous les deux. Je ne vois aucun inconvenient à supposer, » Que les hommes sont naturellement disposés à la Vertu, & ne restent dans l'indifférence que jusqu'à ce que quelque motif intéressé les invite à la pratiquer. « Il est certain que rien ne seroit plus capable de faire aimer le Genre humain & son Auteur à un homme de bien, & de le porter à employer sa raison, à imaginer & établir des *Droits*, des *Loix*, des *Constitutions*, à inventer des Arts, & à les pratiquer de la manière la plus propre à satisfaire son inclination bienfaisante, que de supposer une pareille disposition dans tous les hommes. Que s'il faut faire intervenir l'Amour propre pour

prouver que la Vertu n'a rien que de conforme à la raison ; il sera facile de découvrir avec un peu de réflexion, ainsi qu'on le verra dans la suite, que cette Bienveillance fait nôtre plus grand bonheur. Il résulte de-là que nous devons nous résoudre à la cultiver avec tout le soin possible, & à mépriser tout intérêt contraire. Ce n'est pas qu'il suffise pour être véritablement vertueux de rechercher le plaisir qui résulte de la Bienveillance sans aimer nos semblables ; car ce plaisir même n'est fondé que sur la persuasion où nous sommes que l'Amour qui produit nos actions, est absolument désintéressé. Mais l'Amour propre peut nous porter à exciter en nous ces fortes d'Affections bienfaisantes, & à persister dans cet agréable état, quoiqu'il ne

puisse être le seul ou le principal motif des actions que nous estimons vertueuses par un Sentiment moral *.

* C'est en ce sens qu'on doit entendre plusieurs passages de Platon, d'Aristote, de Cicéron, & de plusieurs autres Auteurs anciens, où il est parlé
 » d'un instinct naturel, ou d'une inclination qui
 » porte tous les Êtres à travailler à leur propre
 » conservation, & à atteindre à la plus haute per-
 » fection, comme la source de la Vertu. « On
 convient généralement, que nous avons cet in-
 tinct, & qu'il opère d'abord d'une manière très-
 indéterminée, jusqu'à ce que nous ayons examiné
 notre Constitution & nos différentes facultés. En
 agissant de la sorte, nous trouvons, selon eux,
 les principes naturels de la Vertu, ou les *φυσικὰς*
ἀρετὰς qui sont en nous, & nous les regardons
 comme les plus nobles parties de notre Être :
 tels sont le desir d'augmenter nos connoissances,
 le goût que nous avons pour la Beauté, surtout
 celle de l'espèce morale, nos Affections sociales,
 &c. Nous trouvons avec le secours de la réflexion
 que ces Qualités nous sont naturelles, &
 l'instinct dont on a parlé plus haut, nous porte
 à les perfectionner. On auroit cependant tort de
 conclure de-là, que toutes nos Affections n'ont

L'Héroïsme est de tout état.

Les raisonnemens précédens me fournissent une conséquence capable de combler de joie tous les hommes , même ceux qu'on estime les plus abjects. C'est, » Que » nul état extérieur de la Fortune , nul » désavantage involontaire , ne peuvent » empêcher aucun Mortel d'aspirer à la

d'autre principe que l'Amour propre & ne tendent uniquement qu'à nôtre intérêt personnel. Les Affections défintéressées sont regardées comme faisant naturellement partie de notre Constitution ; on les y découvre à l'aide de la réflexion ; & elles sont indépendantes de notre choix, ainsi que des avantages qui peuvent nous en revenir. Voyez Cicéron , *de Finib. lib. 3. & 5.* Un pareil Sentiment seroit fort opposé à ce que ces grands hommes ont écrit sur l'Amitié , sur l'Amour qu'on doit à sa Nation , & autres semblables sujets. Voyez Aristote , *Magn. Moral. & Nicom. sur l'Amitié* , & Cicéron , *de Finib. lib. 2. & 5.*

« Vertu la plus héroïque ». Car quelque petite que soit la part de bien public, qu'un homme procure, il suffit pour rendre sa Vertu aussi grande qu'elle puisse être, qu'elle soit proportionnée à ses Facultés. Le Souverain, l'homme d'Etat, le Général d'Armée ne sont pas les seuls, qui ayent droit d'aspirer au véritable Héroïsme, quoiqu'ils soient les seuls, dont la réputation intéresse tous les Ages & toutes les Nations. Un Commerçant, honnête homme, qui réunit en lui l'ami généreux, le conseiller prudent & fidèle, le voisin charitable, l'époux tendre, le parent affectionné, le compagnon paisible & amusant, le protecteur zélé du mérite, l'arbitre circonspect des querelles & des débats, le conciliateur de l'union & de la bonne intelligence entre

les personnes de sa connoissance ; nous paroîtra aussi estimable, qu'aucun de ceux dont l'éclat extérieur éblouit les ignorans au point de les leur faire regarder comme les seuls Héros vertueux, si l'on fait attention qu'il s'acquitte de tous les bons offices que son état lui permet de rendre aux autres.



SECTION IV.

*Tous les hommes approuvent les Actions morales
sur ce fondement général.*

Origine de leurs différentes Opinions
touchant les Êtres moraux.

Universalité de ce Sentiment moral.

I. **I**L s'agissoit jusqu'ici de montrer
combien est général ce consente-
ment des hommes sur ce que nous avons
posé pour fondement universel de ce Sen-
timent moral, je veux dire la Bienveil-
lance ; & nous avons observé, que quand
on nous demandoit la raison de l'appro-
bation que nous donnons à une action,
nous alléguions ses avantages pour le Pu-
blic, & non pour celui qui en est l'Auteur ;

mais il y a plus. S'il s'agit de justifier une action censurée, & de repousser le blâme dont on la charge, nous disons généralement pour toute défense, que nous n'avons fait tort à personne, & que notre action a produit plus de bien que de mal. Condamnons-nous quelques traits de la conduite d'un homme ? Nous nous attachons principalement à montrer, qu'elle a été préjudiciable à d'autres, qu'à l'Agent, ou du moins qu'il a peu ménagé leurs intérêts, quoiqu'il eût le moyen de les favoriser, & qu'il y fût obligé, soit par reconnoissance, soit par affection naturelle, ou par quelqu'autre motif désintéressé. S'il nous arrive de reprendre les autres sans avoir aucun égard au rapport de leurs actions avec le Bien public, c'est par un effet de la Bienveillance, qui ne nous permet alors d'ouvrir les yeux
que

que sur le mal que les particuliers en ont souffert*. Personne n'ignore, combien une faute est diminué par cette excuse, « Que le malheureux ne nuit qu'à lui-même, » & combien de fois cette réflexion a changé la haine en pitié. Nous reconnoissons cependant en y regardant de plus près, que presque toutes les actions qui nous portent un préjudice immédiat, & qu'on a coutume de regarder comme innocentes relativement aux autres, nuisent véritablement au bien public en ce qu'elles nous

* Outre cette Approbation ou Estime morale, nous avons un goût naturel immédiat pour certaines facultés & certains talens, aussi bien que pour le bon usage qu'on en fait; & nous méprisons ceux qui en sont privés, ou qui ne les ont point cultivés, lors même que nous ne les croyons d'aucune utilité pour le public: mais c'est-là appercevoir ce qui constitue la grandeur ou la bassesse d'un caractère, plutôt que ce qui en fait la vertu ou le vice.

rendent incapables de remplir les devoirs auxquels nous nous ferions prêtés, & pour lesquels nous avons peut-être du penchant. Tel est le jugement qu'on doit porter de l'intempérance & du luxe.

La Bienveillance, fondement unique de nôtre approbation.

II. Nous observerons encore, qu'on n'approuve jamais une action, que sur l'opinion bien ou mal fondée qu'elle a quelque qualité morale vraiment bonne. Si nous examinons ce que les hommes pensent des actions, nous découvrirons qu'on doit toujours leur approbation au moins à quelque apparence de Bienveillance & de Bonté. Ils peuvent se tromper, en regardant comme favorables au bien public des actions qui lui sont préjudiciables ; ou fixer tellement leur attention

sur quelque effet particulier qui leur paroît bon , qu'un grand nombre de conséquences mauvaises qui l'emportent sur le Bien , leur échappent entièrement. Nôtre raison est sujette à tomber en défaut , en ne nous présentant qu'imparfaitement le but des actions : mais s'il nous arrive d'approuver, c'est toujours quelque apparence de Bienveillance qui nous determine. Il en est du Sentiment moral , comme des autres Sens. La vûe séduisante de quelque avantage apparent peut bien l'incliner , mais non pas suspendre son opération. Il agit au dedans de nous , nous met mal à notre aise , & nous rend mécontents de nôtre propre conduite. Le Sens du goût n'est pas plus véridique , lorsque nous sommes forcés de le choquer par un intérêt qui nous force à prendre un breuvage désagréable.

Faussés Approbations.

Il est donc inutile d'objecter ici, qu'on fait & qu'on approuve tous les jours des actions préjudiciables au bien public : on peut dire dans le même sens, qu'on fait & qu'on approuve tous les jours des actions qui nuisent au bien particulier. Mais comme nous n'inférons point de ces dernières, qu'en les faisant, l'Agent étoit privé d'Amour propre, ou du sentiment de son intérêt ; nous aurions tort de conclure des premières, que ceux qui les ont faites n'avoient point le Sentiment moral, ou l'affection du Bien public. Voici ce qui arrive alors. On se trompe sur le rapport des actions avec le bien public ou particulier ; quelquefois même, dans les agitations d'une Passion violente, on approuve de mauvaises actions, & on en estime comme avantageuses à soi-même,

qui font vraiment pernicieufes. Mais il s'enfuit feulement de-là, que nous pouvons agir quelquefois par un motif plus puiffant que le fentiment du Bien moral, ou que la violence des Paffions eft capable d'aveugler les hommes fur leurs véritables intérêts.

Ainsi, pour prouver que nous n'avons point le Sentiment moral, il faudroit apporter quelques exemples d'actions cruelles & malignes faites fans aucun motif d'intérêt réel ou apparent, & approuvées indépendamment de toute opinion de leur utilité pour le Public, ou de leur Bienveillance pour le particulier. Il feroit néceffaire de citer une contrée, où le meurtre commis de fang-froid, la torture & les autres procédés malfaisans fuflent approuvés, ou du moins regardés avec indifférence, fans qu'on y trouvât d'avantage;

& fans que les Spectateurs désintéressés ressentissent aucune aversion pour ceux qui en feroient les Auteurs. Il faudroit pouvoir enfin nous montrer des hommes chez qui la trahison , l'ingratitude & la cruauté fussent vûes du même œil , que la générosité , l'amitié , la fidélité & l'humanité, & qui n'approuvassent pas plus ces dernières Qualités, que les premières, dans les cas où ils n'auroient rien à craindre de celles que nous appellons mauvaises, & où les effets de celles que nous nommons bonnes , ne les concerneroient point eux-mêmes. Mais quelque vaste que soit cet univers , & quelle que soit la variété dans les Caractères dont il est peuplé , on peut douter avec fondement qu'on trouve jamais , je ne dis pas une Nation , ni même une Société , mais un seul homme , qui regarde avec indifférence toutes les actions,

excepté celles qui ont rapport à ses propres intérêts.

Raisons de la diversité des Mœurs tirées.

III. Il est aisé après ce qu'on vient de dire, de rendre raison de cette diversité de Principes moraux, qu'on remarque chez les différentes Nations, & dans les différens siècles, & qui vient principalement.

Des notions différentes du Bonheur.

1^o. Des différentes opinions qu'on se forme du Bonheur, & des moyens les plus efficaces pour l'obtenir. C'est ainsi que dans un pays où les hommes naissent naturellement courageux, & où la Liberté passe pour le plus grand des biens, & la guerre pour le moindre des maux, toute révolte excitée par la défense des Privilèges est regardée comme un Bien moral, à cause de la Bienveillance qui paroît en

être le motif ; au lieu que le même Sentiment de la Bonté morale de la Bienveillance rend ces mêmes actions odieuses dans un pays , où les hommes ont l'ame plus basse & plus timide , où la guerre civile est censée le plus grand des maux naturels , & la Liberté le moindre des Biens. C'est ainsi qu'à Lacédémone , où le mépris des richesses avoit introduit la négligence pour la sûreté des possessions , & où l'on souhaitoit le bien comme une chose naturellement avantageuse à l'Etat , la jeunesse étoit intrépide & rusée , & le vol si peu odieux , lorsqu'il étoit fait avec dextérité , que la Loi même en accordoit l'impunité.

On remarquera cependant , que dans ces cas & dans tous les autres qui leur ressemblent , nôtre Approbation n'a d'autre principe que la Bienveillance , ou

quelque inclination réelle ou apparente pour le bien public. Car on ne doit pas s'imaginer, qu'indépendamment de toute observation, ce *Sentiment* puisse nous donner des idées des actions complexes, non plus que du Bien ou du Mal qu'elles sont naturellement capables de produire: il nous détermine seulement à approuver la *Bienveillance* par-tout où elle paroît, & à haïr la qualité contraire. De même, sans le secours de la réflexion, de l'instruction ou de l'observation, le *Sentiment* que nous avons de la *Beauté*, ne sçauroit nous donner l'idée des Solides réguliers, des Temples, des Cirques & des Théâtres: il nous porte seulement à aimer & à approuver l'Uniformité & la Variété par-tout où elles se rencontrent. Qu'on lise les préambules des Loix, qui sont regardées comme injustes, ou les

apologies des Coutumes que nos Moralistes condamnent, on trouvera certainement, que les hommes se trompent souvent, en supputant l'excès du bien ou du mal naturel qui résulte de certaines actions; mais toujours est-il vrai de dire, que nous n'approuvons une action, qu'en vûe du bien qu'elle procure aux autres.

*Coutumes barbares rapportées par
les Voyageurs.*

La même raison peut encore servir à refuter les objections qu'on propose contre l'universalité de ce *Sentiment*, & qui sont fondées sur les histoires que rapportent quelques Voyageurs, des cruautés étranges exercées dans certains pays contre les enfans & les vieillards. Si ces fortes d'actions partent d'un principe de colére, elles prouvent seulement, qu'il peut y avoir

d'autres motifs capables de surmonter la Bienveillance lors même qu'elle devoit être la plus forte. Que si elles sont généralement approuvées, & regardées comme innocentes & licites, ce ne peut être certainement, que sous quelque apparence de Bienveillance, sous prétexte, par exemple, de mettre les uns & les autres à couvert des insultes d'un ennemi; de les garantir des infirmités de l'âge, qui paroissent peut être à ces Peuples plus redoutables que la mort; ou de délivrer les citoyens utiles à l'Etat du fardeau de les nourrir & de les soulager. L'amour du plaisir & du repos peut quelquefois l'emporter dans les Agents immédiats sur la reconnoissance que l'on doit à ses parens, ou sur l'Affection naturelle qu'on porte à ses enfans: mais le soin que ces Nations prennent de ceux-ci, malgré les embarras

inseparables de leur éducation , est une preuve plus que suffisante de la tendresse qu'elles ont pour eux ; car je ne crois pas, qu'on doive imaginer chez ces Peuples une Loi assez scrupuleuse pour obliger les parens à élever un certain nombre d'enfans. On voit assez qu'une apparence de Bien public fût le fondement de la Loi aussi injuste que barbare que Licurgue & Solon établirent de tuer tous les enfans qui viendroient au monde avec quelque difformité , pour ne point surcharger l'Etat d'un nombre de citoyens inutiles *.

* Aristote approuve cette déraisonnable Ordonnance de Licurgue dans le viij. Livre de ses Politiques, où il dit : » Quant aux enfans qu'on » doit nourrir ou exposer, il faut faire une Loi » qui défende d'en élever aucun qui soit contre- » fait ou mutilé de ses membres ; & dans les lieux » où cette Loi seroit contraire aux Loix du pays, » il faut limiter le nombre d'enfans que chacun » doit avoir, & faire ensuite blesser les femmes

Un Auteur moderne fort ingénieux * condamne avec beaucoup de raison le goût absurde & monstrueux de ceux qui ont écrit des voyages, & de ceux qui les lisent. Ils passent assez legerement sur ce qui concerne les Affections naturelles, les familles, les associations, les amitiés, les liaisons des Indiens : à peine daignent-ils nous parler de l'horreur qu'ils ont pour la trahison, du zèle & de l'ardeur avec laquelle ils se défendent réciproquement, du mépris qu'ils font de la mort, quand il s'agit de défendre leur patrie ou leur honneur. » Ce sont des traits communs

» avant que les enfans ayent sentiment & vie :
 » car ce seroit un crime horrible de le faire,
 » après qu'ils sont tout-à-fait formés. « Quelle
 ignorance & quelle folie ! Aristote s'éloigne en
 cela des vûes de Platon, qui avoit été beaucoup
 plus sage.

* Milord Shaftsbury, vol. I. pag. 346. & suivantes.

» qui ne méritent pas qu'on forte de
» l'Europe pour s'en instruire ; nous en
» avons tous les jours autant sous les
» yeux. « A quoi ces Auteurs ingénieux
s'attachent-ils donc principalement ? C'est
à exciter de l'horreur & de la surprise
dans ceux qui lisent leurs ouvrages. Le
soin avec lequel les Indiens veillent à la
conservation de leurs femmes, de leurs
ensans ou de leurs proches , n'a rien
d'extraordinaire ; mais un sacrifice hu-
main , une fête célébrée sur le cadavre
d'un Ennemi , sont des objets capables
d'inspirer de l'horreur & de l'admiration
pour la barbarie des Indiens , à des
Nations qui ont oui parler du massacre
de la Saint Barthelemi , de la révolte
d'Irlande , & de ce qui se passe dans
le Tribunal infame de l'Inquisition. Ces
derniers traits excitent dans ceux qui

les lisent une vénération religieuse , tandis qu'ils regardent avec autant d'horreur que de surprise les sacrifices des Indiens , quoiqu'ils partent d'un même principe d'inhumanité & de superstition. Ce qui m'étonne le plus dans ces sortes d'études , c'est la simplicité avec laquelle certaines personnes , qui se croient extrêmement capables d'ailleurs , se rendent garans de ces Mémoires merveilleux qui nous ont été laissés par des Moines, des Capitaines de Vaisseaux & des Pirates , ainsi que des Histoires , des Annales & des Chronologies qui ont passé jusqu'à nous par Tradition ou par le canal des Hiéroglyphes.

Usage de la Raison dans la Morale.

La raison n'a été donnée aux hommes que pour pouvoir juger des suites de leurs actions , & pour les empêcher de suivre

stupidement les premières apparences de bien public. Cependant cette apparence de *Bien* est l'unique objet de leurs recherches. Il est même étrange qu'on regarde généralement les hommes comme raisonnables, vû les opinions ridicules qui ont cours en plusieurs endroits, & qu'on allé- gue les pratiques absurdes auxquelles elles ont donné lieu, comme un argument contre le *Sentiment moral*; au lieu d'attribuer leur mauvaise conduite à la fausseté de leurs jugemens ou de leurs opinions, plutôt qu'à l'irrégularité de ce *Sentiment*. S'il est vrai qu'en ôtant la vie à un vieillard, on rende service au public, & qu'on mette fin aux misères du défunt, je ne vois rien dans cette action qu'on ne puisse justifier. Ce vieillard ne peut-il pas même choisir ce fort dans l'espérance de jouir d'un état plus heureux ? Si un enfant vient au monde

monde si foible & si difforme, qu'il ne doive être d'aucune utilité au Genre humain, & qu'il devienne au contraire un fardeau assez insupportable pour plonger tout l'État dans la misère, il est juste de lui donner la mort. Tout le monde convient de la justice d'une pareille action dans le cas où un Vaisseau court un risque évident de périr dans une tempête, pour être trop chargé. A l'égard du meurtre des enfans dans le cas où l'on en a un nombre suffisant, peut-être le pratique & le permet-on par un motif intéressé: mais j'ai peine à croire qu'il ait jamais passé pour une action louable. Si les pierres, le bois, les métaux sont de véritables divinités, s'ils ont de l'intelligence & de la puissance, & si nous leur sommes redevables de quelques bienfaits; rien n'est plus juste que de les prier & de les

honorer. Si l'Être suprême se plaît au culte des statues, ou des images, ou de quelqu'autre symbole, dont la présence & l'influence soient plus immédiates, il est indubitable que le culte des images n'a rien que de vertueux. Aime-t-il les sacrifices, les mortifications, les cérémonies & les soumissions? Rien n'est plus louable que d'y satisfaire. Le sentiment que nous avons de la Vertu nous conduit pour l'ordinaire d'une manière assez conforme à nos opinions; d'où il résulte que les pratiques absurdes qui ont cours dans le monde, prouvent bien plutôt que les hommes sont déraisonnables, qu'elles ne marquent qu'ils n'ont aucun Sentiment moral de la beauté des actions.

Les Systèmes bornés pervertissent le Sentiment moral.

IV. La seconde cause de la diversité

des Sentimens, n'est autre que la variété des Systèmes auxquels les hommes bornent leur *Bienveillance* par une fausseté de jugement. On a vû ailleurs *, que rien n'est plus beau ni plus raisonnable, que d'avoir une *Bienveillance* plus forte pour les parties moralement bonnes du Genre humain, qui sont utiles au Tout, que pour celles qui lui sont inutiles ou préjudiciables. Cela étant, si les hommes conçoivent une opinion basse & méprisable de quelque corps ou secte que ce soit, s'ils la regardent comme portée à la destruction des parties les plus estimables, ou comme inutile au Genre humain; la *Bienveillance* même les portera à négliger ses intérêts ou à la détruire. Cette seule raison peut exciter les nations qui ont la plus haute idée de la Vertu, à regarder toute

* Part. I. Sect. III. Art. 10.

action contre un ennemi comme juste ;
comme elle engagea les Grecs & les
Romains à réduire ceux qu'ils appel-
loient barbares, sous le joug insupportable
de l'esclavage.

*Rien de plus pernicieux à la Vertu que
les Sectes.*

L'Auteur, dont j'ai parlé plus haut *,
observe avec raison , » Que les Sectes,
» les Partis, les Factions & les Cabales
» qui partagent les grandes Sociétés, doi-
» vent leur origine à l'Esprit républicain ;
» que quelques notions généreuses du bien
» public, certaines inclinations bienfaisan-
» tes, leur donnent d'abord naissance, &
» portent les membres de la même Fac-
» tion ou Cabale à se secourir de toutes

* Milord Shaftsbury, *Essay on Wit and-humour*,
Part. III. Sect. 2. vol. 1. pag. 110.

» leurs forces , fans aucune vûe d'intérêt ;
 » que toutes les contentions des différens
 » Partis , & même les guerres civiles qui
 » s'élevent entr'eux , n'ont d'autre motif
 » que le bien public & l'amour de la so-
 » ciété dans un systême particulier. « Mais
 il est certain que les hommes ont peu
 d'obligation à ceux qui allument & fo-
 mentent souvent par artifice cet Esprit
 de Parti , ou qui les divisent en différentes
 Sectes pour la défense de causes frivoles.
 Les Affociations qui ont pour but un
 commerce innocent , ou l'établissement
 des Manufactures ; les complots qui ne
 tendent qu'à défendre la liberté contre
 les entreprises d'un tyran ; les sociétés
 même dans lesquelles on ne se propose
 d'autre but que l'amusement & le plaisir
 de la conversation , n'ont rien que de bon
 & d'estimable : mais lorsque les hommes

s'infatuent de quelque opinion frivole ; que des personnes artificieuses insinuent dans leur esprit des idées bizarres de faincteté & de religion , par des dogmes & des exercices incapables d'augmenter l'amour qu'on doit à Dieu & au Prochain ; qu'on apprend aux différentes Factions à se regarder les unes les autres comme odieuses, profanes & méprisables , à cause de la différence des dogmes & des opinions , lors mêmes que ces dogmes , vrais ou faux , sont peut-être absolument inutiles au bien public ; lorsque les esprits se passionnent pour ces sottises , & que les hommes commencent à se haïr réciproquement pour des choses qui n'ont rien de mauvais par elles-mêmes , & à aimer les Zélateurs de leur propre Secte pour des qualités qui n'ont rien d'estimable , & seulement à cause de la rage , de la fureur

& de la malice qu'ils témoignent pour les Sectes opposées, (ce que tous les Partis appellent communément du nom de zèle ;) alors il n'est pas étonnant que le *Sentiment moral* s'affoiblisse, & que les notions naturelles que nous avons du *Bien* & du *Mal* s'éteignent presque tout-à-fait, vû que notre admiration, notre amour, notre mépris & notre haine, s'écartent de leurs objets naturels.

Si quelqu'un est assez heureux pour n'avoir jamais entendu parler des dogmes de la plûpart de nos Sectes, ou supposé qu'il en ait connoissance, pour n'en avoir jamais épousé aucune, ou les avoir toutes adoptées également ; il peut se flatter d'avoir une disposition vraiment bonne & naturelle, parce que son caractère n'a jamais été corrompu par de vaines bagatelles, & qu'il n'a conçu ni mauvaise

humeur ni animosité contre aucun homme de leur parti. Si quelques opinions méritent qu'on prenne leur défense, ce sont celles qui nous donnent des idées aimables de la Divinité & de nos semblables : mais on doit s'opposer fortement à celles qui font naître dans notre esprit des scrupules touchant la bonté de la Providence, ou qui nous représentent le genre humain comme méprisable & intéressé, en nous insinuant insensiblement ce principe dénaturé, artificieux & méchant :

» Que les actions les plus généreuses n'ont
 » d'autre source que l'Amour propre. «

Cette Philosophie de quelques-uns de nos Modernes ne tend, comme celle d'Épicure, qu'à nous inspirer du chagrin, des soupçons & de jalousie; ce qui fait un état infiniment plus triste que quelques peines passagères, auxquelles notre bon cœur & notre

crédulité pourroient nous exposer : mais, graces à l'Auteur bienfaisant de nôtre Etre, nous sommes naturellement portés, en dépit de ces opinions, à avoir les uns pour les autres une amitié, une fidélité & une confiance réciproques.

Si nous pouvions entrer en liaison avec les voleurs qui nous donnent des marques du Sentiment moral dans la division équitable & proportionnelle de leur proie, & dans la fidélité qu'ils observent les uns envers les autres, nous reconnoîtrions qu'ils ont des idées morales de leur profession aussi sublimes que s'ils avoient en partage la vraie générosité, le vrai courage, l'honneur réel, & même la vraie probité; qu'ils traitent de lâches, d'intéressés, de fots & de débauchés, ceux que nous appellons honnêtes gens, gens industrieux; & qu'ils prétendent que

les richesses dont ceux-ci font en possession, pourroient être beaucoup mieux distribuées, employées à de meilleurs usages, & appartiendroient beaucoup plus équitablement à de braves gens comme eux, qui ont autant de droit de vivre dans l'opulence que leurs voisins, dont ils ont encore à supporter la haine. Écoutons les discours de nos débauchés de profession, des hommes les plus dissolus : nous verrons quel usage ils ont fait de leur imagination pour pallier leurs vices, & pour leur donner les noms & l'appareil de la liberté, de la générosité & d'un juste ressentiment contre de vils inventeurs de loix artificieuses, qui n'ont eu d'autre but, disent-ils, que d'enchaîner leurs égaux, & de les gêner dans leurs plaisirs.

Il n'y a peut-être aucun homme qui ait persévéré pendant quelque tems dans

le vice fans remords, qui ne se foit fait un fantôme féduifant de Bonté morale, qui ne lui aura pas permis d'appercevoir les suites inhumaines & barbares de fes actions. On ne se dit point groffiérement à foi-même qu'on est un brigand : on ne se familiarife point avec l'idée révoltante de méchant homme. Il s'enfuit donc delà, qu'on se dérobe la turpitude de fes actions par quelque enveloppe qui les rend supportables. Ce que nous appelons avarice, l'Avare le qualifie d'attention circonfpecte au befoin de fa famille & de fes amis. Ce que nous regardons comme fourberie, le Fourbe l'appelle conduite adroite. Ce qui paffe parmi nous pour haine & vengeance, le Vindicatif le nomme juſte ſentiment d'honneur, & défenſe raifonnable de fes droits & de fa réputation.

Ce qui dans la personne de l'ennemi nous paroît meurtre, feu, ravage & désolation, l'Ennemi le traite de courage, d'amour de la patrie, & d'attachement à ses vrais intérêts. Ce que nous traitons de persécution, passe dans l'esprit de l'Enthoufiaste pour zèle de la vérité & du bonheur éternel des hommes que les Hérétiques cherchent à pervertir. On n'agit dans toutes ces occasions que par un faux sentiment de Vertu, une idée de Bienveillance mal entenduë, des vûes partagées & retrécies du bien public, & des moyens de le procurer; en un mot, dans un systême étroit, & fondé sur des conventions ridicules. Ce n'est point la méchanceté pure, le plaisir de voir & de faire des malheureux, qui a produit les crimes dont nos Histoires sont souillées :

c'est communément un fantôme extravagant de quelque vertu mutilée.

*Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultrà, quàm satis est, virtutem si petat ipsam.*

» Que le sage passe pour fou, & l'homme équitable pour injuste, s'ils recherchent la vertu même avec des empressements trop inquiets. α *

Fausses opinions des Loix divines.

V. Le dernier fondement de la diversité des Sentimens naît des fausses opinions que l'on se forme des volontés & des Loix de la Divinité. Nous sommes portés à nous y soumettre par reconnaissance & par le sentiment d'un droit dont nous imaginons la Divinité revêtuë, de disposer selon son bon plaisir de la vie

* Horace, Epit. 6. Liv. 1. vers. 15.

& des biens de ses créatures. Telles sont les opinions qui dans tous les tems ont produit tant d'extravagances, de superstitions, de meurtres & de dévastations. C'est un sentiment de vertu qui a donné lieu à tous ces crimes, dont il est inutile d'apporter des exemples particuliers. Il suffit d'observer qu'ils sont plutôt des preuves de l'existence du Sentiment moral que des objections qu'on puisse lui opposer, puisque ceux qui les ont commis, supposoient dans la Divinité le droit de disposer de ses créatures, & qu'il étoit impossible qu'ils se crussent tenus à quelque reconnoissance envers le Ciel, sans se regarder comme obligés d'obéir à ses ordres. Sans cette idée de reconnoissance l'intérêt eût surmonté le Sentiment moral des actions, auxquelles on se portoit pour le satisfaire.

Quant aux vices dont la source est communément dans l'amour du plaisir, ou qui sont occasionnés par quelque passion violente ; puisque leurs Auteurs ne tardent pas à s'appercevoir de leur malice, & qu'elle se présente quelquefois à eux dans la chaleur même de l'action, il en résulte seulement que le Sentiment moral & la Bienveillance peuvent céder aux sollicitations importunes des autres desirs.

L'Inceste objecté.

VI. Il est à propos avant que de quitter ce sujet, de refuter une des plus fortes objections qu'on ait faites contre ce que nous avons dit dans plusieurs endroits de cet Ouvrage, sçavoir, que ce *Sentiment* est naturel & indépendant de la *Coutume* & de l'*Éducation*. » Elle regarde certaines » actions que des nations entières ont

» euës en averfion du premier coup d'œil ;
 » tandis qu'elles ont passé pour inno-
 » centes & même pour honnêtes chez
 » d'autres. Le meurtre n'est pas plus
 » abhorré des Chrétiens que l'incefte ;
 » même par ceux d'entr'eux qui n'igno-
 » rent pas combien la première de ces
 » actions est préjudiciable au genre hu-
 » main. Or nous convenons que ce qui
 » est naturel à un peuple doit l'être à
 » tous. L'averfion que nous avons pour
 » l'incefte n'est donc point naturelle ;
 » puisqu'en Grèce c'étoit faire une action
 » honnête que d'époufer fa belle-fœur,
 » & qu'en Perse parmi les Mages , c'en
 » étoit une bonne que d'époufer fa mere.
 » Ne peut-on pas conclure delà , dit-on ,
 » que nôtre averfion ou nôtre approbation
 » pour toute action en général, naît de la
 » Coutume & de l'Éducation? α

Après

Il ne fera pas difficile après ce que nous avons dit plus haut, de répondre à ce qu'on nous objecte. Si le Sentiment moral ne nous étoit point naturel, nous ne regarderions l'inceste que comme une action contraire à nos vrais intérêts, & conséquemment nous l'éviterions, & nous ne blâmerions les incestueux que comme nous blâmons un marchand qui se ruine; enforte que l'espece d'aversion que nous aurions supposeroit encore le Sentiment du Bien moral. Il est vrai que la plûpart de ceux qui ont l'inceste en aversion, n'ont jamais réfléchi sur ce que certaines fortes d'incestes ont de contraire au bien public, & n'en connoissent point les suites: mais il faut convenir avec moi que partout où cette action est proscrire, c'est qu'on la conçoit comme criminelle aux yeux de la Divinité, & comme exposant

à sa juste vengeance celui qui s'en rend coupable ; or on convient généralement qu'il n'y a point d'ingratitude plus noire , ni d'extravagance plus outrée , que d'agir contre la volonté d'un Être tout-puissant , à qui l'on a des obligations. On apperçoit donc dans l'inceste quelque qualité moralement mauvaise , & il rentre dans l'ordre général des actions dont le fondement est mauvais , & qui péchent par défaut de Bienveillance. Mais il y a plus , partout où l'on regardera l'inceste comme criminel devant Dieu ; cette action fera opposée d'une autre manière encore à la Bienveillance ; car dès lors on pourra regarder l'incestueux comme un Être qui expose un semblable qui doit lui être cher par les liens du sang , au dernier degré de misère , à la honte , à l'infamie & au châtiment. Quant aux contrées où l'on n'est

point persuadé que la Divinité ait défendu l'inceste, & l'ait en averfion, on peut le regarder comme innocent, s'il n'entraîne après lui aucune fuite facheufe.

De même qu'il arrive que des gens qui ont du goût participent à l'averfion que ceux avec lesquels ils vivent, & avec lesquels ils ont été élevez, ont pour de certains mets, fans en avoir goûté ; il peut arriver de même qu'on ait le Sentiment moral, & qu'on regarde par une foi implicite aux opinions d'autrui, comme moralement mauvaises, des actions en qui on n'apperçoit aucune qualité contraire au bien public ou particulier ; on présume en pareils cas que les autres font plus éclairés. L'éducation produit le même effet que la préfomption. On en reçoit des idées qui donnent lieu à une averfion qui n'est point autorifée par la raifon.

Quoiqu'il en foit, fans le Sentiment moral nous ne pouvons nous prévenir contre une action, qu'en la regardant comme naturellement contraire à nos intérêts.

L'Éducation ne donne point le Sentiment moral.

VII. On s'affurera de l'universalité du Sentiment moral, ou de sa *Priorité* à toute instruction, en observant les enfans, en étudiant leurs sentimens, & se rappelant les contes dont on les berce, auffi-tôt qu'ils font en état d'entendre leur langue. Ils se portent tous avec passion aux objets qui leur présentent de la douceur & de l'humanité; leur aversion pour les gens cruels, avares, intéreffés & traitres, n'est pas moins générale; quelle joie, quel chagrin, quel amour & quelle indignation ne remarquons-nous pas en eux aux

peintures morales qu'on leur fait des actions ; l'effet de ces tableaux est indépendant des notions qu'on a pris la peine de leur donner d'un Dieu, des Loix, d'une vie à venir, & de toutes les opinions qui peuvent leur faire préférer le bien général au bien particulier. Toutes ces choses leur feroient inconnuës, que nous remarquerions en eux les mêmes impressions & avec la même force.



SECTION V.

Autre preuve que nous sommes naturellement disposés à pratiquer la Vertu. On décrit plus au long les différentes espèces de Bienveillance qui sont en nous, aussi bien que les divers autres motifs intéressés qui nous y portent, sçavoir, l'Honneur, la Honte & la Pitié.

Degrez de Bienveillance.

I. **J'**AI taché de prouver ci-dessus que tous les hommes en général se sentent portés à avoir de la Bienveillance, même pour les parties les plus éloignées de leur espèce: mais on ne doit pas s'imaginer pour cela que toutes les affections bienfaisantes soient d'une même nature ou également fortes. On remarque quelques

autres espèces de Bienveillance bien plus étroites & bien plus fortes, lorsque les objets nous touchent de plus près, auxquelles on a donné les noms d'*Affection naturelle*, de *Reconnoissance* & d'*Estime*.

Affection naturelle.

J'ai déjà parlé * de cette espèce d'*Affection naturelle* que les peres ont pour leurs enfans, & je me contenterai d'observer ici qu'elle subsiste, quoique dans un moindre degré, parmi les collatéraux, ainsi qu'on le remarque communement lorsqu'aucune opposition d'intérêt ne produit des actions contraires, ni ne contrebalance la force de cette *Affection naturelle*.

* Sect. II. Art. 9. Par. 2. 3.

Le Mérite ni la Connoissance n'y ont point de part.

Il est bon de remarquer encore que l'*Affection* dont on vient de parler, est entièrement indépendante du *Mérite* & de la *Connoissance*, puisqu'elle est non-seulement antérieure à toute connoissance qui pourroit produire de l'estime, mais qu'elle agit encore dans les cas où cette connoissance devoit nous faire hair des enfans vicieux. Une preuve même que cette *Affection* est naturelle, c'est qu'elle descend toujours des peres aux enfans, & qu'elle ne monte point réciproquement des enfans aux peres. La nature qui paroît quelquefois fort œconome dans ses opérations, a donné aux parens une inclination très-forte pour le bien de leurs enfans, parce que ceux-ci

ne peuvent communément se passer de leur secours ; au lieu qu'elle a laissé à la réflexion & à la reconnoissance le soin de produire des retours d'amour dans les enfans pour leurs bienfaiteurs, qui sont rarement dans le cas d'avoir autant besoin du secours de leur postérité que leurs enfans en ont eu d'eux. Au reste s'il étoit vrai que la *Connoissance* ou le *Mérite* produisissent l'*Affection naturelle* dont nous parlons, elle devroit sûrement être plus forte dans les enfans qui sont engagés de toutes les manières possibles envers leurs parens, par une infinité de bons offices qu'ils en ont reçus ; au lieu qu'on remarque tout le contraire. Bien plus, ce principe ne paroît point borné à l'humanité, mais il s'étend à tous les autres animaux, dans lesquels on ne suppose presqu'aucune idée de mérite, & l'on remarque qu'il ne

subsiste en eux, qu'autant de tems que les besoins de leur jeunesse le demandent. Il seroit même inutile qu'il en fût autrement, puisqu'après qu'ils sont devenus grands, ils sont hors d'état de se ressentir de l'amour de leurs meres. Mais comme il en est tout autrement avec les *Agents raisonnables*, aussi leurs *affections* durent-elles pendant toute leur vie.

Gratitude.

II. Rien n'est plus capable de nous donner une juste idée de l'ordre admirable avec lequel les hommes sont formés, pour s'aimer réciproquement & se rendre mutuellement tous les bons offices qui dépendent d'eux, que de réfléchir sur l'attrait puissant de cette espèce de *Bienveillance*, à laquelle on donne le nom de *Gratitude*. Toute le monde sçait que la

Bienveillance qu'on a pour nous, fait une impression beaucoup plus profonde sur nôtre esprit, excite en nous une reconnaissance ou un amour plus fort envers nôtre Bienfaiteur, que ne le feroit une *Bienveillance égale* pour un tiers *. Or, comme le nombre des hommes qui vivent éloignés les uns des autres est infini, & que chaque individu est hors d'état par lui-même de pouvoir rendre de grands services à un grand nombre de personnes à la fois, la nature a eu soin pour empêcher que nôtre *Bienveillance* ne soit entièrement divisée par la multiplicité des objets qui nous sont également recommandables par leur vertu; ou ne devienne inutile en s'étendant à une infinité de personnes, dont nous ne pouvons ni comprendre ni favoriser les intérêts à cause

* Voyez ci-dessus Sect. II. Art. 6. §. 3.

du peu de commerce que nous avons avec eux ; de disposer les choses de façon, que comme nôtre attention est beaucoup plus reveillée par les bons offices que nous ou nos amis recevons, ils excitent de même en nous un Sentiment d'approbation & une *Bienveillance* beaucoup plus forte envers ceux qui en font les auteurs. C'est-là ce qu'on appelle *Gratitude*, & c'est elle qui est le fondement des associations que nous formons pour les différentes espèces d'affaires & des bons offices que nous nous rendons réciproquement les uns aux autres. C'est elle encore qui encourage le *Bienfaiteur* à persister dans sa *Bienveillance*, & qui l'affure beaucoup mieux de l'augmentation du bonheur qu'il trouve dans la reconnoissance qu'on a pour ses bienfaits *, que si sa vertu

* Voyez ci-dessus Sect. III. Art. 2, §. 2.

n'avoit d'autre récompense que l'approbation stérile des personnes qui n'y ont aucune part, qui ignorent ses besoins, & ne peuvent lui être utiles, surtout lorsqu'elles se sentent également portées à aimer une infinité de personnes que leurs vertus mettent en droit de prétendre également à leur amour.

On peut comparer la *Bienveillance* qu'on a pour tous les hommes en général à ce *principe de Gravitation* qui influë peut-être sur tous les corps qui existent dans l'univers; mais qui augmente à proportion que la distance diminue, & devient plus fort lorsque les corps viennent à se toucher. Or cette augmentation qui résulte de la proximité du corps, n'est pas moins nécessaire que l'*attraction*; car une attraction générale & égale dans toutes fortes de distances, vû la contrariété de cette multitude

infinie de forces égales, troubleroit la régularité du mouvement, & le feroit peut-être cesser tout-à-fait. Outre cette attraction générale, les personnes versées dans cette sorte de matière, en montrent un grand nombre d'autres entre diverses espèces de corps, qui répondent à quelques espèces particulières de passions, & proviennent de quelques causes particulières. Cette attraction ou force qui produit la cohésion des parties de chaque corps, peut fort bien représenter l'amour propre de chaque individu.

Ces différentes espèces d'amour qu'on a pour les hommes à proportion qu'ils nous deviennent plus chers par leurs bienfaits, se fait surtout remarquer dans celui que les Héros & les Législateurs obtiennent de leurs Compatriotes plutôt que des Étrangers, même parmi ceux qui

font touchés de leurs vertus, aussi bien que dans les liens que produisent l'*amitié*, la *reconnoissance*, le *voisinage*, la *société*, qui sont extrêmement nécessaires à l'ordre & au bonheur de la société humaine.

Amour de l'Honneur.

III. La considération de cette gratitude & de cet amour naturel que nous avons pour nos bienfaiteurs, & que nous avons prouvé ci-devant être tout-à-fait désintéressés *, nous conduit aisément à l'examen d'une autre détermination de nôtre esprit qui n'est pas moins naturelle que la première, & qui consiste à desirer & à nous complaire dans la bonne opinion & dans l'amour que les autres ont pour nous, lors même que nous n'en attendons aucun avantage, excepté celui qui résulte de

* Voyez ci-dessus Sect. II, Art. 6.

cette constitution qui rend l'honneur un bien immédiat. J'appellerois volontiers ce desir de l'honneur du nom d'Ambition, si la coûtume n'avoit attaché une mauvaise idée à ce mot, & ne s'en étoit servie pour désigner un violent desir de l'honneur & de l'autorité qui nous porte à employer les moyens les plus indignes pour l'obtenir. D'un autre côté, la nature nous a assujetti à un sentiment fâcheux de misère, qui résulte de la mauvaise opinion que les autres ont de nous, lors même que nous n'en attendons point d'autre mal. C'est ce que j'appelle Honte, & celle-ci est par sa nature un *mal immédiat*, tout comme nous avons dit que l'honneur étoit un *bien immédiat*.

Cela étant, si nous n'avions de Sentiment moral, ni d'autre idée des actions que relativement aux avantages ou au mal

que

que nous en recevons , je ne vois pas pourquoi nous serions sensibles à l'*Honneur* ou à la *Honte* ; ou pourquoi un homme qui est à couvert du chatiment que mérite une mauvaise action , seroit fâché de ce que tout le monde en a connoissance. Le monde peut le regarder comme dangereux à ses voisins ; mais qu'a de commun son repos avec cette opinion ? A cause peut-être qu'on aura moins de confiance en lui pour l'avenir , & que ses affaires en souffriront. Si c'est là l'unique cause de sa honte , & qu'elle ne produise ni mal ni douleur immédiate distincte de la crainte de perdre , nous devrions toutes les fois que nous nous exposons à quelque perte en concevoir de la honte , & employer tous nos efforts pour la cacher , au lieu que nous faisons souvent tout le contraire.

Un marchand, par exemple, de peur de diminuer son crédit, cache un naufrage ou un mauvais marché. Peut-on dire que ce soit là la même chose que la passion de la honte ? Éprouve-t-il le même chagrin, le même abattement d'esprit & le même repentir qu'un homme dont la trahison est découverte ? D'où vient les hommes se glorifient-ils quelquefois de leurs pertes, lorsque la cause en est estimée *morale*ment *bonne*, quoiqu'ils affoiblissent réellement leur crédit dans l'esprit des marchands, c'est-à-dire, l'opinion qu'ils avoient de leurs richesses ou de leur capacité pour le commerce ? Un homme a-t-il jamais eu honte de s'appauvrir pour rendre service à sa patrie ou à ses amis ?

*Les Principes moraux sont indépendans des
Opinions de nos Compatriotes.*

IV. Quelques-uns regardent les opinions de leurs compatriotes comme la principale règle de la vertu. Ils alléguent qu'en comparant nos actions avec elles, nous distinguons d'abord la différence qu'il y a entre le bien & le mal moral : ce qui prouve, disent-ils, que nous n'avons d'autre motif que l'ambition ou l'amour de l'honneur. Mais en quoi faites-vous consister l'honneur ? A n'être point universellement connu pour ce que l'on est, quelque méchant que l'on soit. Un avare est un homme sans honneur, lorsqu'il est universellement reconnu pour avare. Il en est de même du lâche, de l'intéressé, du voluptueux, & à plus forte raison du traître, de l'ingrat, du

cruel, & ainsi du reste. Un Baladin, un Charlatan, un Joueur de Gobelets ne se fait honneur que lorsqu'il sert au plaisir de la multitude, par l'admiration & la surprise qu'il lui cause. *L'honneur n'est donc autre chose que l'Opinion que les autres ont de celles de nos actions qui sont moralement bonnes, ou des talens dont on présume que nous faisons un bon usage, car ceux dont on abuse, sont suivis de la plus grande infamie. Il s'enfuit donc que l'ambition ou l'amour de l'honneur est réellement intéressé; mais il est toujours vrai de dire que ce penchant qui nous porte à aimer l'honneur, présuppose un Sentiment de vertu morale, tant dans ceux qui l'accordent que dans ceux qui le recherchent.*

Si nous connoissions un homme dont les actions n'eussent d'autre motif que

l'ambition, nous ne trouverions aucune vertu dans celles qui sont les plus utiles, puisqu'elles ne partent d'aucun principe d'amour pour les autres, ni d'aucun desir de nôtre bonheur. Dès que la nature nous a rendu l'honneur agréable, il peut devenir un motif capable de nous porter à la vertu, de même que le plaisir qui naît de la réflexion que nous faisons sur nôtre bienveillance*: mais celui que nous regardons comme parfaitement vertueux, agit immédiatement pour l'amour d'autrui, quoique les avantages dont on vient de parler, puissent être autant de motifs capables de le porter à ces fortes d'actions, ou à cultiver toute *affection bienfaisante*, & à mépriser tout intérêt contraire, comme procurant moins de bonheur que celui qui résulte de la réflexion qu'il

* Voyez ci-dessus Sect. III. Art. 15. §. 2.

fait sur sa propre vertu, & de la connoissance intérieure qu'il a de l'estime que les autres en font.

La honte est de même un *mal immédiat*, qui nous porte à nous abstenir de ce qui est *moralement mauvais*, sans pour cela que toute action ou omission motivée seulement par la crainte de la honte, mérite d'être regardée comme vertueuse.

Sentiment moral, source d'Opinions.

V. Voyons encore jusqu'à quel point les opinions de nos compatriotes sont capables d'influer sur le sentiment que nous avons du bien ou du mal moral. Une opinion a-t-elle cours dans un pays, les gens sans réflexion ne manquent pas de l'embrasser. Une action passe-t-elle pour avantageuse à celui qui la faite, nous la regardons comme telle, & l'amour propre nous y porte,

de même qu'il nous fait rejeter celle qui passe pour être nuisible à l'Agent. Si une action est estimée avantageuse au public, nous ne manquons pas de la croire telle; mais que s'enfuit-il de là? Si nôtre Bienveillance n'est point désintéressée, qu'est-ce qui pourra nous y déterminer? Nous aimons l'honneur, & nôtre intérêt personnel joint à l'envie de nous procurer ce plaisir, ne manquera point de nous la faire entreprendre. L'honneur ne consiste-t-il donc que dans l'opinion que nos Compatriotes ont qu'une action est avantageuse au public. Non sans doute: je ne vois pas qu'on honore beaucoup la trahison d'un ennemi que nous avons trouvé le moyen de gagner, malgré l'avantage que nous en avons retiré, ni qu'on fasse grand cas des services qu'on nous a rendus sans dessein, non plus que des bons effets que

nos sollicitations ont produit sur un poltron ; au lieu qu'on révère les tentatives infructueuses qu'on a faites en vûe du bien public, lorsqu'elles partent d'un amour sincère pour lui. L'*Honneur* présuppose donc un sentiment de quelque chose d'aimable outre l'*Avantage* ; sçavoir, un *Sentiment d'excellence* dans le zèle qu'on a pour le bien public ; d'où il suit que le *premier Sentiment du bien moral* doit nécessairement précéder l'*Honneur* ; puisqu'il en est le fondement *. Les personnes que nous fréquentons peuvent fort bien nous engager à croire sans examen que certaines actions tendent au *Bien public* ; mais elles n'honoreront jamais ces sortes d'actions, ni celui

* C'est à quoi doivent faire attention ceux qui sont sonner si haut la louange, la réputation, l'estime & la gloire, comme des choses extrêmement desirables, en même tems qu'ils rejettent tout *Sentiment moral*.

qui ne les a faites que par un sentiment de quelque excellence réelle dans cet amour que nous avons pour le public , & qui nous porte à favoriser ses intérêts.

Nous feignons , disent - ils , encore d'aimer le public , dans la vûe seule de jouir du plaisir dont l'*Honneur* est accompagné , & nous approuvons ceux qui paroissent agir de cette manière , soit pour tirer avantage de leur action , ou pour faire croire aux autres que nous avons véritablement à cœur le bien public. Mais peut-on approuver & admirer de bon cœur un homme dont on sçait que toutes les actions n'ont d'autre principe que l'amour propre ? Non , cela est absolument impossible. De même , peut-on admirer sincèrement un homme qui paroît aimer le public sans aucun Sentiment moral ? Non , on ne peut se former aucune

idée d'un pareil caractère ; & quant à ceux qui feignent d'aimer le public , nous les haïssons comme des hypocrites & comme des personnes qui aspirent injustement à la même réputation que nous. Voilà tout l'effet que peuvent produire sur nous les préjugés de nos Compatriotes , en supposant même en eux un *Sentiment moral* , pourvû que nous n'en n'ayons aucun. Ils ne sçauroient jamais nous faire admirer la vertu dans autrui , ils peuvent seulement nous faire regarder les actions comme utiles ou défavantageuses , selon qu'elles tendent à nous procurer les plaisirs qui accompagnent l'honneur , ou le chagrin dont la honte est suivie.

Que si l'on suppose une fois que les hommes ont reçu de la nature un *Sentiment moral* de la bonté des actions , & qu'ils sont susceptibles d'un *amour* désintéressé ,

il ne fera plus difficile de rendre raison de ce qu'on vient de dire. Les opinions de ceux avec qui nous vivons peuvent nous faire regarder inconsiderement certaines actions comme nuisibles au genre humain & comme moralement mauvaises, lors peut-être qu'elles ne sont point telles, de même que le sentiment que nous en avons peut nous porter à avoir de l'averfion pour elles, aussi bien que pour les Auteurs; nous pouvons recevoir par le même canal des préjugés implicites qui nous fassent regarder les actions comme bonnes, qui joints au desir de l'honneur, peuvent concourir avec la bienveillance à nous en faire faire de semblables : mais si nous n'avions aucun sentiment des qualités morales des actions, & que nous ne les congussions qu'autant qu'elles nous sont avantageuses ou nuisibles, nous n'honorions

ni aimerions ceux qui agissent par amour pour le public, ni nous n'aurions égard à leurs actions qu'à proportion qu'elles nous toucheroient personnellement. Nous pourrions bien nous former un idée métaphysique du bien public ; mais sans un Principe de bienveillance nous ne le désirerions jamais qu'autant qu'il contribueroit à nôtre intérêt particulier, de même que sans un *Sentiment moral*, nous n'admirerions ni n'aimerions jamais ceux qui travaillent de tout leur pouvoir à le procurer. Il s'en faut donc beaucoup que la vertu soit *la fille de la flatterie*, & qu'elle soit *produite par l'orgueil*, ainsi qu'un Auteur moderne la prétendu *, puisque ce dernier vice, à prendre ce mot dans son mauvais sens, est l'effet de l'ignorance, suivant le *Sentiment moral* que nous en avons,

* Voy. la Fable des Abeilles p. 37. 3e. édition.

& la flatterie un instrument que les fourbes employent pour faire servir ce Sentiment moral à leur propre avantage.

Le Sentiment moral est indépendant de l'Amour de l'Honneur.

VI. Pour éclaircir ce qu'on vient de dire du pouvoir que l'honneur a sur nous, supposons qu'un État ou un Prince faisant attention à la quantité d'argent que les Musiciens Italiens emportent d'Angleterre ; décerne des honneurs , des statues & des titres à ceux qui excelleront dans la Musique : On ne peut douter qu'une pareille promesse n'excite tous ceux qui ont du talent pour cet Art à l'étudier , & que tous les Citoyens ne regardent ceux qui réussiront comme des sujets aussi utiles qu'agréables à l'état. Croit-on cependant que l'espoir des récompenses dont on vient

de parler, puisse donner à tous les hommes une bonne oreille, ou leur faire goûter l'harmonie ? Pourra-t-il jamais nous faire aimer sincèrement un Musicien qui n'a que le gain en vûe, comme nous aimons un bon compatriote ou un ami généreux ? Je suis persuadé que non ; cependant l'*Amitié* seule, sans le secours des statuës ou des honneurs, suffit pour nous faire regarder une personne comme extrêmement aimable.

Servons-nous d'un autre exemple, & supposons qu'on décerne des statuës & des arcs de triomphe aussi bien qu'une grande somme d'argent, à quiconque découvrira les longitudes ou quelque autre chose également utile : il est certain qu'une pareille promesse ne sçauroit manquer d'exciter dans tous les hommes un desir de ces sortes de connoissances, vû l'avantage

qu'ils en retireroient ; mais croit-on qu'on aimât un Mathématicien comme on aime un homme vertueux ? Croit-on qu'un Mathématicien aimât celui qui auroit réuffi dans une pareille découverte, s'il ſçavoit qu'il n'a aucun amour pour le genre humain, qu'il eſt indifférent pour ſon bonheur, & qu'il joint à un mauvais naturel, un orgueil & une avarice démeſurée ? En un mot, on a beau honorer toutes les autres Qualités par telles démonſtrations extérieures qu'on voudra, à moins qu'on ne découvre ou qu'on ne préſume une intention bienſaiſante dans l'usage qu'on en fait, on pourra bien regarder ces qualités comme utiles à ceux qui les poſſèdent ; mais elles n'ex-citeront jamais en nous ces Sentimens d'eſtime & d'amour que nous avons naturellement pour ceux en qui nous

remarquons de la Bienveillance ou de la Vertu.

L'amour de l'honneur & la crainte de l'infamie, peuvent souvent nous porter à des actions que nous sçavons devoir nous attirer l'estime de nos semblables, lors même que nous n'espérons en tirer aucun avantage. Le soin qu'on a de se conformer à l'inclination d'autrui, étant une marque d'humanité, elle peut porter les Spectateurs à aimer l'Agent, quoiqu'ils ne voyent aucune bonté moral dans l'action même; mais à moins que les hommes n'ayent quelque Sentiment de la bonté des actions, ils ne s'y porteront jamais avec ardeur, s'ils sont éloignés du commerce des autres hommes, & ils n'aimeront jamais ceux qui s'en acquittent le plus parfaitement, ou qui les pratiquent dans la solitude, & encore moins

moins feront-ils mécontents d'eux-mêmes, s'ils viennent à agir autrement sans témoins. Or c'est ce que nous éprouvons à l'égard de la Vertu, d'où il suit que le Sentiment moral que nous en avons, est antérieur à l'honneur qui en résulte.

C'est donc à tort qu'un Auteur moderne* compare l'origine des idées que nous avons de la Vertu, & l'estime que nous en faisons à la manière dont on corrige les mauvaises habitudes des enfans, en louant ceux qui en ont de meilleures. On verra ci-dessous**, que l'approbation que nous donnons à certains gestes, de même que ce qu'on appelle *Décence* dans le mouvement, dépend de quelques idées morales qu'en ont les personnes âgées; mais avant que les enfans soient en état

* Voyez la Fable des Abeilles, p. 38. 3e. édit.

** Voyez Sect. VI. Art. 4.

d'observer ce rapport, ce n'est que leur bon naturel, l'envie qu'ils ont de plaire à ceux dont ils dépendent, & l'amour de la louange qui les oblige à se conduire comme on le desire, sans pour cela qu'ils découvrent aucune excellence réelle dans cette espèce de contenance. Delà vient qu'ils s'embarassent fort peu de leurs gestes lorsqu'ils sont seuls, à moins qu'ils n'ayent envie de plaire à ceux devant qui ils se présentent; & qu'au lieu d'aimer & d'approuver ceux qui excellent en ce genre, ils conçoivent de l'envie & de la haine pour eux, jusqu'à ce qu'ils soient en état de discerner la connexion qu'il y a entre les gestes & les qualités morales, ou de réfléchir sur la bonté naturelle que marque une pareille obéissance.

Faux Honneur.

VII. Ce qu'on vient de dire de l'Honneur peut servir à expliquer pourquoi les hommes ont souvent honte des choses qui n'ont rien de mauvais, & tirent gloire de celles qui ne sont point vertueuses. Car il suffit qu'une action paroisse vicieuse à quelques personnes, encore qu'elle ne soit point telle, pour qu'elles aient une mauvaise idée de celui qui l'a faite, & il n'en faut pas davantage pour le combler de confusion, & le chagriner de ce qu'on le croit *moralelement méchant*. De même; ceux qui regardent une action comme *moralelement bonne*, ne manquent pas d'honorer celui qui en est l'auteur, & celui-ci ne peut s'empêcher d'y être sensible, encore qu'il ne découvre aucune bonté morale dans ce qui lui procure cet honneur.

Incapacité morale, sujet de Honte.

Nous ferons de même honteux de nôtre incapacité morale ou de nôtre peu de talent, surtout si nous nous sommes mis dans ce cas par nôtre propre négligence. Il suffit aussi que quelques circonstances soient regardées comme indécentes dans un pays, nuisibles aux autres ou diffamantes, pour que nous soyons honteux de nous y laisser surprendre, parce qu'elles nous privent de la bonne opinion que les autres avoient de nous, lors même que nous sommes convaincus que cette indécence ou cette offense n'a point son fondement dans la nature, & n'est que le pur effet de la coutume. C'est ainsi que nous serions fâchés d'être surpris dans ces fonctions naturelles qui passent pour indécentes & nuisibles, quoique nous

soyons persuadés qu'elles ne marquent effectivement ni foiblesse ni vice. Au contraire, toute capacité morale passant généralement pour une marque d'application & de vertu, & nous procurant l'estime d'autrui, nous en tirerons gloire & vanité, de même que nous ferons honteux de nous en voir privés. De là vient que les richesses & l'autorité, qui sont des instrumens qui excitent puissamment à la vertu, nous font honorer de nos semblables, & sont très-capables d'exciter de l'orgueil dans celui qui les possède, lorsqu'on en fait un bon usage, & qu'on les employe au service de ses amis & de sa patrie. Comme cette passion est générale dans tous les hommes, & qu'elle peut être bonne ou mauvaise suivant ses principes, on peut la définir, un *plaisir qui résulte de la possession réelle ou imaginaire de*

l'honneur, ou du droit qu'on prétend y avoir.
 Le sçavoir, la sagacité & la force produisent les mêmes effets sur nous, & delà vient que les hommes sont si portés à en faire parade.

Mais lorsqu'il est évident qu'on n'a que son intérêt particulier en vûe dans l'usage que l'on fait des talents qu'on tient de la nature ; l'honneur cesse, on travaille à les celer, ou du moins on ne s'empresse point d'en faire parade. Cela se remarque surtout lorsqu'il peut naître dans l'esprit des autres que nous en abusons. C'est ainsi qu'il arrive à quelques méchans de rougir de leurs richesses, & de les cacher avec autant de soin que quelques hommes intéressés dissimulent leur pouvoir. On tient encore quelquefois cette conduite dans des occasions où l'intention n'est pas positivement mauvaise ;

parce qu'en dissimulant ses facultés, on augmente le bien moral d'une petite action qu'on se sent le courage de faire.

Amour propre, Passion honteuse.

En un mot, on remarque généralement que les actions qui partent de l'amour du bien public, sont toujours accompagnées de hardiesse & de franchise, & au contraire que celles qui n'ont qu'un principe de malice ou d'intérêt, causent de la honte ou de la confusion à leurs auteurs, qui se forcent de les dérober aux yeux d'autrui par tous les moyens imaginables. Rien ne nous porte plus ordinairement au vice qu'un desir trop ardent de nôtre *propre plaisir*, & lorsque les hommes ont une idée claire de la *Vertu*, ils ne peuvent s'empêcher d'avoir honte de toute action qui témoigne de l'amour propre, & une humeur

intéressée, lors même que cette dernière n'a rien que d'innocent. Nous sommes naturellement disposés à croire que ceux qui nous voyent adonnés à la recherche de ces fortes de plaisirs, conçoivent de nous des opinions défavantageuses comme trop soigneux de ce qui peut flatter nos sens, & delà vient que dans toutes les nations policées, on s'efforce d'en dérober la connoissance à ceux avec qui on ne les partage point. On peut mettre de ce nombre les plaisirs de l'amour entre les personnes mariées, & même le boire & le manger, aussi bien qu'une recherche trop exquise des mets, ou des boissons capables de flater le goût ; au lieu qu'on tire vanité d'une table ouverte & d'une dépense qui part d'un principe d'hospitalité ; de même que de tous les bons offices que se rendent deux époux lorsque l'intérêt

n'y a aucune part , & qu'on n'agit qu'en conséquence de l'amour qu'on a pour la personne avec qui l'on est lié. C'est-là, je crois, ce qui a introduit les idées de la modestie chez les Nations polies , & la coutume les a ensuite si bien fortifiées, que nous avons honte aujourd'hui de plusieurs choses sur quelques opinions implicites confuses de mal moral, quoique nous soyons hors d'état d'en rendre raison.

L'Honneur & la Honte naissent souvent de quelques associations d'idées.

De là vient encore qu'on n'a jamais honte de tout ce qui sent la grandeur & l'opulence. Il y a là-dedans un mélange d'idées morales de bienveillance, de facultés convenablement employées, de sujets ou de cliens soutenus, d'amis soulagés,

assistés, protégés; il y a une telle facilité à faire de grandes & de belles actions lorsqu'on est riche & puissant, que loin de rougir de ces accessoires, on s'en fait honneur; & loin de cacher nôtre manière de vivre à ceux avec qui nous vivons, nous tâchons de les rendre témoins de nôtre état, aussi bien que de la magnificence qui l'accompagne. Sans cette association d'idées morales, il n'est point d'homme qui pût supporter la bassesse d'un pareil état, ou s'empêcher de mépriser ceux qui s'y trouvent engagés. Croit-on qu'un homme pût se plaire dans une compagnie de statuës qui environneroient sa table, qui seroient construites avec assés d'artifice pour manger tout ce qu'on y serviroit, & qui inspirées par quelques domestiques, comme autant de marionnettes, le remerciroient en des

termes aussi surannés que stériles de la bonne chère qu'il leur a fait faire ? ou qui par la façon dont elles seroient faites, s'acquitteroient de toutes les soumissions & de toutes les grimaces dont on régale tous les jours les Grands à leur lever ?

La honte que nous cause la mesquinerie de nôtre habillement, de nôtre table, & de nos équipages, part du même motif, parce qu'une pareille médiocrité passe souvent pour une marque d'avarice, de bassesse d'ame, d'incapacité, & de peu de conduite dans la vie, & pour un défaut de capacité morale : & une preuve de ce que je viens de dire, c'est que les hommes tirent vanité de la médiocrité de leur fortune lorsqu'elle n'est dûe qu'à une bonne action. Combien trouve-t-on de gens qui rougiroient d'un mauvais dîner, & qui tirent gloire d'avoir vécu de chiens & de

chevaux au siège de *Derry*, & qui l'avouent sans en avoir honte ?

Cette connexion qui se forme dans notre imagination entre la grandeur extérieure, la magnificence des habillemens, les équipages, le cortège, les marques d'honneur & quelque capacités morales plus grandes qu'à l'ordinaire, est peut-être de plus grande conséquence dans le monde, que quelques Philosophes reclus qui se piquent de mépriser ces pompes extérieures, ne l'imaginent. C'est-là peut-être la principale, sinon l'unique cause de ce que quelques personnes regardent comme miraculeux, sçavoir, que des Gouverneurs civils, qui n'ont pas plus de capacité que leurs voisins, maîtrisent l'esprit du peuple par l'autorité qu'ils prennent sur eux & la crainte qu'ils leur inspirent, & les tiennent dans la sujétion

à l'aide de quelques gardes, qui succomberoient aisément sous le complot que pourroient former dans un état des mécontents & des factieux, que leur hardiesse & leur mépris pour la mort rend capables d'une pareille entreprise.

On voit encore par-là d'où vient que nous ne sommes jamais honteux de céder au *Sentiment supérieur* de la Beauté & de l'Harmonie, non plus qu'au plaisir que nous avons d'acquérir des connoissances, même à la face de toute la terre. Les objets capables de nous procurer ce plaisir, sont d'une nature à en fournir un pareil à plusieurs personnes à la fois, & la possession où nous en sommes n'a rien d'incompatible avec celle à laquelle les autres aspirent; de sorte que quand même nous rechercherions ces sortes de plaisirs par *Amour propre*, comme leur possession n'a rien qui

puisse préjudicier à autrui, on ne regardera jamais un homme comme inhumain & intéressé pour la rendre la plus complète qu'il est possible. Rien n'empêche que la régularité ou l'harmonie qui me plaît, ne plaise en même tems à une infinité de personnes, & que je ne reçoive le même plaisir d'un *Théorème* qui a déjà amusé un milier de personnes. Ces fortes de recherches ne sçauroient donc jamais causer de la honte à qui que ce soit, puisqu'elles ne nous engagent à aucune action qui marque de la malice, de l'envie ou un mauvais naturel; de même qu'on ne regardera jamais un homme comme *intéressé* pour rechercher des objets capables de lui procurer des plaisirs sans fin*.

* Je donne une raison peut-être plus vraisemblable de ceci dans l'Essai sur les *Passions*, p. 6.

Ce qu'on vient de dire de l'*Honneur* & de la *Honte* peut encore servir à expliquer pourquoi la plûpart des hommes souffrent des louanges qu'on leur donne en face. Il n'est personne qui n'aime à se voir estimer de ses semblables, & qui ne trouve un très-grand plaisir à s'entendre louer ; mais on n'aime point que d'autres soient témoins d'un plaisir qui nous est réellement propre, qu'ils nous y croient sensibles, ou qu'ils s'imaginent que nous ne faisons de bonnes actions que dans la vûe de nous le procurer ; & delà vient que nous cherchons à en jouir en secret, comme nous faisons des autres plaisirs que d'autres ne sçauroient partager avec nous.

La Pitié est un motif capable de porter à la Vertu.

VIII. Examinons maintenant une autre

détermination de nôtre esprit, qui prouve fortement que la *Bienveillance* nous est naturelle ; c'est de la Pitié dont je veux parler. C'est elle qui nous porte à rechercher l'intérêt de nos semblables indépendamment de l'utilité qui peut nous en revenir. Éclaircissions ceci. Il n'est point d'homme qui ne souffre de la misère dans laquelle un autre est plongé, à moins qu'il ne le croye méchant dans un sens moral ; je dis plus, qui n'y soit sensible, dans le cas même qu'on vient de supposer. L'*intérêt* peut nous porter à commettre une cruauté, elle peut même surmonter nôtre pitié ; mais il est rare qu'elle l'éteigne jamais. Une passion subite telle que la colère ou la haine, peut nous représenter une personne comme *absolument mauvaise*, & affoiblir par ce moyen nôtre pitié, mais une fois passée, celle-ci ne manque presque

presque jamais de reprendre l'empire qu'elle avoit sur nous. Il peut même arriver qu'un *motif désintéressé* surmonte nôtre pitié dans le tems même que nous sommes de sang froid; tel est l'amour que nous avons pour nôtre patrie, ou le zèle qui nous anime pour la religion que nous professons. Toute *persécution* est généralement occasionnée par l'amour de la vertu, & par un desir du *bonheur éternel* des hommes, quoique nôtre folie nous fasse choisir des moyens absurdes pour le leur procurer; elle est même souvent accompagnée d'une *Pitié* assez forte pour faire désapprouver au *Persécuteur* un choix auquel il ne se détermine que par des raisons plus pressantes; à moins que le Préjugé ne lui fasse regarder les hérétiques comme absolument méchans.

On peut observer ici combien l'homme est porté à la *Compassion* par la constitution même de sa nature. La misère ou la détresse dans laquelle nous sommes influent immédiatement sur l'air de nôtre visage, à moins que nous ne l'empêchions par la réflexion, & ne manque pas de causer de la peine à tous ceux qui en sont témoins, & qui connoissent à nôtre contenance la fâcheuse situation dans laquelle nous nous trouvons. Nous pouffons machinalement des cris & des soupirs à la vûe d'un mal qui nous menace, & il n'y a quelquefois ni égard ni bienséance qui puisse nous en empêcher. C'est-là la voix dont la nature se sert pour se faire entendre à toutes les nations, qui porte tous ceux qui sont présens à nous secourir, & qui rallentit quelquefois la fureur d'un ennemi impitoyable.

On a vû ci-dessus * que la *Compassion* ne nous porte pas immédiatement à desirer la cessation du mal que nous souffrons : il nous plaît dans certains cas , & nous n'aimons point ceux qui sont autrement affectés que nous. Elle nous porte cependant à desirer le soulagement des malheureux, indépendamment de l'avantage qui peut nous en revenir. Trouvons-nous la chose impossible , la réflexion vient au secours , elle nous fait appercevoir l'inutilité d'une pareille *Compassion* , l'*Amour propre* nous fait fuir l'objet qui cause nôtre douleur , & nous porte à en détourner nôtre pensée. Le peuple qui est incapable d'une pareille réflexion recherche par une espèce d'instinct naturel tous les objets capables d'exciter sa compassion, & s'expose volontairement à la douleur qui en résulte,

* Voyez Sect. II, Art. 8, §. 2.

fans en pouvoir rendre raison, ainsi qu'on en voit un exemple dans les exécutions publiques.

On doit attribuer au même motif l'empressement que les hommes ont de voir représenter des Tragédies ; mais on peut en donner une autre raison qui n'est pas moins forte, sçavoir, la *Beauté morale* des caractères & des actions qu'ils prennent plaisir à considérer. Je doute en effet qu'on prit plaisir aux Spectacles tragiques, que l'on sçait être feints & supposés, si l'on n'étoit instruit des *Qualités morales* de ceux qui souffrent, aussi bien que de leurs caractères & de leurs actions. Je suis même convaincu que sans la *Beauté* qui excite en nous le desir d'assister à de pareilles représentations, nous ne nous exposerions point volontairement à la douleur que nous cause un malheur tout-à-fait imaginaire.

C'est à ce même motif qu'on doit attribuer l'empressement que les Romains avoient pour les combats des Gladiateurs, qui leur fournissoient des exemples fréquens d'intrépidité & de mépris de la mort, auxquels on ne sçauroit refuser le titre de *Capacité morale*, si tant est qu'on leur refuse celui de *Vertu*; aussi Cicéron les regardoit-il comme très-propres à inspirer la *Grandeur d'ame*. Le *Gladiateur antagoniste* portoit seul tout le blâme de la cruauté qu'on exerçoit dans ces sortes de combat, parmi un peuple incapable de réflexion; & le vainqueur qui montrait du courage & de l'adresse, obtenoit la réputation de vertueux, aussi bien que la faveur des spectateurs, qui le justifioient par la nécessité où il étoit de se défendre. Insensés qu'ils étoient! ils ne s'apercevoient pas que leur empressement

pour ces fortes de spectacles, de même que la faveur qu'ils accorderoient à ceux qui les leur procuroient, & qui leur fournissoient le moyen de suivre le penchant naturel qu'ils avoient à la compassion, étoient la vraie source de tous les malheurs dont ils étoient continuellement accablés.

Quelle idée aurions-nous d'un *Candidat* qui n'offriroit à ses concitoyens que des spectacles de misère, qui épuiserait les hôpitaux & les infirmeries des malheureux qui les habitent, ou qui après avoir acheté autant d'esclaves, les égorgeroit de ses propres mains après leur avoir ôté tout moyen de se défendre? Je douterois fort du succès de son élection, quand même la *Compassion* attireroit une foule de monde à un pareil spectacle, si son antagoniste choisissoit un divertissement plus vertueux

en apparence, ou qui fournit aux spectateurs des exemples de vertus & de vices.

Compassion naturelle à l'homme.

Il est aisé de juger combien cette disposition que nous avons à la *Compassion* est indépendante de la *Coutume*, de l'*Éducation* ou de l'*Instruction*, par le pouvoir qu'elle a sur les femmes & sur les enfans, sur qui celles-ci ont le moins d'influence. Si les enfans se plaisent à quelques actions qui marquent de la cruauté, & à tourmenter les animaux qui tombent sous leurs mains, c'est moins par malice ou par défaut de compassion, que par l'ignorance où ils font des signes dont plusieurs animaux se servent pour témoigner leur douleur, jointe à la curiosité de voir les différentes contorsions de leurs corps. En effet

à mesure que leurs connoissances augmentent, & qu'ils viennent à sentir les maux qu'ils leur font souffrir, la compassion l'emporte souvent sur la raison, ainsi qu'il paroît lorsqu'on les mene voir quelque exécution, car ils ne voyent pas plutôt souffrir le malfaiteur, qu'ils condamnent la malheureuse nécessité où l'on est de pourvoir à la sûreté des citoyens par un moyen aussi cruel & aussi barbare.

Quelques-uns ont allegué, » que quoi-
 » que la vûe de la misère d'autrui nous
 » cause du chagrin de façon ou d'autre,
 » la compassion que nous ressentons ne
 » laisse pas d'être accompagnée de quel-
 » que plaisir: ce plaisir est supérieur à la
 » douleur que nous ressentons par sympa-
 » thie, & de-là vient, disent-ils, que nous
 » aimons à exciter cette compassion en
 » nous, & que nous y prenons goût. «

Si cela étoit , il s'enfuivroit que celui qui compatit à la peine d'autrui , devroit naturellement fouhaiter de la voir durer , à deffein de perfister dans cet état , dont le plaisir n'est point pur , à la vérité , mais supérieur cependant à quelque douleur que ce soit.



SECTION VI.

De l'importance du Sentiment moral pour le bonheur présent des hommes, & de son influence sur leurs affaires.

Importance du Sentiment moral.

I. **I**L paroît par ce que l'on vient de dire, que nonobstant la corruption des mœurs dont on se plaint à si juste titre, ce *Sentiment moral* a plus d'influence sur le genre humain, qu'on ne le croit communément, quoiqu'il soit souvent dirigé par des vûes partiales & très-imparfaites du bien public, & souvent surmonté par l'amour propre : mais nous allons prouver » qu'il nous cause plus de plaisir & » de douleur que toutes nos autres facultés ensemble, & pour ne point répéter

» ici ce que j'ai dit ailleurs , je me conten-
 » terai d'observer, que toutes les fois que
 » quelque qualité vraiment bonne nous
 » procure du plaisir par la réflexion qu'elle
 » nous donne lieu de faire , ou à cause de
 » l'honneur qui nous en revient , sa con-
 » traire nous cause une douleur proportion-
 » née, en conséquence des remords & de la
 » honte qui en sont inféparables. « Nous
 allons examiner les *plaisirs moraux* , non-
 seulement en détail , mais en tant qu'ils
 sont la source la plus agréable des plaisirs
 qu'on goûte ordinairement dans la vie.

Tous les hommes paroissent admettre
 dans la possession des qualités morales
 qui ont une bonté réelle , une *Excel-*
lence supérieure à tout autre plaisir ,
 & regardent au contraire le *Mal moral*
 dans lequel on persiste , comme un
 état infiniment pire qu'aucun autre que

ce soit. Leurs actions ne doivent point faire la règle de nôtre jugement dans cette occasion ; car encore qu'ils puissent sentir l'influence des *Sentimens moraux*, il n'est pas moins certain, que les passions intéressées l'emportent souvent sur eux, & que des vûës partiales de l'influence des actions, leur font regarder comme *Bon*, ce qui est moralement mauvais. Il est plus à propos d'examiner les sentimens que les hommes ont généralement de l'état de leurs semblables, lorsqu'ils n'y sont aucunement intéressés, car dans ces sortes de sentimens la nature est calme & tranquille, & se montre à découvert telle qu'elle est.

Supposons une créature raisonnable dont l'esprit soit occupé sans interruption des Sensations agréables de l'odeur, du goût & du toucher, &c. Croit-on qu'elle

fût dans un état suffisamment heureux, si son esprit n'avoit en même tems aucune autre idée que ce fût? Ne regarderions-nous pas cet état comme le plus bas, le plus abject & le plus méprisable qui fut au monde, s'il n'y avoit ni société, ni amour, ni amitié, ni bons offices à attendre d'elle? Quel jugement doit-on donc faire d'un état dans lequel on ne goûteroit d'autres plaisirs que ceux des sens extérieurs; en laissant encore entr'eux les longs intervalles que la foiblesse de nôtre nature exige? Quelle triste & insipide réflexion ne laissent point les plaisirs passés! sommes-nous dédommagés des dégoûts & des langueurs qu'ils traînent à leur fuite par le retour passager de ces fortes de Sensations! Cette incapacité où nous sommes de jouir longtemps des plaisirs des sens extérieurs,

ne nous prouve-t-elle pas , » qu'il doit y
 » avoir quelque'autre plaisir plus durable
 » qui ne soit point interrompu par des
 » dégoûts ni des réflexions affligeantes ? »

Joignons au plaisir des *Sens extérieurs* les perceptions de la *Beauté* de l'Ordre & de l'Harmonie ; ce sont-là sans doute des *plaisirs plus nobles*, & qui paroissent ne laisser aucun vuide dans l'esprit ; cependant quelle froideur , quelle insipidité dans leur jouissance sans les *plaisirs moraux* qui résultent de l'amitié , de l'amour & de la bienveillance ! Puis donc que la simple absence du *bien moral* nous fait regarder l'état d'un Être raisonnable comme méprisable , quel dédain ne devons-nous pas concevoir pour les dispositions contraires qui le plongent dans une misère dont aucune autre sorte de plaisir ne sçauroit le dédommager. Voudrions-nous être dans

le même état qu'un furieux ou méchant, un vindicatif ou un envieux, à condition de jouir de tous les plaisirs des Sens extérieurs ou intérieurs? Les plaisirs intérieurs de la *Beauté* & de l'*Harmonie*, contribuent beaucoup, il est vrai, à calmer l'esprit lorsqu'il est transporté par la colère, l'animosité ou l'esprit de vengeance, & ce n'est qu'après qu'ils ont produit leurs effets, que nous sommes capables de jouir de quelque plaisir; car tant que ces affections obsèdent nôtre ame, elle est dans un tourment & dans une misère que rien ne peut exprimer.

Prouvée par les caprices de l'Imagination.

Qui est-ce qui bâtissant des châteaux en l'air, & formant en soi-même le plan imaginaire d'une vie heureuse, s'est jamais avisé de poser dans son imagination la

trahison, la cruauté ou l'ingratitude pour les premiers degrés de son élévation, & d'en faire son caractère après y être parvenu? Dans ces momens même de réverie, ce sont les loix de l'*Honneur*, de la *Bonne-foi*, de la *Générosité* & du *Courage* qui nous dirigent; & le souhait le plus humiliant que nous soyions capables de faire, c'est d'être enrichi par quelque hazard innocent.

*O si urnam argenti Fors qua mihi monstret
ut illi **,

*The satiro invento qui mercenarius agrum,
Illum ipsum mercatus aravit, dives amico
Hercule.*

» Oh! si quelque bonne fortune me fai-
» soit découvrir une urne pleine d'argent,
» comme à ce bon Payfan, qui ayant

* Hor, Liv. 2. Sat. 6. v. 10.

» trouvé

» trouvé un trésor, cultiva pour lui-même,
 » me, par la faveur d'Hercule, le champ
 » qu'il labouroit auparavant pour un
 » maître. α

Le travail, la faim, la soif, la pauvreté, la douleur & le danger, n'ont rien de si affreux, que nôtre amour propre ne convienne que nous pouvons y être souvent exposés. Au contraire, les vertus que ces accidens nous donnent lieu de mettre au jour, sont si aimables & si excellentes; que les Auteurs des Romans ou des Poèmes Épiques ne conduisent presque jamais leurs Héros imaginaires au comble du bonheur par d'autres routes. Une chose ne mérite nôtre amour ou nôtre admiration, qu'autant qu'elle tient de la Vertu; le Roman & le Poème Épique finissent où la Vertu cesse. Bien plus, la difficulté* ou le *Mal*

* Sect. III. Art. 2. Axiome 6.

naturel augmente si fort la Vertu de la bonne action qu'il accompagne, que nous ne pouvons aisément supporter ces fortes d'ouvrages après que le malheur est passé, & nous ne continuons à le goûter, que lorsqu'ils nous présentent une nouvelle scene de *Bienveillance* dans un état heureux. Une scene continuelle de *Prosperité* extérieure ou de *Bien naturel*, où il ne paroît rien de moral ni de vertueux, ne sçauroit amuser la personne la plus stupide, quelque'intéressée qu'elle soit à la fortune de son Héros; car là où la Vertu cesse, il ne reste plus rien qui soit digne de nôtre favori ou dont on prenne plaisir à le voir en possession, quelque desir que nous ayons de le voir heureux.

La Vertu reconnüe supérieure à tout autre plaisir.

Essayons de prouver par un exemple

particulier, combien nous préférons la possession de la Vertu à tout autre plaisir, & combien nous regardons le vice comme le plus grand de tous les malheurs. Nous ne sçaurions lire l'Histoire de Regulus telle que Cicéron & quelques autres la rapportent, sans nous intéresser à la fortune de ce grand homme, sans prendre part à ses souffrances, & sans lui souhaiter un meilleur sort. Mais quel sort plus glorieux que le sien ? Voudroit-on qu'il eut satisfait aux demandes des Carthagiinois, & qu'il eut évité les tourmens qu'on lui préparoit au préjudice de sa patrie ? Devoit-il violer la foi qu'il leur avoit jurée aussi bien que la promesse qu'il leur avoit faite de retourner en cas que le Traité ne fut pas accepté des Romains ? Est-ce là souhaiter un sort heureux à un personnage pour qui l'on s'intéresse ? Il

n'eut pu agir de même fans se dépouiller de cette vertu qui intéresse tout l'univers à sa fortune. » Laissons-lui subir le sort » que la nature a prescrit à tous les hommes, » que pouvons-nous desirer de plus » pour lui, sinon que les Carthaginois » eussent ralenti leur cruauté, ou que la » Providence l'eut arraché de leurs mains » par quelque accident imprévu ? «

Cela ne nous fait-il pas voir que nous jugeons, à la vérité, la vertu qui se trouve jointe avec la paix & la sûreté, préférable à celle qui est accompagnée de détresse ; mais qu'en même tems nous regardons l'état de l'homme vertueux & zélé pour le bien public, même dans les plus grands malheurs, comme préférable à la jouissance de tous les autres plaisirs ? C'est-là l'état où nous nous plaifons à voir nôtre Héros favori, nonobstant toutes les

peines & les maux naturels dont il est accablé. Nous ne l'eussions pas estimé plus heureux, s'il eut tenu une conduite opposée, ni dans un état préférable à celui dans lequel nous le supposons, s'il eut acheté sa liberté, sa tranquillité & sa sûreté aux dépens de sa vertu. Nous sentons en nous-mêmes que c'eût été l'acheter trop cher; & de-là vient que nous ne sçaurions le blâmer d'avoir assuré sa vertu & son honneur aux dépens de sa tranquillité, de ses plaisirs & de sa vie. Nous ne sommes même pas assez insensés pour estimer la possession de ces derniers biens, lorsqu'on a été assez malheureux pour se priver des autres par sa propre faute.

Nécessaire dans les autres plaisirs.

II. Voyons maintenant quel Sentiment nous avons du bonheur dont les hommes

jouissent dans le cours de la vie. Les richesses & les plaisirs extérieurs n'occupent pas une petite place dans nôtre imagination ; mais cette opinion que nous avons du bonheur qui accompagne les richesses , présuppose toujours l'intention de faire du bien aux personnes qui nous sont cheres , ou du moins à nôtre famille ou à nos alliés. La félicité que nous imaginons dans la jouissance des plaisirs extérieurs , renferme toujours certaines idées de quelques plaisirs moraux de société, quelque communication de plaisir , enfin quelque chose qui tient de l'amour , de l'amitié , de l'estime & de la reconnoissance : qui est-ce qui s'est jamais flatté de pouvoir goûter ces fortes de plaisir en s'interdisant le commerce des autres hommes ? Quel mépris n'éprouvent pas ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur ,

de la part même des personnes qui ne se promettent aucun avantage des notions plus généreuses qu'ils pourroient se former de ces fortes de plaisirs.

S'il étoit vrai qu'il n'y eut ni *Sentiment moral* ni bonheur dans la *Bienveillance*, & que toutes nos actions n'eussent d'autre principe que l'amour propre, il n'est point de plaisir des Sens extérieurs dont on ne pût jouir seul avec moins de peine & moins de dépense qu'en compagnie. Mais ces fortes de plaisirs deviennent insipides, s'ils ne sont réhauffés par les *plaisirs moraux*; c'est une apparence d'*amitié*; d'*amour* & de *communication de plaisir* qui prévient le dégoût & la fadeur qui accompagnent ceux que les libertins se procurent. C'est cette idée partielle de *quelques qualités morales avantageuses* & de *quelque Bienveillance dans les actions*, qui

ont des suites cruelles, inhumaines & funestes pour autrui, qui a favorisé le vice plus qu'aucune autre considération. *

Pour mieux sentir en quoi consiste le bonheur des richesses & des plaisirs extérieurs, supposons que celui qui les possède soit en proie à l'*Animosité*, à la *Colère*, à l'*Esprit de vengeance*, ou seulement éloigné de tout commerce, sans ami, sans société, privé de l'amour & de l'estime de ses semblables, tout ce bonheur s'évanouira comme un songe ; au lieu que l'*Amour*, l'*Amitié*, la *Société* & l'*Humanité* quoique accompagnées de la *Pauvreté* & du *Travail*, & qui plus est de quelque douleur, pourvû qu'elle ne soit pas assés forte pour occuper entièrement l'esprit, deviennent non-seulement l'objet & l'amour d'autrui, mais encore un sujet

* Voy. Sect. IV. Art. 4. §. 4. & 5.

d'envie ; ce qui prouve manifestement
 » que tous les hommes en général regar-
 » dent la *Vertu* comme le plus grand des
 » biens auxquels ils puissent aspirer. «

En quoi consiste le Charme de la Beauté.

III. Il se présente ici une autre réflexion que je ne dois pas passer sous silence , elle concerne la *Beauté extérieure* dont on connoît le pouvoir infini sur l'esprit humain , & dont les charmes supérieurs à ceux de toutes les autres espèces de *Beautés* , ne viennent , à ce que je crois , que de quelque qualité morale dont on la suppose accompagnée , ou de la vertu dont on la croit l'image. Examinons les caractères de la *Beauté* que l'on admire communément , & nous trouverons qu'ils ne sont autre chose que la

Douceur, les Graces, la Majesté, la Dignité, la Vivacité, la Modestie, la Tendresse, le Bon Naturel; je veux dire que certains airs, certaines proportions, & certain *je ne sçai quoi*, font des indices naturels de ces sortes de vertus, des talens ou des dispositions qu'on peut y avoir. On a vû ci-dessus * que la misère ou la détresse dans laquelle nous sommes, paroissent sur nôtre visage, & l'on peut dire de même que presque toutes les *Dispositions habituelles* de l'esprit se manifestent aux spectateurs par la manière dont elles disposent les traits de cette partie. Les Passions violentes qui nous dominent paroissent au premier coup d'œil à nôtre air, de façon qu'il n'y a quelquefois point d'art qui puisse les cacher; celles même qui ont le moins de force changent nos traits de façon, qu'un

* Sect. V. Art. 8. §. 2.

œil un peu exact ne peut s'empêcher de les découvrir. Lors donc que l'air naturel du visage approche de celui qu'on a lorsque l'on est dominé de quelque passion, on en tire des conjectures touchant la Passion qui maîtrise l'esprit de celui en qui on l'apperçoit.

Quant au goût qu'on a dans certains pays pour les grosses levres, les petits nez & les petits yeux, à moins que nous ne connoissions nous-mêmes les idées qui ont pû faire admirer ces sortes de formes, soit comme naturellement belles, ou comme proportionnées au reste du visage, ou comme des indices de quelques *Qualités morales*, on peut raisonnablement l'attribuer à ces dernières, puisque c'est sur elles qu'est fondé le goût ou l'aversion que nous avons pour ces sortes de visages. A l'égard des traits

dont la forme nous paroît *naturellement désagréable*, on sçait que l'aversion qu'ils nous inspirent est si foible, que les *Qualités morales* suffisent pour nous faire aimer les personnes en qui cette irrégularité se trouve, quoique nous manquions nous-mêmes de cette *Régularité* que nous découvrons communément dans les autres. Nous regardons certains traits, par exemple, les yeux creux & les grosses levres comme une marque de stupidité, nous tirons même de la couleur des cheveux des indices de l'impudicité des personnes, & cela étant, qu'est-ce qui nous empêche d'attribuer à une pareille *Association d'idées*, soit qu'elle ait son fondement dans la nature ou non, le goût & l'aversion que nous avons pour certaines formes, sans qu'il nous soit possible d'en rendre raison.

Que méprifons-nous dans ceux dont le vifage n'a aucune difformité marquée ? C'est l'*Orgueil*, l'*Arrogance*, l'*Air chagrin* & *mauffade*, le *Mauvais naturel*, la *Folie*, la *Légereté* & l'*Étourderie* qu'on découvre à leurs traits de la manière qu'on a dit plus haut ; & lorsque ces fortes d'airs deviennent habituels, ils nous rendent les perfonnes les plus régulières extrêmement défagréables ; au lieu que leurs contraires donnent des charmes très-puiffans à celles qui étoient fort éloignées d'avoir une Beauté parfaite. Homere auroit eu beau donner à Helene toute la beauté & les charmes extérieurs qu'on eft capable d'imaginer, il n'eut pas moins été ridicule d'engager fes citoyens dans une guerre pour une pareille Héroïne, quand même on la fuppoferoit telle que Virgile la représente ; auffi a-t-il foin, en lui confervant

son caractère, de nous laisser entrevoir parmi toutes ses foiblesses, certaines qualités morales qui nous la rendent aimable, & de rappeler souvent à ses Lecteurs ses

. . . Ελέγεις ὀρμήματά τε σοναχάς τε *

larmes & ses soupirs, comme l'origine de l'indignation de ses compatriotes, & de l'esprit de vengeance qui les animoit.

* Hom. Iliad. 2. Vers. 356. & 590.

Quelle adresse dans cet inimitable Poète ! Ce n'est pas assez que d'avoir beaucoup d'esprit pour bien lire un Auteur rempli de sentimens ; il faut encore être honnête homme. Sans l'une & l'autre de ces qualités, on ne peut jamais être qu'un mauvais Juge. C'est peut-être par cette raison qu'il y en a si peu de bons, quoiqu'il y ait beaucoup de gens d'esprit. Mais si l'esprit & la probité sont si essentielles à un bon Critique, combien n'emporte-t-il pas de réunir ces deux qualités, lorsqu'on se propose d'être Auteur. Si l'on pèche par la tête, on ne produira jamais rien qui vaille ; & si le défaut est dans le cœur, il est fort à craindre qu'on n'engendre que des monstres.

*Cause de la différence des goûts en fait
de Beauté.*

Ce que je viens de dire peut servir à expliquer les différens goûts que nous avons de la *Beauté*. Quelque disposé que l'homme soit à estimer la *Vertu* & la *Bienveillance*, il peut cependant, en donnant plus d'attention à quelques-unes de ses espèces qu'à d'autres, admirer davantage certaines *Dispositions morales* que d'autres. Les guerriers, par exemple, préfèrent le courage à toute autre *Vertu*; ceux qui ont moins de courage admirent la *douceur de tempérament*; ceux qui pensent & qui réfléchissent, & dont les vûes sont plus étenduës, voient avec plaisir ces mêmes qualités dans ceux qu'ils fréquentent; les personnes qui ont les *Passions vives*, attendent les mêmes retours de

toutes les affections tranquilles, & font extrêmement touchées de la complaisance qu'on a pour elles : l'homme fier & orgueilleux aime ceux qui ont l'esprit altier, comme plus conforme à leur dignité ; quoique l'orgueil, lorsqu'il est joint à la réflexion & le bon sens, lui fasse aimer l'humilité dans la personne qu'il chérit. Puis donc que les différens temperamens des hommes leur font goûter la variété qui régne dans les caractères de ceux avec qui ils vivent, il s'enfuit qu'ils doivent avoir différent goût pour la Beauté, selon qu'elle indique des qualités conformes à celles qu'ils possèdent eux-mêmes.

On voit encore par-là d'où vient que l'amour vertueux, tout beau qu'il est, n'a aucun charme pour nous attirer des rivaux. L'amour même donne une beauté

à l'amant aux yeux de la personne aimée, dont aucun autre homme ne ressent l'influence. C'est-là peut-être le charme le plus fort qu'il soit possible d'imaginer, & celui qui agit sur nous avec le plus de pouvoir, lorsqu'il n'est contrebalancé ni par l'intérêt mondain, ni par le vice, ni par quelque difformité grossière.

Air, Mouvement, Gestes.

IV. On peut appliquer ce qu'on vient de dire à l'air & au mouvement de quelque personne que ce soit. Tout ce qui passe pour agréable dénote de façon ou d'autre de l'enjouement, de la facilité, de la condescendance, un empressement à obliger; un amour pour la société, une franchise & une hardiesse toujours inséparables d'un cœur sincère & incapable d'aucun mauvais dessein; au contraire, ce qui nous déplaît

dans l'air & le mouvement , c'est la grossièreté , le mauvais naturel , le dédain ou une timidité mal placée qui marque un homme sans monde , & peu instruit des devoirs de l'humanité.

Puisque nous en sommes sur l'air , le mouvement & les gestes, on me permettra d'observer, qu'en considérant les différentes cérémonies & les différentes manières de témoigner du respect qui sont en usage chez les différentes nations , on peut conclure à la vérité qu'il n'y a aucune connexion naturelle entre ces gestes ou ces mouvemens & les affections de l'esprit que la coutume a voulu leur faire exprimer ; mais lorsque celle-ci les a une fois établis pour exprimer ces fortes d'affections , ils deviennent par une constante association d'idées, agréables, aimables ou offensans, quoiqu'ils soient tout-à-fait indifférens par eux-mêmes.

Source de l'Amour qui unit les deux sexes.

V. Examinons ici les moyens dont la nature se sert pour porter les hommes à multiplier leur espèce, & les engager à ce qui est pour eux une source de travail & de chagrin dans la vie; en même tems qu'elle le leur fait supporter par le plaisir inexprimable qu'ils y trouvent. Elle eut pû nous exciter à la propagation de nôtre espèce par une sensation incommode, qui nous y eut efficacement déterminé, indépendamment du bonheur qui pouvoit nous en revenir; de même que la faim & la soif nous portent à conserver nôtre corps, quoique peu de personnes regardent le boire & le manger comme un bien considérable. Elle eut pu engager les deux sexes à s'unir par les mêmes moyens qu'elle employe pour y engager les brutes; je

veux dire, par *Desir* seulement, ou par l'amour du plaisir sensuel. Mais que la vie eut été insipide & languissante s'il n'y eut eu rien de plus dans le mariage ! Qui est-ce qui eut eu assez de résolution pour supporter tout l'embaras d'un ménage & les soins qui accompagnent l'éducation des enfans ? Qui est-ce qui par un simple motif de *Bienveillance* se fut assujetti volontairement à l'affection naturelle qu'on doit à ses descendans, puisqu'il pouvoit si aisément prévoir les troubles dont elle peut être suivie ?

Il faut donc que cette inclination qu'on remarque entre les deux sexes, soit fondée sur quelque chose de plus fort, de plus efficace & de plus agréable que les sollicitations importunes de la *Douleur*, ou que le simple desir des *Plaisirs sensuels*. La *Beauté* fournit une présomption favorable

des *Dispositions morales*, & l'habitude convertit cette présomption en un amour réel fondé sur l'estime, ou elle le commence, lorsque la Beauté n'est pas assez forte pour faire impression sur nous. Nous nous promettons par ce moyen la jouissance des *Plaisirs moraux* les plus grands, aussi bien que celle des *Plaisirs sensuels*, sans compter une infinité de sentimens tendres d'*humanité* & de *générosité*, & nous aspirons avec impatience à une *société* que nous imaginons devoir être pour nous une source de *Plaisirs moraux* inexprimables, où rien n'est indifférent, & où le plus léger service devenant une preuve évidente de ce violent amour & de cette estime parfaite, est reçu des deux parties avec tous les transports & toute la reconnoissance du plus grand bienfait & de l'obligation la plus importante; & où la prudence & le bon naturel venant

à influer des deux côtés, rend une pareille société préférable à tout ce qu'on peut imaginer de plus heureux dans le monde.

Si l'on examine la conduite de ceux qui sont les plus adonnés au sexe, on verra que l'amour des *Plaisirs sensuels* n'est pas le principal motif de leurs débauches ou de leurs fausses galanteries; car si cela étoit, les prostituées les plus infames devroient autant leur plaire qu'aucune autre femme que ce fut; mais on sçait assés que les hommes les plus dissolus aiment à trouver dans les personnes avec qui ils se lient, un *bon naturel*, de la *bonne foi*, de la *gayeté*, de l'*esprit*, & un grand nombre d'autres *Qualités morales*; & ceci peut servir à expliquer ce qui paroît par lui-même incompréhensible, sçavoir que la *Chasteté* a des attraits auxquels les dissolus sont

obligés de céder, dans le tems même qu'ils s'efforcent de la détruire.

Cette puissante détermination que nous avons même à une *Bienveillance bornée*, & à plusieurs autres *Sentimens moraux*, nous porte efficacement à faire du bien à tous les hommes en général, à suivre dans toute nôtre conduite les loix de la *Tendresse*, de l'*Humanité*, de la *Générosité*, & à mépriser nôtre intérêt personnel; outre qu'elle sert à perfectionner nos manières, & à régler le goût que nous avons pour la *Beauté*, l'*Ordre* & l'*Harmonie*. Dès que le cœur, qui étoit auparavant dur & insensible, vient à être ramolli par le feu dont nous parlons, il ne tarde pas à aimer la *Poësie*, la *Musique* & les *Beautés de la Nature*, & à mépriser les autres plaisirs des Sens extérieurs, & la somptuosité des habits; il prend des manières humaines, il aime &

ambitionne tout ce qui est généreux & honnête.

*La Société & l'Amitié ont le Sentiment moral
pour principe.*

L'amitié & les liaisons que nous formons avec les autres hommes, ont des principes beaucoup plus nobles que nos besoins personnels ou nôtre propre intérêt, & elles ont leur source dans l'amour, le bon naturel & les autres qualités morales qu'une infinité de signes extérieurs nous donnent lieu d'entrevoir dans ceux que nous fréquentons : je ne regarde pas comme une des moindres cette disposition à la gaieté, & ce plaisir que l'on prend à mettre les autres de bonne humeur, qui nous force à estimer en secret, ceux qui nous mettent dans un état aussi agréable, aussi innocent & aussi conforme à la nature.

ainsi que nous l'éprouvons lorsque nous nous trouvons avec des gens qui nous plaisent, & dont la conversation est animée par une joye modérée.

L'Éloquence lui est redevable de son pouvoir.

VI. C'est sur ce *Sentiment moral* qu'est fondé tout le pouvoir que l'éloquence a sur nous. Les différentes figures du discours ne sont que différentes manières de s'exprimer, qu'un esprit vif animé par des passions conformes à l'état où il se trouve, employe naturellement, en les diversifiant seulement quelque peu pour se conformer à la coutume; & elles ne touchent les Auditeurs, qu'en leur représentant vivement les passions de celui qui parle, & en les leur communiquant de la même manière qu'on a dit ci-dessus *, que la

* Voyez Sect. V. Art. 8. Par. 2.

Pitié se communiquoit à ceux qui voyent souffrir un malheureux.

Au reste, les Passions que l'Orateur entreprend d'exciter dans ceux qui l'écoutent, sont toutes fondées sur des *Qualités morales*. Toutes les métaphores & les descriptions hardies, toutes les différentes manières d'interroger, d'argumenter & d'apostropher l'auditoire & le genre humain, ne sont que des méthodes plus vives d'imprimer dans l'esprit des Auditeurs l'image des *Qualités morales* de la personne qu'on entreprend d'accuser ou de défendre, ou de leur faire recevoir ou rejeter ce qu'on souhaite. Toutes les *antitheses* ou *saillies d'esprit*, toutes les cadences sonores des périodes, quelque peu de beauté qu'elles aient prises séparément, ne sont d'aucun effet pour persuader, si l'on néglige d'émouvoir les passions

par quelqu'espèce de *Moralité*. Elles peuvent bien faire admirer l'Orateur, de ceux qui étoient déjà disposés à le favoriser ; mais le plus souvent elles le font mépriser de ses adversaires. Lors au contraire que vous étalés le *Bienfait* d'une action, le bon effet qu'elle aura sur le Public en protégeant l'innocent & soulageant celui qui souffre injustement, il suffit de faire intervenir l'autorité au secours de vos preuves, pour que tout homme se range de votre sentiment, & s'y porte avec ardeur. Veut-on captiver la Bienveillance de l'auditoire pour une personne dont on a pris la défense en main, étalez son *humanité*, sa *générosité*, son *zèle* pour le Bien public, & sa *capacité* à le procurer ; n'oubliez point le mépris qu'elle fait des dangers & de ses plaisirs personnels ; & soyez sûrs qu'on ne manquera point de

l'aimer & de l'estimer. Voulez-vous émouvoir la Pitié de l'auditoire en sa faveur, & l'attendrir sur son sujet ? Ne manquez pas de dépeindre son malheur, ou l'injure qu'elle a soufferte sans la mériter.

Il suffit au contraire de dépeindre la barbarie ou la cruauté d'une action, le malheur qu'elle doit causer aux gens de bien, à ceux qui ont de la bonne foi & de la générosité, ou seulement à l'innocent, pour la faire abhorrer de tout l'auditoire, quand même ceux qui le composent n'en auroient point souffert. Voulez-vous rendre une personne infame, le faire mépriser & hair de tout le monde, représentez-la comme cruelle, inhumaine ou traître envers le Êtres raisonnables les plus éloignés ; ou contentez-vous seulement de la dépeindre intéressée & adonnée à la débauche, sans s'embarrasser de ses amis, ni

de l'intérêt d'autrui, & vous viendrez à bout de ce que vous fouhaitez, pourvû toutefois que vous n'avanciez rien fans preuve. Veut-on diminuer l'admiration que nous avons conçüe pour quelqu'action célèbre? Il fuffit qu'on donne à entendre que celui qui l'a faite n'a eu que fon propre intérêt en vûe.

N'y a-t-il que les perfonnes fçavantes & polies qui foient touchées de ces fortes de discours? Est-on obligé de connoître les fyftêmes des *Moralistes* & des *Politiques*, ou d'avoir étudié la *Rhétorique* pour pouvoir être convaincu d'une vérité? Faut-il connoître tous les différens moyens dont on peut fe servir pour parvenir à fes fins? Non, fans doute, puisqu'on voit tous les jours la multitude groffiére & ignorante être la plus touchée de ces fortes de discours. Où est-ce que l'Éloquence

a jamais eu plus de pouvoir que dans les états populaires, & avant même que les sciences eussent été perfectionnées? La réflexion & l'étude peuvent faire naître dans l'esprit des hommes des soupçons contre l'Orateur, & les empêcher de se rendre à ses raisons, surtout s'ils ont connoissance de différentes formes d'argumens qu'ils mettent en usage, & qu'ils découvrent qu'il les employe contr'eux. Mais la simple nature cède aisément aux impressions morales, & les adopte sans précaution & sans soupçon. Ce ne furent point les bois de l'Académie, ni les pierres du Portique, ni les chevaux dressés de Grèce qui obéirent à la Lyre d'*Amphion* ou d'*Orphée*; mais les arbres, les rochers & les tigres; ce qui prouve » qu'il y a quelque » Sentiment de moralité antérieur à l'inf-
 » truction ou aux argumens métaphysiques

» dont on se fert pour prouver que l'intérêt
 » personnel de celui qu'on persuade est lié
 » avec le bien public. «

*Le Plaisir que nous trouvons dans la Poësie
 a sa source dans le même Sentiment.*

VII. Pour peu qu'on réfléchisse sur ce que je viens de dire, on s'appercvra sans peine que ce *Sentiment* est la source du plaisir que nous goûtons dans la Poësie. On a vû dans le premier *Traité* quel est le fondement de celui que nous trouvons dans les nombres, les cadences, les métaphores & les comparaisons *. Mais comme la contemplation des *Objets moraux*, soit vertueux ou vicieux, nous affecte plus puissamment, & remue nos passions d'une

* Voyez *Traité I. Section II. Article 13. Sect. IV. Art. 3.*

manière différente & bien plus efficace, que la *Beauté naturelle*, ou ce qu'on appelle communément *Laideur*; de même les Beautés les plus touchantes ont un plus grand rapport avec nôtre *Sentiment moral*, & nous affectent bien plus puissamment, que les représentations des objets naturels dans les descriptions les plus vives. La Poësie Dramatique & Épique appartiennent entièrement à ce Sentiment, & remuent nos passions, en nous mettant devant les yeux les différentes fortunes de ceux qu'elles nous représentent comme moralement bons ou mauvais, ainsi qu'on le verra plus amplement lorsque nous traiterons de chaque passion en particulier.*

* Voyez l'Essai sur les Passions du même Auteur.

Toutes les fois que nous voulons faire desirer ou admirer un objet dont la beauté est réelle, nous ne devons pas nous contenter d'une simple Narration, mais tâcher, si nous pouvons, de le représenter effectivement, ou d'en donner l'image la plus vive qu'il est possible. C'est ce qui fait que le Poëme Épique ou la Tragédie procurent un plaisir infiniment plus grand que les Traités Philosophiques, quoique tous deux tendent à nous faire estimer la Vertu. La représentation des objets, lorsqu'elle est judicieuse, naturelle & animée, nous fait infailliblement admirer la *Vertu* & détester le *Vice*, l'*Inhumanité*, la *Trahison* & la *Cruauté*, par un *Sentiment moral*, sans que nous ayions besoin d'être guidés par les réflexions du Poëte; & de là vient qu'Horace regarde l'étude de

la *Morale* comme absolument nécessaire à quiconque veut devenir bon Poëte.

*Scribendi recte Sapere est & principium & fons.**

» La première chose & la plus nécessaire
 » pour bien écrire, c'est le bon Sens. Voilà
 » la source de tout le reste. « Et ensuite ,

*Qui didicit Patriæ quid debeat & quid Amicis,
 Quo sit amore Parens , quo Frater amandus
 & Hospes ,*

*Quod sit conscripti , quod judicis officium, quæ
 Partes in bellum missi Ducis ; ille profecto
 Reddere Personæ scit convenientia cuique **.*

» Celui qui sçait ce qu'il doit à sa Pa-
 » trie & à ses Amis , quels sont les diffé-
 » rens degrés d'amour qu'on doit avoir

* Horace, Art Poétique, V. 309.

** Ibid. V. 312. &c.

» pour un pere & pour un frere ; jusqu'où
 » s'étendent les droits de l'hospitalité ;
 » & quel est le devoir d'un Juge , d'un
 » Sénateur & d'un Général d'Armée :
 » celui-là sçait donner à chaque perfon-
 » nage les mœurs qui lui conviennent , &
 » le caractère qu'il doit avoir. «

*Les Images que les Poëtes employent sont
 fondées sur le Sentiment moral.*

C'est à ce même Sentiment que la Poësie est redevable d'une de ses plus grandes Beautés , je veux dire la Prosopopée , qui personifie chaque Passion , & qui anime par des Épithètes morales tous les événemens , toutes les causes & tous les objets naturels. Car on réunit la contemplation des *Circonstances* & des *Qualités morales* , avec les *Objets naturels* , pour augmenter leur *Beauté* ou leur *Laideur* ; & pour que

les Passions que nous décrivons, touchent plus vivement l'Auditeur, nous avons soin de les représenter comme si c'étoient des véritables personnes; c'est ainsi que nous donnons à un bois touffu un Génie & des Dieux tutélaires qui ont soin de veiller à sa conservation; il n'est point de fontaine qui n'ait sa Nymphe, ni de rivière qui n'ait un Dieu bienfaisant, qui répand avec son urne l'abondance & la fertilité partout où il passe. La lumière du jour est sacrée, bienfaisante & efficace pour bannir les esprits nocturnes si pernicieux aux hommes. L'Aurore est une Déesse bienfaisante & officieuse qui parcourt les montagnes qui ont ressenti l'influence de la rosée, pour porter la lumière aux Dieux & aux hommes. La Guerre est un monstre violent, cruel & sans égard, qu'aucune vertu ni compassion ne peut détourner de.

ses desseins fanguinaires. Le fer est inflexible ; la fléche & la lance sont avides de carnage , & brûlent d'envie de porter la mort partout. Nos machines militaires sont des personnages effrayans , dont le bruit imite le tonnerre de Jupiter. Y a-t-il quelqu'un à qui l'image morale de la mort soit inconnuë ? Ne sçait-on pas qu'elle est insensible à la Pitié , inflexible , & qu'elle exerce un empire absolu sur tous les hommes ? Rien de plus admirable que l'image qu'Horace a fait de la Fortune *. Il nous la représente avec toute sa fuite , sans oublier les personnes qui lui sont dévouées , & la fait précéder par la nécessité , qui tient dans ses mains d'airain de grands cloux , des crocs & du plomb fondu. Il n'est pas jusqu'aux qualités de l'esprit qu'on n'ait personifiées. L'Amour

* Voyez Liv. I. Od. 35.

devient une *Venus* ou un *Cupidon* ; le Courage & la Prudence un *Mars* ou une *Pallas* qui assistent & protègent les Héros ; devant elles marchent la Terreur & la Mort , la *Fuite* & l'*Épouvante* , les *Cris* & l'*Étonnement*. Les Prophètes mêmes n'ont pas craint de se servir de ces images , & ils nous dépeignent la *Justice* & le *Jugement* comme servant de soutien au Trône du *Tout-Puissant* , qu'ils font précéder par la *Vérité* & la *Miséricorde* : Ils nous représentent la *Paix* sortant de la Terre , & la *Miséricorde* descendant du Ciel.

Il n'est personne qui ne trouve plus de *Beauté* dans cette manière de représenter les objets , dans ces images , & dans cette union d'idées morales , que dans les narrations les plus amples ou dans les descriptions les plus naturelles & les plus animées. Lorsqu'on lit le quatrième Livre

d'Homere, & que prévenu par ce qui s'est passé dans le Conseil des Dieux, du carnage qui doit suivre, on rencontre parmi la plus magnifique description qu'on ait jamais imaginée, d'une flèche qui va plus vite que les vents, l'épithète morale suivante :

. . . μελαινάων ἔρμι ὀδυνάων *

La source sûre des douleurs les plus mortelles,

On est plus frappé de cette seule circonstance, que de toutes les descriptions naturelles que les hommes peuvent imaginer.

De même que l'Histoire.

VIII. L'Histoire tire son principal mérite des mœurs & des caractères qu'elle représente ; & comme ceux-ci sont ce qu'il y

* Homere, Ibid. 4. Vers 117.

a de plus frappant dans la Nature , ils ne peuvent que causer un plaisir infini , lorsqu'ils sont dépeints comme il faut.

Et la Peinture.

IX. On sçait aussi que rien n'est plus chétif qu'une collection des meilleurs Portraits , en comparaison des Tableaux qui représentent des *Actions morales* , des *Passions* & des *Caractères*.



SECTION VII.

De quelques Idées morales complexes, relatives à l'obligation & au droit parfait, imparfait, externe, aliénable & inaliénable, déduites du Sentiment moral.

I. **I**L est aisé de voir par ce qu'on a dit, quelle est la véritable origine des Idées morales, je veux dire le Sentiment moral, qui nous fait approuver & estimer tout ce en quoi on apperçoit quelque signe d'Excellence ou quelque démonstration de Bienveillance. Il me reste à expliquer comment nous acquerons des Idées plus particulières de la Vertu & du Vice, en faisant abstraction de toute Loi divine ou humaine.

De l'Obligation.

On demandera peut-être s'il est possible d'avoir quelque Sentiment de l'obligation séparée des loix d'un Supérieur ? Je vais répondre à cette question, suivant les différentes significations du mot. Si l'on entend par *Obligation*, une détermination qui, indépendamment de nôtre propre intérêt, nous porte à approuver les actions & à les faire, & qui nous rende mécontents de nous-mêmes lorsque nous agissons d'une manière contraire au devoir qu'elle nous impose ; dans ce sens-là, dis-je, tous les hommes seront naturellement obligés à avoir de la Bienveillance les uns pour les autres, lors même que par quelques opinions fausses ou partiales de l'influence naturelle de leurs actions, ce *Sentiment moral* les porte au mal ; à moins qu'elle n'ait été

extrêmement affoiblie par des habitudes invétérées, car il ne paroît presque pas possible de pouvoir l'éteindre entièrement, ou, ce qui revient au même, ce *Sentiment intérieur* & l'*instinct* qui nous portent à la Bienveillance, influenceront sur nos actions & nous rendront mécontents de nôtre conduite; & nous serons intérieurement convaincus que nous sommes dans un état méprisable & malheureux, sans avoir égard à aucune loi quelconque, ou indépendamment des biens extérieurs qu'on peut avoir perdus ou des peines qu'elle inflige: nous avons d'ailleurs des marques si sûres pour distinguer la *Bienveillance* de sa contraire, que nous ne sçaurions vraisemblablement manquer de découvrir la véritable fin de chaque action, & d'apercevoir tôt ou tard les mauvaises suites de ce qu'un esprit de partialité nous avoit

d'abord fait trouver bon ; ou si nous manquons d'amis assez fidèles pour nous en avertir, les personnes offensées ne manquent pas de nous en faire des reproches ; tant il est vrai que nous ne sçaurions goûter de tranquillité, de satisfaction, ni de contentement parfait, qu'en nous appliquant soigneusement à connoître la fin de toutes nos actions, & en nous attachant perpétuellement à pratiquer le Bien, conformément aux notions les plus justes que nous en avons. Que si l'on entend par le mot *Obligation un motif intéressé* suffisant pour déterminer tous ceux qui le pesent mûrement, & qui recherchent leur propre avantage d'une manière conforme à la Prudence, à agir d'une manière plutôt que d'une autre ; nous pourrons avoir l'idée de cette sorte d'*Obligation*, en réfléchissant sur cette détermination qui nous

porte naturellement à approuver la vertu , à nous estimer heureux & contents , toutes les fois que nous réfléchissons sur les bonnes actions que nous avons faites , & à être mécontents de nous-mêmes , lorsque nous sommes intérieurement convaincus d'avoir agi autrement ; aussi bien qu'en considérant combien nous estimons le bonheur qu'il y a d'être vertueux , supérieur à tout autre*. Nous pourrons encore avoir le Sentiment de cette espèce d'obligation , en examinant les raisons que nous avons de regarder la pratique constante des actions bienfaisantes & sociales , comme les moyens les plus propres de procurer le bien naturel de chaque individu , ainsi que Cumberland & Puffendorf l'ont prouvé , & tout cela indépendamment de quelque Loi que ce soit.

* Voyez Sect. VI. Art. 1. & 2.

Si l'on suppose nôtre *Sentiment moral* extrêmement affoibli, & que nos Passions intéressées ayent pris un ascendant sur nous, soit à cause de nôtre corruption naturelle ou des mauvaises habitudes que nous avons prises; si nôtre entendement est foible, & que nos passions nous exposent à croire follement & sans réflexion, que les mauvaises actions sont plus propres à contribuer à nôtre avantage, que la Bienveillance; dans ce cas, dis-je, si l'on me demande comment on doit s'y prendre pour porter les hommes aux actions bienfaisantes, & leur faire sentir l'obligation où ils sont d'agir constamment pour le bien Public, » Je conviendrai de » la nécessité d'une loi émanée d'un Etre » supérieur, assez puissant pour nous rendre heureux ou malheureux, qui puisse contrebalancer ces motifs apparents

» d'intérêt, calmer nos Passions, nous
 » faire recouvrer le *Sentiment moral*, ou
 » du moins nous donner des vûes justes
 » de nôtre propre intérêt. «

Jusqu'à quel point la Vertu peut être enseigné.

II. Le principal devoir d'un Moraliste, est de prouver par des raisons solides, » que la *Bienveillance universelle* contribue » à la félicité de celui qui la possède, soit » à cause du plaisir qu'on trouve à y réfléchir, de l'honneur & des bons offices » qu'elle procure de la part de ceux dont » nôtre bonheur dépend dans ce monde; » ou à cause des sanctions *des Loix divines* » qui nous sont manifestées par la constitution de l'univers «; pour qu'aucune vûe apparente de l'intérêt puisse traverser cette inclination naturelle; & non point de prouver » que la vûe de nôtre propre

» avantage, quel qu'il soit, peut nous por-
 » ter à avoir de la Bienveillance pour nos
 » semblables. « Les obstacles que l'amour
 propre nous oppose, une fois levés, la
 nature ne manquera pas de nous porter à
 la Bienveillance. Qu'on s'attache à mon-
 trer le malheur qui accompagne un Amour
 propre excessif, & il ne traversera plus
 l'inclination naturelle que nous avons à
 la Bienveillance; car si cette noble dis-
 position est une fois délivrée de l'esclava-
 ge de l'ignorance, & des fausses vûes
 d'intérêt dont on vient de parler, elle
 tirera du secours de l'Amour propre mê-
 me, & deviendra assez forte pour former
 un caractère vraiment noble & vertueux.
 Il doit ensuite tâcher de découvrir en ré-
 fléchissant sur les affaires humaines, quelles
 sont les actions qui peuvent procurer plus
 efficacement ce *Bien universel*, les règles ou
 les

les maximes générales qu'on doit suivre, aussi bien que les exceptions qu'elles peuvent souffrir suivant l'occurrence des cas ; afin que nos bonnes inclinations puissent être dirigées par la raison , & par une juste connoissance des intérêts de l'humanité. On ne doit point s'imaginer que la *Vertu* proprement dite, ou les bonnes dispositions de l'Esprit, puissent être directement enseignées ou produites par l'instruction ; elles doivent être originairement imprimées en nous par le grand Maître , & ensuite fortifiées & affermies par la culture que nous donnons à nôtre esprit.

Objection.

III. On a souvent soin de nous dire ,
 » qu'il est inutile de supposer un pareil
 » *Sentiment moral* dans l'homme , puisque
 » la réflexion & l'instruction nous rendent

» les mêmes actions recommandables par
 » des raisons tirées de nôtre propre intérêt,
 » & nous engagent à les faire par un prin-
 » cipe d'amour propre dont tout le monde
 » convient, fans qu'il soit besoin de cette
 » détermination inintelligible à la Bien-
 » veillance, ou de la qualité occulte d'un
 » *Sentiment moral.* «

*Le Sentiment moral ne dépend point
 de la réflexion.*

Il se peut faire, il est vrai, que la raison & la réflexion nous fassent approuver les mêmes actions comme avantageuses; mais ne nous font-elles pas estimer de même des mets que nous trouvons agréables au goût? Conclura-t-on delà que nous n'avons point de goût, ou que ce Sentiment est inutile? Non certes. L'usage en est évident dans l'un & l'autre cas. On a beau

vanter cette supériorité de raison qui nous élève au-dessus des autres animaux, ses progrès sont trop lents, trop remplis de doute & d'incertitude, pour pouvoir en faire usage dans toutes sortes d'occasions, soit pour nôtre propre conservation sans les sens extérieurs, ou pour diriger nos actions pour le bien du *Tout*, sans le *Sentiment moral*. Il y a plus, sans ces *Conseillers vigilans* & ces *Solliciteurs importuns*, nous ne sçaurions être si fortement déterminés en tout tems à ce qui conduit le plus à cette fin; ni si noblement récompensés, lorsque nous travaillons avec vigueur à les obtenir, par les réflexions calmes & languissantes de nôtre intérêt personnel, que par ces Sensations agréables.

Cette *Détermination naturelle* à approuver & à admirer, à hair & à mépriser les

actions, est sans contredit une *Qualité occulte* : mais est-il plus étonnant que l'idée d'une action produise de l'estime ou du mépris, que de voir le mouvement ou le déchirement de la chair causer du *Plaisir* ou de la *Douleur*, ou l'acte de la volonté mouvoir la chair & les os ? Dans ce dernier cas, nous avons de même que l'éléphant & la tortuë un cerveau, des fibres & des fluides élastiques, & des esprits animaux, capables de vaincre la difficulté : mais qu'on fasse un pas de plus, & l'on trouvera que la chose n'est pas moins difficile à expliquer, ni moins mystérieuse que cette *Détermination* à aimer & approuver, ou à condamner & mépriser les actions & ceux qui les font, indépendamment de tout intérêt, selon qu'elles paroissent bien ou malfaisantes.

On pourroit nous objecter qu'en suivant

nos idées, on feroit porté à regarder les brutes comme capables de vertu ; ce qui a toujours été traité comme le comble de l'absurdité : mais il est évident premièrement, que les Animaux ne font point capables d'un si haut degré de vertu, fixé par nôtre systême, & qui consiste dans une *Détermination tranquille* de la volonté au bien d'autrui ; si ce qu'on dit des bêtes est vrai, qu'elles font toujours entraînées par les passions particulières, que la présence des objets qui frappent leurs sens, met en mouvement. Quoiqu'il en soit, il faut convenir que nous remarquons dans le caractère de certains animaux *, quelque chose qui gagne nôtre Affection &

* Ciceron ne craint point de dire de certaines Brutes, *Videmus indicia pietatis, cognitionem, memoriam, desideria, Secreta à voluptate humanarum simulacra virtutum*, de finib. lib. 2. ch. 33.

nôtre Bienveillance ; & qui nous leur fait accorder une espèce subalterne d'estime , quoique nous ne soyons pas dans l'habitude de les regarder comme vertueux ; mais sommes-nous plus indulgens pour nos enfans ; & dans le bas âge , leur faisons-nous un grand mérite des dispositions douces & amiables que nous découvrons en eux ? Il y a cependant quelque bonté dans ces dispositions , & je ne vois pas quel inconyenient il y auroit à les traiter de vertu. Mais il n'y a dans ces créatures privées de la réflexion , qu'une bonté subalterne ; si elles sont incapables de connoître les loix ; si leurs sanctions n'agissent point sur elles ; si l'espoir des récompenses ne les entraîne point ; si elles ne sont point arrêtées par la crainte du châtiment ; il s'enfuit qu'on ne peut les appeller en justice , ni leur faire subir des interrogatoires

ni des sentences. En effet, pourquoi en agiroit-on autrement avec elles? Les loix, les récompenses & les châtimens ne produisant sur elles aucun de ces effets qu'ils ne peuvent avoir que sur des Êtres raisonnables. Le plaisir ou la peine immédiate de leurs actions, le châtiment que l'homme leur inflige, est peut-être la seule récompense ou la seule peine que la nature leur ait destinées. Il n'y a rien dans tout cela qui implique contradiction; & je ne vois pas ce qu'on pourroit inférer contre nous de ce que nous admettons une espèce infime de Vice & de Vertu, dont la récompense ou le châtiment ne foumet point aux loix du gouvernement les créatures privées de raison & de réflexion, en qui ces Vices ou ces Vertus se rencontrent.

Lorsqu'on suppose pour prouver qu'il ne peut y avoir de pareil Sentiment antérieur

à toute vûe d'intérêt, » que ces actions
 » font pour la plûpart réellement avanta-
 » geufes de manière ou d'autre à l'Agent,
 » à celui qui les approuve, ou aux hom-
 » mes en général, dont la félicité peut
 » en quelque forte améliorer nôtre état. «

Ne peut-on pas demander, en fupposant que la Divinité imprime un pareil Senti-
 ment de quelque chose d'aimable dans les
 actions (fupposition qui n'est point im-
 possible,) quelles font celles qu'une Divi-
 nité bienfaifante nous détermineroit à ap-
 prouver ? Niera-t-on la poffibilité d'une
 pareille Détermination, fi elle ne nous
 porte point à admirer les actions qui ne
 font d'aucune utilité au genre humain,
 ou à aimer un homme pour fes talens fu-
 périeurs dans des bagatelles, comme diffé-
 quer des papillons, étudier des mouches,
 &c. ? Si donc les actions qu'une Divinité

sage & bienfaisante nous détermine à approuver, supposé qu'elle nous donne un pareil Sentiment, doivent nécessairement être avantageuses au public, cet avantage ne sçauroit jamais être une raison contre le *Sentiment* même. Nous devrions par le même motif nier la révélation qui nous enseigne la *Piété*, l'*Humanité*, la *Justice* & un culte raisonnable, à cause que la raison & l'intérêt autorisent & recommandent ces sortes de principes & de devoir; & adopter avec avidité ce qui n'est que contradiction, sottise & faste, comme d'infatuation divine, quoiqu'il n'y ait en cela rien d'humain ou d'utile aux hommes.

C'est au Sentiment moral à juger des Loix.

IV. Ceux qui tiennent pour les systêmes opposés, & qui déduisent toutes les idées du *Bien* & du *Mal*, de l'utilité qui en

revient à l'Agent, ou du rapport qu'ils ont avec la *Loi* & ses *Sanctions*, soit qu'elle soit connue par *Raison* ou par *Révélation*, ont continuellement recours à ce *Sentiment moral* qu'ils nient; non-seulement lorsqu'ils donnent aux Loix de la divinité les épithètes de *Bonnes* & d'*Équitables*, & qu'ils regardent l'empire qu'elle exerce sur nous comme *juste* & *raisonnable*; mais encore lorsqu'ils se servent d'une foule de mots qui ont une signification tout-à-fait différente de celle qu'ils prétendent leur donner. L'*Obligation*, selon eux, n'est qu'une constitution fondée sur la nature ou l'autorité, qui fait qu'il est plus avantageux à l'Agent d'agir d'une certaine manière plutôt que d'une autre. Substituons cette définition partout où nous trouverons les mots *on doit*, *il convient*, *il faut*, dans un Sens moral, & la plûpart de leurs principes

paroîtront extrêmement étranges, comme font ceux-ci, que la divinité *doit* agir conformément à la raison, ne *doit* point châtier l'innocent, qu'*elle doit* rendre l'état de l'homme vertueux plus heureux que celui du méchant, qu'*elle doit* s'acquitter de ses promesses, & une infinité d'autres qu'on rend tous ridicules ou problématiques en y substituant la définition des mots *il faut, on doit, il convient.*

V. Rien ne prouve mieux que nos premières idées du *Bien moral* sont indépendantes des Loix, que l'examen constant que nous faisons de la justice des *Loix divines & humaines.* Quel peut être le Sens de cette opinion générale, » que les *Loix* » de Dieu sont *justes, bonnes & saintes?* « Les Loix humaines peuvent être appellées *bonnes* à cause de leur conformité avec la *Loi divine.* Mais à quoi bon appeller les

Loix de l'Être suprême, *bonnes*, saintes ou équitables, si la *Bonté*, la *Sainteté* & la *Justice* sont entièrement dépendantes des *Loix* ou de la volonté d'un Supérieur qui nous a été révélée de façon ou d'autre. Ce n'est-là qu'une *Battologie* qui ne signifie autre chose, sinon que *Dieu veut ce qu'il veut*.

Il faut donc nécessairement supposer quelque *Bonté absolüe* dans les actions, & cette *Bonté* n'est autre chose que la *Bienveillance* ou le *Desir* du bonheur naturel des Êtres raisonnables ; & que nous appercevons cette *Excellence* à l'aide du *Sentiment moral* qui est en nous ; & pour lors nous appellons les *Loix de la Divinité Bonnes*, lorsque nous les croyons propres à contribuer au *Bien public*, de la manière la plus générale & la plus efficace. Nous appellons de même la *Divinité Bonne* dans un *Sentiment moral*, lorsque nous concevons

que sa Providence est entièrement employée à procurer le Bonheur universel de ses créatures, & c'est ce Bonheur qui nous fait admettre en elle la *Bienveillance* & le *Desir* dont on vient de parler.

La *Bonté* des *Loix divines* ne consiste, selon quelques-uns, » que dans leur conformité à quelque *Rectitude* essentielle de sa nature. α Mais on me dispensera d'admettre cette opinion, jusqu'à ce qu'on m'ait montré le véritable sens de cette métaphore *Rectitude* essentielle, & que je puisse discerner si on entend par-là quelque chose de plus qu'une *Bienveillance* parfaitement sage, uniforme & impartiale.

*Différence entre la Contrainte
& l'Obligation.*

On peut voir par-là en quoi la *Contrainte* diffère de l'*Obligation*. Il n'y a point de

différence, il est vrai, entre la *Contrainte* & le second sens du mot *Obligation*, qu'on définit une *Constitution qui nous fait préférer une action à une autre par l'intérêt que nous y trouvons*, si l'on veut seulement parler de *l'intérêt extérieur*, distinct de ce *Sentiment intérieur & agréable qui naît du Sentiment moral*. Il est inutile d'avertir le Lecteur, que par le mot de *Contrainte*, on ne prétend point entendre une force extérieure, qui remue nos membres sans notre consentement; car dans ce cas, on ne sçauroit nous donner le titre d'*Agents*. On veut seulement parler d'une contrainte occasionnée par un *Mal* dont on nous menace, à dessein de nous faire agir d'une certaine manière plutôt que d'une autre; ce qui n'empêche pas néanmoins, qu'on n'admette une différence considérable entre cette espèce de *Contrainte* & d'*Obligation*.

Nous ne difons jamais que nous fommes obligés à faire une action que nous estimons méprifable, mais que nous y fommes contraints. Nous ne difons jamais non plus, que les *Loix divines* nous contraignent par leurs *Sanctions*; mais bien qu'elles nous obligent. Nous n'appellons pas non plus du nom de *Contrainte*, l'obéiffance que nous rendons à la *Divinité*, fi ce n'est dans un fens métaphorique, quoique plusieurs personnes avouent l'influence que la crainte des châtimens a fur elles. S'il arrivoit cependant qu'un *Être malfaisant & tout-puiffant*, nous obligât fous des peines très-grièves à devenir *Traîtres, Cruels & Ingrats*, nous ne manquerions pas de donner à cette Obligation le nom de *Contrainte*. Voici en quoi confifte cette différence. Lorsque quelque *Sanction* co-opere avec nôtre *Sentiment moral* à nous

faire faire des actions que nous estimons *morale*ment bonnes, nous disons que nous y sommes obligés. Lors au contraire que les *Sanctions* des châtimens ou des récompenses s'opposent à nôtre *Sentiment moral*, nous disons que nous sommes contraints ou subornés. Dans le premier cas, nous donnons au Législateur la glorieuse épithète de *Bienfaisant*, comme ayant le Bien public en vûe; & dans le second, nous l'appellons *Méchant* ou *Injuste*, à cause que nous supposons en lui une intention contraire. S'il étoit vrai que toutes les idées que nous avons du *Bien* ou du *Mal moral* ne vinssent que de l'opinion que nous avons de l'*avantage* ou du *préjudice* que les actions peuvent nous causer, je ne vois pas qu'il fut possible de distinguer la signification de ces mots.

Des différentes espèces de Droits.

VI. C'est à ce même sentiment que nous devons attribuer les idées des différents Droits qui ont été établis parmi les hommes. Toutes les fois que nous jugeons que *la faculté de faire, de demander, ou de posséder quelque chose généralement permise dans certaines circonstances, doit contribuer au Bien général*, nous disons de celui qui se trouve dans ces circonstances, qu'il est en droit *de faire, de posséder, ou de demander* cette chose; & ce Droit est plus ou moins grand, selon que le *Bien public* y est plus ou moins intéressé.

Droits parfaits.

Les Droits qu'on appelle *parfaits* sont *d'une telle nécessité pour le Bien public, qu'il suffiroit pour rendre la vie insupportable, que*

Z

tout le monde les violât. Une pareille infraction rend même actuellement malheureux ceux sur qui elle influe ; au lieu que leur accomplissement dans toute occasion tend au Bien public , ou directement , ou en procurant l'avantage d'une partie. D'où il suit manifestement « Que la permission » de défendre ou de poursuivre ces sortes » de *Droits* par la force , avant l'établissement du Gouvernement Civil , ne pou- » voit être plus nuisible au public dans » quelque cas particulier que ce fût , qu'il » ne l'est de les violer avec impunité ; il devoit même y avoir de l'avantage pour le tout dans l'état de nature à pouvoir poursuivre ces sortes de *Droits* par la force , vû que cela faisoit craindre à chaque individu d'attenter contre les *Droits parfaits* de ceux avec qui il vivoit.

Droit de déclarer la guerre & d'infliger des châtimens.

Tel est l'*Effet moral* qui résulte des injures personnelles, ou du violement des *Droits parfaits* d'autrui, qu'il nous met en *Droit* de déclarer la guerre & d'employer toute la violence nécessaire pour obliger l'agresseur à réparer les dommages qu'il a faits, & à nous fournir des sûretés à l'abri desquelles on n'ait désormais rien à craindre de sa part. C'est-là l'unique fondement du *Droit* que l'on a de punir les criminels & de poursuivre nos *Droits* par la force dans l'état de nature, & ces *Droits* qu'a naturellement la personne offensée, ou ceux qui l'assistent volontairement ou par condescendance, d'employer la force selon l'avis d'Arbitres désintéressés, étant transféré du consentement de l'offensé au

Magistrat préposé pour veiller au maintien de l'état civil , deviennent le vrai fondement du *Droit* qu'on a de punir les crimes. J'appelle *Droits parfaits* ceux qui s'étendent sur nos vies , sur le fruit de nôtre travail , qui nous mettent à même d'exiger l'accomplissement d'un Contrat , sur des considérations valables , de ceux qui sont en état de le procurer , de diriger nos propres actions , soit pour le *Bien public* , soit pour nôtre intérêt personnel avant que nous les ayons soumises en quelque sorte à la direction d'autrui , & plusieurs autres de même nature.

Droits imparfaits.

J'entends par *Droits imparfaits* , ceux dont l'infraction, quoiqu'universelle, ne sçauroit rendre nécessairement les hommes misérables. Ces sortes de *Droits* contribuent à

l'augmentation du Bien positif dans la Société ; mais ils ne sont point absolument nécessaires pour prévenir une misère universelle. Leur violement frustre les hommes du bonheur qu'ils attendoient, de l'humanité ou de la reconnoissance de ceux avec qui ils vivent, sans les priver du Bien dont ils jouissoient auparavant ; par où il paroît » qu'une poursuite trop » violente de ces sortes de *Droits* cause- » roit généralement plus de mal que » leur violement ». D'ailleurs, approuver la force dans ces sortes de cas , ce seroit vouloir priver les hommes du plus grand plaisir qu'ils trouvent dans les actions qui partent d'un fond de bonté ; d'humanité & de gratitude , & qui cesseroient d'être aimables si l'on pouvoit y être contraint. On peut mettre au nombre des *Droits* imparfaits ceux que le

pauvre a sur la charité du riche ; ceux que tous les hommes ont sur les bons Offices qui ne coûtent ni travail , ni dépense à ceux qui les rendent ; ceux enfin , que les Bienfaiteurs ont sur la reconnoissance de leurs clients & d'autres semblables.

Le violement des *Droits imparfaits* prouve seulement , qu'un homme n'a pas assez de bienveillance pour procurer le bien positif d'autrui , pour peu qu'il soit opposé au sien propre , au lieu que le violement des *Droits parfaits* marque dans l'Agresseur une méchanceté ou une cruauté positive , ou du moins un amour propre immodéré qui le rend indifférent sur la misère & la ruine positive d'autrui , lorsqu'il s' imagine y trouver son intérêt. En violant les premiers , il témoigne un *Desir* si foible du *Bien public* , que la plus petite vue de son propre intérêt suffit pour le

contrebalancer ; mais en violant les dernier, nous nous montrons si peu sensibles au malheur d'autrui, que l'envie d'augmenter nôtre propre bonheur surmonte toute la compassion que nous devrions avoir pour lui. Au reste, comme on supporte plus aisément l'absence du bien que la présence du mal ; de même les bons souhaits pour le bonheur positif des autres, sont infiniment plus foibles que la compassion que nous avons de leur misere. Il s'ensuit donc que celui qui viole les Droits imparfaits, témoigne que son amour propre surmonte le *Desir* qu'il avoit du *Bien positif* de ses semblables ; au lieu que celui qui viole les *Droits parfaits*, manifeste un si grand desir d'augmenter son propre *Bien*, qu'il surmonte toute la compassion que la misere d'autrui pourroit exciter en lui,

Droits externes.

Outre ces deux sortes de *Droits* , il y en a un troisiéme qu'on appelle *Externe* , qui consiste à faire , à obtenir ou à demander une chose qui est réellement préjudiciable au public dans quelque cas particulier , en tant qu'elle est contraire au *Droit imparfait* d'un autre ; cependant en refusant généralement aux hommes ce *Droit de faire* , de posséder ou de demander cette chose , ou d'employer leurs forces pour l'obtenir , on causeroit des maux infiniment plus grands , que ceux qu'on appréhende de son usage. On voit par-là » qu'on » ne scauroit s'opposer avec justice , même aux *Droits externes* , puisqu'il convient au bien de tout le monde de pouvoir employer la force pour en obtenir » l'exécution ».

Les Sociétés civiles ont substitué à la

force dont il est permis aux hommes de faire usage dans l'état de nature, l'obligation de se pourvoir en Justice, pour demander satisfaction sur le tort qu'ils prétendent avoir reçu.

Je mets au nombre des *Droits externes* ceux qu'un avare opulent a de revendiquer un prêt d'un Marchand pauvre, mais industriel en quelque tems que ce soit ; celui de demander l'exécution d'un traité qui est à charge à l'une des Parties ; celui qu'a un riche héritier de refuser le paiement des dettes qu'il a contractées pendant sa minorité, quoiqu'il n'y ait aucune fraude de la part du Prêteur ; celui de tirer avantage d'une Loi positive, contraire à ce que l'équité exigeoit avant qu'elle fût établie ; comme lorsqu'un acte enregistré prévaut sur celui qui ne l'est point, quoiqu'il lui soit antérieur, & qu'on ait scû

qu'il étoit tel avant le second contrat.

Quels Droits peuvent être opposés.

Puis donc qu'une *Action*, une *Demande* ou une *Possession* ne peut être à la fois nécessaire ou utile au public, en même-tems que son opposée est nécessaire ou utile pour le même effet; il s'ensuit, « qu'il ne sçau-
 » roit y avoir d'opposition entre les *Droits*
 » *parfaits* ni entre les *imparfaits*, non plus
 » qu'entre les parfaits & les imparfaits ».
 Il peut cependant arriver souvent qu'il convienne pour le bien public d'accorder le *Droit de faire*, de *posséder* ou de demander & d'en poursuivre l'exécution par la force, quoiqu'il y eût eu peut-être plus d'humanité & de bonté d'ame d'agir autrement & de renoncer à son *Droit*: Mais il est certain qu'une opposition violente à ces *sortes de Droits* eût été infiniment plus

pernicieuse que toute l'inhumanité avec laquelle on en use ; & de-là vient que quoique les *Droits externes* ne puissent point être opposés entr'eux , ils peuvent cependant l'être aux *Droits imparfaits* ; mais le violement de ces derniers ne donne aucun *Droit* d'employer la force. D'où il suit
 » que deux Partis opposés ne peuvent
 » user tous deux en même-tems de leur
 » force , ni se faire la guerre respective-
 » ment avec justice ».

Droits aliénables & inaliénables.

VII. Les *Droits* différent encore entr'eux selon qu'ils sont *aliénables* ou *inaliénables*. Voici deux marques auxquelles on peut connoître ceux qui le sont ou qui ne le sont point.

1°. Il faut qu'une pareille aliénation soit dans notre pouvoir naturel, de façon que

nous soyons les maîtres de transférer effectivement notre Droit.

2°. Il faut ensuite que le transport de ces sortes de Droits puisse servir à quelque fin valable.

Il paroît donc par la première marque » que nous ne sommes point maîtres d'aliéner » le Droit que nous avons sur notre conscience » ou sur nos sentimens intérieurs » ; puisque notre croyance ne dépend ni de nous , ni d'autrui. Il en est de même de nos *affections intérieures* qui naissent nécessairement des opinions que nous avons de leur objet. Il suit de la seconde » que nous ne » sçaurions aliéner le Droit que nous avons » de servir Dieu de la manière que nous jugeons lui être la plus agréable » ; à cause qu'il ne peut jamais y avoir de l'utilité à forcer les hommes à pratiquer un culte qu'ils croient contraire à sa volonté. Nous

ne ſçaurions de même aliéner à qui que ce ſoit le Droit direct que nous avons ſur nos vies ou ſur nos membres , en forte qu'il ſoit en ſon pouvoir de nous mettre à mort ou de nous mutiler. Nous ſommes en droit , il eſt vrai , d'hazarder notre vie , toutes les fois qu'il s'agit d'une action qui peut être utile au public. Il peut même ſouvent y avoir de l'utilité à ſoumettre la conduite des actions périlleuſes que nous entreprenons pour le bien public à la prudence d'autrui ; comme font les ſoldats à leur Général ou à un Conſeil de Guerre : voilà juſqu'à quel point on peut aliéner ce Droit. Ces exemples ſuffiſent pour nous montrer l'uſage des deux marques auxquelles on peut connoître ſi certains Droits ſont aliénables ou non ; elles doivent concourir toutes deux pour les rendre tels , & il eſt aiſé d'en faire l'application dans les autres cas.

Fondement de la Propriété.

VIII. Pour mieux comprendre le fondement de quelques-uns des Droits les plus importans de l'humanité , il est bon d'observer , qu'il y a vraisemblablement les neuf dixièmes au moins des choses utiles aux hommes , qui sont dûes à leur travail & à leur industrie ; d'où il suit que lorsque les hommes deviennent si nombreux , que les productions naturelles de la terre ne suffisent point pour leur entretien ; pour leurs commodités ou pour leurs plaisirs innocens ; on est nécessairement obligé pour la conservation de l'espèce de tenir la conduite qu'on croit la plus propre à exciter l'industrie , & de s'abstenir de toutes les actions qui pourroient produire un effet contraire. On sçait assez que la *Bienveillance générale* seule n'est point

un motif assez fort pour reveiller l'industrie des hommes & les engager à supporter le travail & la fatigue & un grand nombre d'autres difficultés auxquelles nous répugnons par amour propre. Il a donc fallu nécessairement quelque chose de plus pour nous porter au travail, sçavoir, les liens du sang, de l'amitié, de la reconnoissance, & même des motifs d'honneur & d'intérêt externe. *L'Amour propre* est certainement aussi nécessaire au bien du *Tout* que la *Bienveillance*; & on peut le comparer en cela à l'*Attraction*, qui unit les parties des corps, & qui n'est pas moins nécessaire à la régularité du système universel que la *Gravitation*. Sans les motifs dont on vient de parler, l'amour propre ne manqueroit pas de s'opposer au mouvement de la *Bienveillance*, de concourir avec la malice, ou de nous porter aux

mêmes actions que celle-ci. « Il s'ensuit
 » donc que toute action qui détruit les
 » liens les plus forts de la Bienveillance ;
 » qui bannit de nos cœurs les autres mo-
 » tifs suggerés par l'honneur & l'utilité ;
 » & qui nous empêche d'employer no-
 » tre industrie pour le bien du *Tout*, est
 » effectivement mauvaise ; & c'est ce que
 je vais prouver ».

Je dis donc que rien n'est plus capable
 d'énerver l'industrie à laquelle nous som-
 mes portés par l'amour propre & les liens
 du sang & de l'amitié, que de priver quel-
 que personne que ce soit du fruit de son
 travail. Une pareille conduite ne laisse
 d'autre motif que la *Bienveillance générale* ;
 & qui plus est , expose l'homme indu-
 strieux à devenir la proie du paresseux ;
 & met l'*Amour propre* en compromis avec
 l'industrie. Tel est le fondement du Droit
 de

de *Domaine* & de *Propriété* que nous avons sur les fruits de notre travail, & sans lequel nous pourrions à peine compter sur l'industrie des hommes, & nous promettre rien au-delà de ce que peut fournir une terre inculte. Notre industrie se borneroit à la nécessité présente & s'endormiroit dès que nous y aurions pourvû; du moins ne subsisteroit-elle que par le foible motif d'une *Bienveillance* universelle, s'il ne nous étoit point permis de pourvoir au-delà de notre nécessaire, & de disposer de ce qui nous est inutile pour le présent, soit en l'échangeant pour d'autres choses dont nous avons besoin, soit en l'employant pour le service de nos amis ou de nos familles. C'est-là le fondement du *Droit* que les hommes ont d'amasser pour l'avenir des biens dont ils sont sûrs de n'être point dépouillés; de les

aliéner par le commerce & d'en faire présent à leurs amis , à leurs enfans & à leurs proches : vouloir agir autrement , ce seroit dépouiller l'industrie de tous les motifs qui sont fondés sur l'*Amour propre* ; sur l'*Amitié* , sur la *Reconnoissance* & sur l'*Affection naturelle*. C'est encore là-dessus qu'est fondé le *Droit* qu'on a de disposer de son bien par Testament , de même que celui des successions *ab intestat*.

C'est encore sur ce même principe qu'est fondé le *Droit externe* qu'un avaré a sur un trésor dont il ne fait aucun usage ; car permettre aux hommes de le dépouiller par violence & sans son consentement des Biens qu'il a acquis , ce seroit vouloir décourager l'industrie , & bannir tous les plaisirs qui résultent de la *Générosité* , de l'*Honneur* & de la *Charité* , qui ne sçauroit subsister avec la force ; outre qu'il est

difficile de distinguer dans plusieurs cas un homme avare de celui qui ne l'est point.

Droits du Mariage.

Le Mariage doit être tel qu'il assure l'état des enfans qui en proviennent ; autrement , ce feroit ôter aux mâles un des plus fort motif qu'ils ayent de contribuer au bien public , sçavoir , l'*Affection naturelle* , & décourager l'industrie , ainsi qu'on l'a dit ci-dessus.

Du Commerce.

Un particulier ne sçauroit obtenir par son travail toutes les choses dont il a besoin pour la conservation de sa vie , encore qu'il puisse s'en procurer une seule avec superfluité. De-là le *Droit de trafiquer* & d'aliéner nos biens , de même que ceux

que nous avons sur les richesses ou le travail d'autrui en vertu des contrats & des promesses.

Du Gouvernement Civil.

Les avantages que les hommes tirent du pouvoir qu'ils accordent à des Arbitres impartiaux de décider les démêlés que l'*Amour propre* fait naître ordinairement parmi eux , aussi-bien que de la Prudence des personnes qu'ils préposent , non-seulement pour instruire les peuples des moyens les plus efficaces de procurer le bien public, & de se mettre à couvert des injures qu'ils peuvent recevoir de ceux avec qui ils vivent ou de la part des étrangers ; en les munissant en même-tems d'une force suffisante pour faire observer leurs décrets & leurs ordres au-dedans , & rendre la société dont ils sont les chefs , formidable

au-dehors : ces avantages , dis-je , montrent suffisamment le Droit que les hommes ont eu d'établir un Gouvernement civil , & de soumettre des Droits qu'ils ne pouvoient aliéner , à la disposition des Magistrats qu'ils ont choisis , en limitant toutefois leur pouvoir de la maniere qu'ils ont jugée la plus conforme à la Prudence. Dès que le Peuple s'est ainsi une fois dépouillé de ses droits , ceux qui le gouvernent ont au moins un *Droit externe* d'en disposer selon que leur Prudence le leur suggere , pour parvenir au but de leur institution , sans toutefois qu'il leur soit permis de rien entreprendre au-delà.

*Corollaires qui peuvent servir à comparer
les degrés des vertus & des vices de
chaque action.*

IX. On voit par ces exemples que

A a iij

nôtre *Sentiment moral* , joint à quelque peu de reflexion sur les suites des actions , fuffit pour concilier les Droits des hommes. Appliquons maintenant les règles générales qu'on a données ci-deffus * , pour comparer les degrés des vertus & des vices des actions , à un petit nombre de Corollaires , outre celui qu'on a déjà déduit **.

Capacité.

I. Dans une entreprise quelconque ; bonne ou mauvaise , le défaut de succès en tout ou en partie occasionné par une Puissance extérieure , ou par un accident imprévu , n'influe point sur la bonté ou la malice de l'Agent ; car si l'entreprise

* Voyez Sect. III. art. 11. & 12.

** Voyez Sect. III. art. 15. §. 3.

manquée est louable, ses avantages & l'habileté de l'Agent se réduisant à zero, le Quotient reste le même : c'est la même chose si l'entreprise est blâmable ; d'où il suit qu'il ne faut point juger des actions, soit bonnes ou mauvaises par l'événement, à moins que dans les entreprises blâmables, l'Agent n'ait pû le prévoir, & que dans les entreprises louables, il ne se le soit proposé : l'événement ne marque autre chose dans pareil cas de la part de l'Agent qu'*Amour* ou *haine*.

Intérêt.

2. Toutes les fois que les récompenses temporelles annexées à la vertu, influent actuellement sur l'Agent avec plus de force que la *Bienveillance*, elles diminuent la bonté morale de son action, à proportion qu'elles ont été nécessaires

pour l'y porter , ou pour lui faire faire plus de bien qu'il n'eût fait sans cela ; puisqu'en augmentant l'intérêt , elles diminuent la Bienveillance dont on doit le soustraire. A l'égard des *Intérêts additionels* qui n'étoient point absolument nécessaires pour mouvoir l'Agent , comme sont les récompenses qu'il attend d'un Être bien-faisant pour des actions qu'il a entreprises sans aucune vûe intéressée , elles ne diminuent en rien sa vertu. Il n'appartient cependant à personne de se porter pour Juge d'un autre dans une pareille affaire. De même , les bienfaits que nous avons rendus en vûe de quelque reconnoissance , ne diminuent en rien notre générosité , pourvû toutefois que nous les eussions conférés gratuitement. On peut appliquer ce Corrolaire aux récompenses qu'on attend dans l'autre vie , supposé qu'on les

conçoive comme distinctes des plaisirs qui accompagnent la vertu. Que si on ne les conçoit pas comme telles, le desir même dont on vient de parler est une forte preuve d'une disposition vertueuse.

3. Tout avantage extérieur qui nous porte à des actions dont les suites doivent être nuisibles à autrui ; mais que nous n'eussions point faites sans la vue de cet avantage, diminue la méchanceté de l'action, telle est l'attente de quelque grande récompense, le desir d'éviter un châtiement, ou même les sollicitations importunes des Passions intéressées violentes. C'est-là ce qu'on appelle communément le *Comble de la tentation*. La raison de ceci est la même que dans le premier cas. On doit encore se souvenir que nous sommes infiniment plus affectés de la présence du mal que de l'absence du bien ; & de-là

vient qu'on est beaucoup moins coupable lorsqu'on fait une mauvaise action pour éviter la torture , que lorsqu'on s'y porte par l'espoir de quelque récompense , à cause que les motifs de nôtre intérêt personnel font plus pressans.

Domage.

4. Rien n'augmente plus la vertu d'une action bienfaisante que de pouvoir surmonter en la faisant les sollicitations importunes des passions intéressées , surtout les pertes temporelles , le travail , &c. car l'intérêt devient alors une quantité négative qui laisse après avoir été retranchée une somme plus grande.

5. La malice d'une action augmente à proportion que ses mauvaises suites ont pû être prévûes par l'Agent , & cela particulièrement par la même raison.

*Maniere dont la connoissance de la Loi
affecte les actions.*

6. La connoissance d'une Loi qui défend une mauvaise action , en augmente la méchanceté , en ce qu'elle augmente l'*Intérêt négatif* qui doit être retranché ; car il faut que le mauvais naturel soit alors assez fort pour surmonter tous les motifs intéressés qui nous portent à éviter le châ-timent , de même que tous les motifs qui nous obligent à avoir de la reconnoissance pour le Législateur. C'est-là ce qu'on appelle ordinairement *Pécher contre sa Conscience*.

7. Les services qui n'exigent ni travail , ni dépense , ont généralement peu de vertu , à cause qu'on a assez de capacité pour les rendre , & qu'on n'a

point d'intérêt contraire à surmonter.

8. Il peut cependant y avoir beaucoup de méchanceté à les refuser, à cause qu'un pareil refus marque un défaut de *Bienveillance* & produit souvent un *mal naturel assez grand*.

Dégré de Droit.

9. On peut dire en général que l'accomplissement *des Droits parfaits* d'autrui, a très-peu de vertu en lui-même, puisqu'il n'en résulte aucun nouvel avantage, & que l'intérêt qu'on a d'agir est très-considérable, soit pour éviter tous les maux qui accompagnent la guerre dans un état naturellement libre, soit pour se soustraire aux châtimens prescrits par la Loi dans les Sociétés civiles.

10. Le violement *des Droits imparfaits*

ou même des Droits externes, est toujours extrêmement mauvais, tant par rapport aux suites immédiates qu'éloignées de l'action ; & les motifs intéressés qui ont été surmontés par cette inclination vicieuse, sont les mêmes que ceux du premier cas.

II. Les actions & les services qui méritent le plus de louange, sont ceux que les autres exigent de nous par un Droit imparfait ; & l'on peut dire en général, que plus ce Droit est fort, moins il y a de vertu à le satisfaire, quoi qu'il y ait une malice infinie à le violer.

*Force des différens Liens qui nous attachent
aux hommes.*

Un Lien plus fort quoique moins étendu de *Bienveillance*, en supposant les talents égaux, doit nécessairement procurer

plus de bien à son objet , dans des *caractères également bons* , que des liens plus foibles. C'est ainsi que l'*affection naturelle* , la *reconnoissance* & l'*amitié* , produisent des effets infiniment plus grands que la *Bienveillance générale*. Nous faisons de même plus de bien à nos amis , à nos enfans , & à nos bienfaiteurs qu'à ceux avec qui nous n'avons aucune liaison.

12. Supposons que deux Agens produisent une égale quantité de bien ; mais que l'un agisse par une *Bienveillance universelle* , & l'autre par un motif qui le touche de plus près ; il y aura bien plus de vertu dans l'Agent qui produit un bien égal par un attachement plus étendu , mais moins passionné , que dans celui en qui ce même attachement est plus violent ou plus passionné , & qui cependant ne produit pas plus bien que l'autre. Nous regardons

par la constitution même de nôtre Sentiment moral, la *Bienveillance universelle*, comme un principe infiniment plus aimable * qu'aucune passion particuliere que ce soit.

Voyez Sect. III. art. 9. l'Auteur suppose ici queles hommes n'agissent qu'en conséquence de quelque desir, de quelque instinct, de quelque affection ou de quelque appetit particulier; que parmi ces liens de la volonté, les uns sont étendus & les autres bornés à une ou à un petit nombre de personnes. La premiere espèce dans chacune de ces divisions, paroît manifestement plus aimable; d'où il suit, toutes choses étant supposées d'ailleurs égales, que le bien produit par quelque attachement violent passionné & limité, quelle qu'en soit la quantité, marque une vertu infiniment moindre. Un certain Auteur prend de-là occasion d'objecter « que la vertu doit » augmenter à proportion que nos desirs, notre affection ou notre attachement diminuent, » ou que nous agissons seulement par raison, sans » aucune affection pour quoi que ce soit. » Mais il est aisé de rétorquer ce raisonnement dans un cas tout-à-fait semblable. Lorsqu'il est question
de

13. Au contraire, l'omission des bons offices auxquels nous sommes obligés par des attachemens plus étroits, ou les actions qui leur sont opposées, ont quelque chose de bien plus vicieux que celles qui sont contraires ou opposées à des liens moins forts; puisque notre amour propre ou notre malice doit paroître plus grande à proportion que les attachemens contraires qu'elle surmonte sont plus forts. C'est ainsi qu'en coopérant avec la gratitude, l'affection naturelle ou l'amitié, nous témoignons bien moins de vertu, quelle que soit la quantité de bien produit, qu'en faisant des actions d'une égale importance par un motif de *Bienveillance*

de la force des corps, la vitesse est d'autant plus grande que la masse est petite, tant que le produit de l'une par l'autre reste le même; & conséquemment la vitesse est la plus grande qu'il soit possible lorsque la masse est zero.

générale :

générales : mais l'ingratitude envers un Bienfaiteur , la négligence qu'on témoigne pour les intérêts d'un parent ou d'un ami , les mauvais offices dont on paye des bienfaits qu'on a reçûs ; sont infiniment plus odieux que ne le feroit une pareille négligence , ou de semblables mauvais offices envers un Etranger.

F I N.

FAUTES A CORRIGER.

Page 203 , ligne 16 , Agens immédiats , lisez particuliers.

Idem lig. 19 , lisez. Mais quand on voit que de tels Peuples ont subsisté malgré toutes les peines qu'il falloit prendre pour l'éducation de leur jeunesse , on a tout lieu de croire qu'ils n'étoient point dépourvus des sentimens naturels d'affection.

Pag. 199 ; *lig.* 17 , par . *lis.* pour :

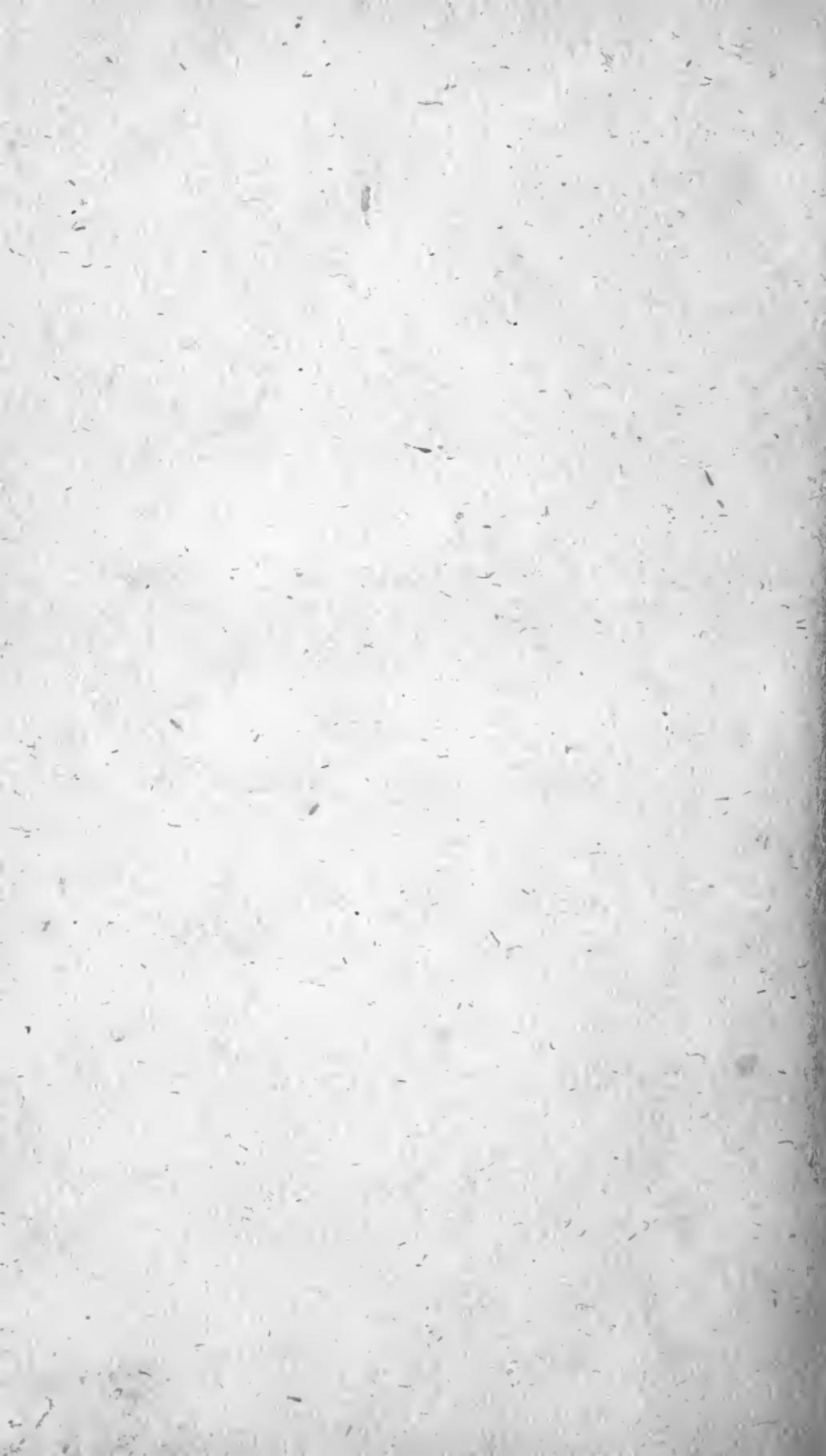
Pag. 200 , *lig.* 8 . *lis.* De même dans l'ancienne ville de Lacédémone , où le mépris des richesses avoit introduit la négligence pour la sûreté des possessions ; & où ce que l'on souhaitoit principalement ; comme une chose avantageuse à l'état ; c'étoit d'avoir une jeunesse nombreuse , hardie & rusée ; le vol étoit si peu odieux , lorsqu'il étoit fait avec dextérité , que la loi même l'autorisoit en le laissant impuni.

Pag. 304 , *Traité* II. *lig.* 20 , L'Amour même , &c. *lis.* Un homme passionné trouve dans la personne qu'il aime une Beauté dont aucun autre que lui ne ressent l'influence.

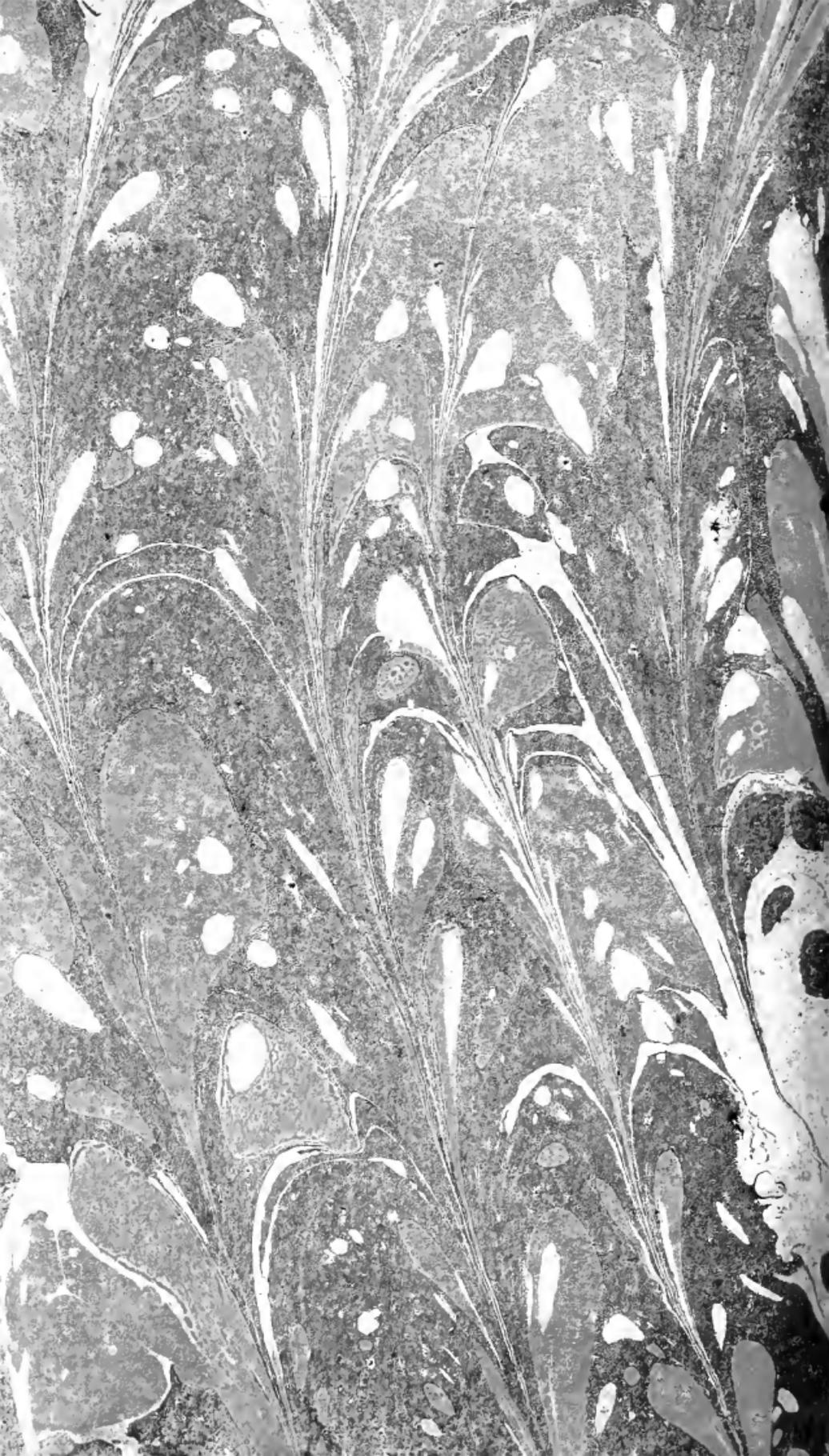








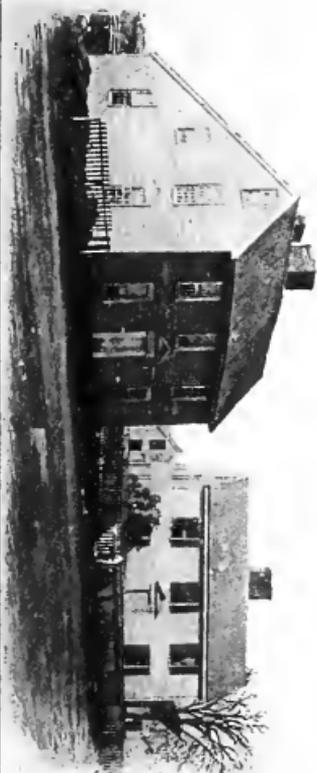




John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.
★ ADAMS
★ 254.16

